

LA
RAISON
PAR
ALPHABET.

SECONDE PARTIE.





LA RAISON

P A R

ALPHABET.

Sixième édition revue , corrigée & augmentée
par L'AUTEUR.

SECONDE PARTIE.

L—V.

L' A , B , C ,

DIX - SEPT DIALOGUES

traduits de l'anglais.



M. DCC. LXIX.







LA RAISON

P A R

A L P H A B E T .

L E T T R E S ,
G E N S D E L E T T R E S ,
O U L E T T R É S .



ANS nos tems barbares , lorsque les
Francs , les Germains , les Bretons ,
les Lombards , les Mosarabes Espa-
gnols , ne savaient ni lire ni écri-
re , on institua des écoles , des uni-
versités , composées presque toutes d'ecclésiasti-
ques , qui ne sachant que leur jargon enseignè-
rent ce jargon à ceux qui voulurent l'appren-
dre ; les académies , ne sont venues que long-
tems après ; elles ont méprisé les sottises des

La Raison. Ec. II. Part.

A

écoles , mais elles n'ont pas toujours osé s'élever contre elles , parce qu'il y a des sottises qu'on respecte , attendu qu'elles tiennent à des choses respectables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de service au petit nombre d'êtres pensans répandus dans le monde , sont les lettrés isolés , les vrais savans renfermés dans leur cabinet , qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités , ni dit les choses à moitié dans les académies ; & ceux-là ont presque tous été persécutés. Notre misérable espèce est tellement faite que ceux qui marchent dans le chemin battu jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau.

Montesquieu dit que les Scythes crevaient les yeux à leurs esclaves, afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre ; c'est ainsi que l'inquisition en use , & presque tout le monde est aveugle dans les pays où ce monstre règne. On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre ; les Français commencent à ouvrir un œil ; mais quelquefois il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le docteur Balouard de la comédie italienne , qui ne veut être servi que par le balourd arlequin , & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des odes à la louange de Monseigneur *Superbus fadus* , des madrigaux pour sa maîtresse , dédiez à son portier un livre de géographie , vous serez bien reçu ; éclairez les hommes , vous serez écrasé.

Descartes est obligé de quitter sa patrie, Gassendi est calomnié, Arnauld traîne ses jours dans l'exil ; tout philosophe est traité comme les prophètes chez les Juifs.

Qui croirait que dans le dix-huitième siècle un philosophe ait été traîné devant les tribunaux séculiers & traité d'impie par les tribunaux d'argumens, pour avoir dit que les hommes ne pourraient exercer les arts s'ils n'avaient pas de mains ? Je ne desespère pas qu'on ne condamne bientôt aux galères le premier qui aura l'insolence de dire qu'un homme ne penserait pas s'il était sans tête ; car, lui dira un bachelier, l'âme est un esprit pur, la tête n'est que de la matière ; Dieu peut placer l'âme dans le talon, aussi-bien que dans le cerveau ; partant, je vous dénonce comme un impie.

Le plus grand malheur d'un homme de lettres n'est peut-être pas d'être l'objet de la jalousie de ses confrères, la victime de la cabale, le mépris des puissans du monde, c'est d'être jugé par des fots. Les fots vont loin quelquefois, surtout quand le fanatisme se joint à l'ineptie, & à l'ineptie l'esprit de vengeance. Le grand malheur encor d'un homme de lettres est ordinairement de ne tenir à rien. Un bourgeois achète un petit office, & le voilà soutenu par ses confrères. Si on lui fait une injustice, il trouve aussi-tôt des défenseurs. L'homme de lettres est sans secours ; il ressemble aux poissons volans ; s'il s'élève un peu, les oiseaux le dévorent ; s'il plonge, les poissons le mangent.

Tout homme public paye tribut à la malignité, mais il est payé en deniers & en honneurs.

4 LETTRES OU LETTRÉS.

L'homme de lettres paye le même tribut sans rien recevoir, il est descendu pour son plaisir dans l'arène, il s'est lui-même condamné aux bêtes.

DE LA LIBERTÉ.

A. VOilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas ?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui se promènent avec vous ?

B. Quelle proposition me faites-vous là ? je ne peux pas tant que je suis de sens rassis vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade, vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici ?

(*) Un pauvre d'esprit dans un petit écrit honnête, poli, & surtout bien raisonné, objecte que si le Prince ordonne à B. de rester exposé au canon, il y restera. Oui, sans doute, s'il a plus de courage, ou plutôt plus de crainte de la honte que d'amour de la vie, comme il arrive très souvent. Premièrement il s'agit ici d'un cas tout différent. Secondement, quand l'instinct de la crainte de la honte l'emporte sur l'inf-

(*) B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon, vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas ?

B. Cela est encor très clair.

A. Et si vous aviez été paralitique, vous n'auriez pû éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon, & vous feriez mort nécessairement ?

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue ?

B. Vous m'embarrassez ; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchissez-y, & voyez si la liberté peut être entendue autrement ?

B. En ce cas mon chien de chasse est aussi libre que moi ; il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un lièvre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai

tiné de la conservation de soi-même, l'homme est autant nécessité à demeurer exposé au canon, qu'il est nécessité à fuir quand il n'est pas honteux de fuir. Le pauvre d'esprit était nécessité à faire des objections ridicules, & à dire des injures ; & les philosophes se sentent nécessités à se moquer un peu de lui, & à lui pardonner.

donc rien au-dessus de mon chien , vous me réduisez à l'état des bêtes ?

A. Voilà les pauvres sophismes des pauvres sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien ! Eh ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses ? la faim , la soif , la veille , le dormir , les cinq sens ne vous font-ils pas communs avec lui ? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez ? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui ?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup , & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples , & moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. Eh bien , vous êtes mille fois plus libre que lui , c'est-à-dire , vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui , mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi ? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux ?

A. Qu'entendez-vous par-là ?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours , les volontés sont libres ?

A. Un proverbe n'est pas une raison ; expliquez-vous mieux ?

B. J'entends que je suis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permission , cela n'a pas de sens ; ne voyez-vous pas qu'il est ridicule de dire , je veux vouloir. Vous voulez nécessairement en conséquence des idées qui se font

présentées à vous. Voulez-vous vous marier, oui ou non ?

B. Mais si je vous disais que je ne veux ni l'un ni l'autre ?

A. Vous répondriez comme celui qui disait, les uns croient le Cardinal Mazarin mort, les autres le croient vivant, & moi je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier.

A. Ah ! c'est répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier ?

B. Parce que je suis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, assez riche, qui chante très bien, dont les parens font de très honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de sa famille.

A. Voilà une raison. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir sans raison. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'est-à-dire, que vous avez le pouvoir de signer le contract.

B. Comment ! je ne peux vouloir sans raison ? Eh que deviendra cet autre proverbe, *sit pro ratione voluntas* ; ma volonté est ma raison, je veux parce que je veux ?

A. Cela est absurde, mon cher ami ; il y aurait en vous un effet sans cause.

B. Quoi ! lorsque je joue à pair ou non, j'ai une raison de choisir pair plutôt qu'impair ?

A. Oui, sans doute.

B. Et quelle est cette raison, s'il vous plait ?

A. C'est que l'idée d'impair s'est présentée à votre esprit plutôt que l'idée opposée. Il

§ DE LA LIBERTÉ.

serait plaissant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encor une fois, je ne suis donc pas libre ?

A. Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les livres que j'ai lus sur la liberté d'indifférence.....

A. Sont des sottises; il n'y a point de liberté d'indifférence; c'est un mot destitué de sens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707, tems où les Anglais gagnèrent la bataille de Sarragosse, protégèrent le Portugal, & donnèrent pour quelque tems un Roi à l'Espagne, Mylord Boldmind Officier-Général qui avait été blessé, était aux eaux de Barège. Il y rencontra le Comte Médroso, qui étant tombé de cheval derrière le bagage, à une lieue & demi du champ de bataille, venait prendre les eaux aussi. Il était familier de l'inquisition, Mylord Boldmind n'était familier que dans

la conversation ; un jour après boire il eut avec Médroso cet entretien.

B O L D M I N D .

Vous êtes donc fergent des Dominicains ? vous faites-là un vilain métier.

M E D R O S O .

Il est vrai ; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime , & j'ai préféré le malheur de bruler mon prochain à celui d'être cuit moi-même

B O L D M I N D .

Quelle horrible alternative ! vous étiez cent fois plus heureux sous le joug des Maures qui vous laissaient croupir librement dans toutes vos superstitions , & qui tout vainqueurs qu'ils étaient ne s'arrogeaient pas le droit inouï de tenir les ames dans les fers.

M E D R O S O .

Que voulez-vous ! il ne nous est permis ni d'écrire , ni de parler , ni même de penser. Si nous parlons , il est aisé d'interpréter nos paroles , encor plus nos écrits. Enfin , comme on ne peut nous condamner dans un Auto-da-fé pour nos pensées secrettes , on nous menace d'être brulés éternellement par l'ordre de Dieu même , si nous ne pensons pas comme les Jacobins. Ils ont persuadé au gouvernement que si nous avions le sens commun , tout l'Etat ferait en combustion , & que la nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

B O L D M I N D.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux nous autres Anglais qui couvrons les mers de vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui font au rang de vos protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entière liberté à la presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes? L'Empire Romain en a-t-il été moins puissant parce que Cicéron a écrit avec liberté?

M E D R O S O.

Quel est ce Cicéron? je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là; il ne s'agit pas ici de Cicéron, il s'agit de notre St. Père le Pape, & de St. Antoine de Padouë, & j'ai toujours ouï dire que la Religion Romaine est perduë si les hommes se mettent à penser.

B O L D M I N D.

Ce n'est pas à vous à le croire, car vous êtes sûrs que votre religion est divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle: si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

M E D R O S O.

Non; mais on peut la réduire à peu de chose, & c'est pour avoir pensé que la Suède, le Danemarck, toute votre île, la moitié de l'Allema-

LIBERTÉ DE PENSER. II

gne gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus sujets du Pape, on dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lumières, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu & à la vertu; si les portes de l'enfer prévalent jamais jusques-là, que deviendra le saint Office?

B O L D M I N D.

Si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de Christianisme ?

M E D R O S O.

Que voulez vous dire? Je ne vous entends point.

B O L D M I N D.

Je le crois bien, je veux dire que si Tibère & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins, qui eussent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été longtems permis dans l'Empire Romain de penser librement il eût été impossible que les Chrétiens établissent leurs dogmes; si donc le Christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt n'examinez-vous pas longtems avant de conclure? quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? il y a cent religions sur la

12 LIBERTÉ DE PENSER.

terre qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes & impies ; examinez donc ces dogmes.

M E D R O S O.

Comment puis-je les examiner ? je ne suis pas Jacobin.

B O L D M I N D.

Vous êtes homme, & cela suffit.

M E D R O S O.

Hélas ! vous êtes bien plus homme que moi.

B O L D M I N D.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser ; vous êtes né avec de l'esprit ; vous êtes un oiseau dans la cage de l'inquisition, le saint Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne fait pas la géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'instruire ; il est honteux de mettre son ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent : osez penser par vous-même.

M E D R O S O.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même ce serait une étrange confusion.

B O L D M I N D.

C'est tout le contraire, quand on assiste à un spectacle, chacun en dit librement son avis, &

la paix n'est point troublée ; mais si quelque protecteur insolent d'un mauvais poëte voulait forcer tous les gens de gout à trouver bon ce qui leur parait mauvais , alors les sifflets se feraient entendre & les deux partis pourraient se jeter des pommes à la tête comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits , qui ont causé une partie des malheurs du monde ; nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

M E D R O S O .

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne où personne ne peut dire le sien.

B O L D M I N D .

Vous êtes tranquilles , mais vous n'êtes pas heureux ; c'est la tranquillité des galériens qui rament en cadence & en silence.

M E D R O S O .

Vous croyez donc que mon ame est aux galères ?

B O L D M I N D .

Oui , & je voudrais la délivrer.

M E D R O S O .

Mais si je me trouve bien aux galères ?

B O L D M I N D .

En ce cas vous méritez d'y être.

DES LOIX.

Première Section.

LEs moutons vivent en société fort doucement, leur caractère passé pour très débonnaire, parce que nous ne voyons pas la prodigieuse quantité d'animaux qu'ils dévorent. Il est à croire même qu'ils les mangent innocemment & sans le savoir, comme lorsque nous mangeons d'un fromage de Sassenage. La république des moutons est l'image fidèle de l'âge d'or.

Un poulailler est visiblement l'état monarchique le plus parfait. Il n'y a point de Roi comparable à un coq. S'il marche fièrement au milieu de son peuple, ce n'est point par vanité. Si l'ennemi approche, il ne donne point d'ordre à ses sujets d'aller se faire tuer pour lui en vertu de sa certaine science & pleine puissance : il y va lui-même, range ses poules derrière lui & combat jusqu'à la mort. S'il est vainqueur, c'est lui qui chante le *Te-Deum*. Dans la vie civile, il n'y a rien de si galant, de si honnête, de si désintéressé. Il a toutes les vertus. A-t-il dans son bec royal un grain de bled, un vermicelle, il le donne à la première de ses sujettes qui se présente. Enfin Salomon dans son ferrail n'approchait pas d'un coq de basse-cour.

S'il est vrai que les abeilles soient gouvernées

par une Reine à qui tous ses sujets font l'amour, c'est un gouvernement plus parfait encor.

Les fourmis passent pour une excellente démocratie. Elle est au-dessus de tous les autres états ; puisque tout le monde y est égal , & que chaque particulier y travaille pour le bonheur de tous.

La république des castors est encor supérieure à celle de fourmis , du moins si nous en jugeons par leurs ouvrages de maçonnerie.

Les singes ressemblent plutôt à des bâteleurs qu'à un peuple policé , & ils ne paraissent pas être réunis sous des loix fixes & fondamentales , comme les espèces précédentes.

Nous ressemblons plus aux singes qu'à aucun autre animal par le don de l'imitation , par la légéreté de nos idées , & par notre inconstance qui ne nous a jamais permis d'avoir des loix uniformes & durables.

Quand la nature forma notre espèce , & nous donna quelques instincts , l'amour-propre pour notre conservation , la bienveillance pour la conservation des autres , l'amour qui est commun avec toutes les espèces , & le don inexplicable de combiner plus d'idées que tous les animaux ensemble ; après nous avoir ainsi donné notre lot , elle nous dit : Faites comme vous pourrez.

Il n'y a aucun bon code dans aucun pays. La raison en est évidente , les loix ont été faites à mesure selon les tems , les lieux , les besoins , &c.

Quand les besoins ont changé , les loix qui sont demeurées sont devenues ridicules. Ainsi

la loi qui défendait de manger du porc & de boire du vin , était très raisonnable en Arabie , où le porc & le vin sont pernicioeux ; elle est absurde à Constantinople.

La loi qui donne tout le fief à l'aîné , est fort bonne dans un tems d'anarchie & de pillage. Alors l'aîné est le capitaine du château que des brigands assailliront tôt ou tard ; les cadets seront ses premiers officiers , les laboureurs ses soldats. Tout ce qui est à craindre , c'est que le cadet n'assassine ou n'empoisonne le Seigneur Salien son aîné , pour devenir à son tour le maître de la mesure ; mais ces cas sont rares , parce que la nature a tellement combiné nos instincts & nos passions , que nous avons plus d'horreur d'assassiner notre frère aîné que nous n'avons d'envie d'avoir sa place. Or cette loi convenable à des possesseurs de donjons du tems de Chilperic , est détestable quand il s'agit de partager des rentes dans une ville.

A la honte des hommes , on fait que les loix du jeu sont les seules qui soient partout justes , claires , inviolables & exécutées. Pourquoi l'Indien qui a donné les règles du jeu d'échecs , est-il obéi de bon gré dans toute la terre , & que les décrétales des Papes , par exemple , sont aujourd'hui un objet d'horreur & de mépris ? c'est que l'inventeur des échecs combina tout avec justice pour la satisfaction des joueurs , & que les Papes dans leurs décrétales , n'eurent en vue que leur seul avantage. L'Indien voulut exercer également l'esprit des hommes & leur donner du plaisir ; les Papes ont voulu
 abrutir

abrutir l'esprit des hommes. Aussi le fond du jeu des échecs a subsisté le même depuis cinq mille ans , il est commun à tous les habitans de la terre ; & les décrétales ne sont reconnues qu'à Spolette , à Orviette , à Lorette , où le plus mince jurisconsulte les déteste & les méprise en secret.

DES LOIX.

Seconde Section.

DU tems de Vespasien & de Tite , pendant que les Romains éventraient les Juifs , un Israélite fort riche qui ne voulait point être éventré , s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier , & emmena vers Eziongaber toute sa famille , qui consistait en sa vieille femme , un fils & une fille ; il avait dans son train , deux eunuques , dont l'un servait de cuisinier , l'autre était laboureur & vigneron. Un bon Essénien qui savait par cœur le Pentateuque lui servait d'aumônier : tout cela s'embarqua dans le port d'Eziongaber , traversa la mer qu'on nomme rouge , & qui ne l'est point , & entra dans le golphe Persique , pour aller chercher la terre d'Ophir , sans savoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint une horrible tempête , qui poussa la famille Hébraïque vers les côtes des Indes ; le vaisseau fit naufrage à une des îles Maldives .

nommée aujourd'hui Padrabranca , laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyèrent ; le fils , la fille , les deux eunuques & l'aumônier se sauvèrent ; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau , on bâtit des petites cabanes dans l'île , & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'île de Padrabranca est à cinq degrés de la ligne , & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde ; il était fort doux d'y vivre dans le tems qu'on égorgait ailleurs le reste de la nation chérie ; mais l'Essénien pleurait en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre , & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la ressusciter , dit le jeune Juif , épousez ma sœur. Je le voudrais bien , dit l'aumônier , mais la loi s'y oppose. Je suis Essénien , j'ai fait vœu de ne me jamais marier , la loi porte qu'on doit accomplir son vœu ; la race Juive finira si elle veut , mais certainement je n'épouserai point votre sœur , toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfans , reprit le Juif ; je lui en ferai donc s'il vous plaît , & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les soldats Romains , dit l'aumônier , que de servir à vous faire commettre un inceste ; si c'était votre sœur de père , encor passé , la loi le permet ; mais elle est votre sœur de mère , cela est abominable.

Je conçois bien , répondit le jeune homme , que ce serait un crime à Jérusalem , où je trouverais d'autres filles ; mais dans l'île de Padra-branca , où je ne vois que des cocos , des ananas & des huitres , je crois que la chose est très permise. Le Juif épousa donc sa sœur , & en eut une fille malgré les protestations de l'Essénien ; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très légitime , & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans , la mère mourut ; le père dit à l'aumônier , Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés ? voulez-vous épouser ma fille ? Dieu m'en préserve , dit l'Essénien. Oh bien je l'épouserai donc moi , dit le père , il en fera ce qui pourra , mais je ne veux pas que la semence d'Abraham soit réduite à rien. L'Essénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la loi , & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier , demeurez , mon ami , j'observe la loi naturelle , je fers la patrie , n'abandonnez pas vos amis ; l'autre le laissait crier , ayant toujours la loi dans la tête , & s'enfuit à la nage dans l'île voisine.

C'était la grande île d'Attole , très peuplée , & très civilisée ; dès qu'il aborda , on le fit esclave. Il apprit à balbutier la langue d'Attole ; il se plaignit très amèrement de la façon inhospitalière dont on l'avait reçu ; on lui dit que c'était la loi , & que depuis que l'île avait été sur le point d'être surprise par les habitans de celle d'Ada , on avait sagement réglé que tous

les étrangers qui aborderaient dans Attole, feraient mis en servitude. Ce ne peut être une loi, dit l'Essénien, car elle n'est pas dans le Pentateuque; on lui répondit qu'elle était dans le digeste du pays, & il demeura esclave: il avait heureusement un très bon maître fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des assassins vinrent un jour pour tuer le maître, & pour voler ses trésors; ils demandèrent aux esclaves s'il était à la maison, & s'il avait beaucoup d'argent? Nous vous jurons, dirent les esclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'est point à la maison; mais l'Essénien dit, la loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il est à la maison, & qu'il a beaucoup d'argent; ainsi le maître fut volé & tué; les esclaves accusèrent l'Essénien devant les juges, d'avoir trahi son patron; l'Essénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette histoire, & bien d'autres semblables dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Versailles pour quelques affaires, je vis passer une belle femme, suivie de plusieurs belles femmes. Quelle est cette belle femme, dis-je à mon Avocat en Parlement, qui était venu avec moi, car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait fait aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés? C'est la fille du Roi, dit-il, elle est charmante & bienfaisante, c'est bien

dommage que dans aucun cas elle ne puisse jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, si on avait le malheur de perdre tous ses parens, & les Princes du sang, (ce qu'à Dieu ne plaise) elle ne pourrait hériter du Royaume de son père? Non, dit l'Avocat, la loi Salique s'y oppose formellement. Et qui a fait cette loi Salique? dis-je à l'Avocat. Je n'en fais rien, dit-il, mais on prétend que chez un ancien peuple nommé les Saliens, qui ne savaient ni lire ni écrire, il y avait une loi écrite qui disait qu'en terre Salique fille n'héritait pas d'un aleu, & cette loi a été adoptée en terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la casse; vous m'avez assuré que cette Princesse est charmante & bienfaisante, donc elle aurait un droit incontestable à la couronne, si le malheur arrivait qu'il ne restât qu'elle du sang royal; ma mère a hérité de son père, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque Chambre chaque loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq commentaires sur la coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la coutume de Paris est équivoque; & s'il y avait vingt-cinq Chambres de juges, il y aurait vingt-cinq jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieues de Paris une Province nommée Normandie, où vous

auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes frères : nous rencontrâmes à la première auberge un jeune homme qui se desespérait ; je lui demandai quelle était sa disgrâce ? il me répondit que c'était d'avoir un frère aîné. Où est donc le grand malheur d'avoir un frère ? lui dis-je ; mon frère est mon aîné , & nous vivons très bien ensemble. Hélas , Monsieur , me dit-il , la loi donne tout ici aux aînés , & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison , lui dis-je , d'être fâché ; chez nous on partage également , & quelquefois les frères ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites aventures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les loix , & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtemens ; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople , & un juste-au-corps à Paris.

Si toutes les loix humaines sont de convention , disais-je , il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les bourgeois de Déli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très mauvais marché avec Tamerlan : les bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très bon marché avec le Roi Guillaume d'Orange. Un citoyen de Londres me disait un jour , c'est la nécessité qui fait les loix , & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des loix , & si Guillaume le bâtard & le conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui , dit-il , nous étions des bœufs alors , Guillaume nous

mit un joug , & nous fit marcher à coups d'aiguillons ; nous avons depuis été changés en hommes , mais les cornes nous sont restées , & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui , & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions , je me complaisais à penser qu'il y a une loi naturelle indépendante de toutes les conventions humaines : le fruit de mon travail doit être à moi ; je dois honorer mon père & ma mère ; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain , & mon prochain n'en a point sur la mienne , &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel , Colonel de Houzards , chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche , je fus très affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des loix , & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre ? C'est , me dit-on , de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre un armée royale ; c'est de faire pendre un prisonnier , si on a pendu un des vôtres ; c'est de mettre à feu & à sang les villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué , selon les ordres du gracieux souverain du voisinage. Bon , dis-je , voilà *l'Esprit des loix*.

Après avoir été bien instruit , je découvris qu'il y a de sages loix par lesquelles un berger est condamné à neuf ans de galères pour avoir donné un peu de sel étranger à ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux

chènes, qui lui appartenait qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître; sa femme est morte dans la misère, & son fils traîne une vie plus malheureuse. J'avoue que ces loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure; mais je fais mauvais gré aux loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plupart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des loix; mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles agriculteurs: ils conviendront tous aisément, qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la loi contraire est inhumaine & absurde; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un père de famille doit être le maître chez soi; que la religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs; que ceux qui travaillent, ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté; ils feront en une heure trente loix de cette espèce, toutes utiles au genre humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de

léze-Majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier valet de chambre d'un Raya ; une troisième ravira la moitié de la récolte de l'agriculteur , & lui contestera le reste ; il y aura enfin des loix par lesquelles un appariteur Tartare viendra saisir vos enfans au berceau , fera du plus robuste un soldat , & du plus faible un eunuque , & laissera le père & la mère sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son fujet ? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES

ET ECCLESIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un juriconsulte ces notes , qui méritent peut-être un peu d'examen.

Que jamais aucune loi ecclésiastique n'ait de force , que lorsqu'elle aura la sanction expresse du gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athènes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.

Ces querelles sont le partage des nations barbares , ou devenues barbares.

Que le Magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de fête , parce qu'il n'appartient pas à des prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.

Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magistrat , & que les prêtres s'en tiennent à l'auguste fonction de les bénir.

Que le prêt à l'intérêt soit purement un objet de la loi civile , parce qu'elle seule préside au commerce.

Que tous les Ecclésiastiques soient soumis en tous les cas au gouvernement , parce qu'ils sont sujets de l'Etat.

Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un prêtre étranger la première année du revenu d'une terre , que des citoyens ont donnée à un prêtre concitoyen.

Qu'aucun prêtre ne puisse jamais ôter à un citoyen la moindre prérogative , sous prétexte que ce citoyen est pécheur , parce que le prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs , & non les juger.

Que les Magistrats , les laboureurs & les prêtres , payent également les charges de l'Etat , parce que tous appartiennent également à l'Etat.

Qu'il n'y ait qu'un poids , une mesure , une coutume.

Que les supplices des criminels soient utiles. Un homme pendu n'est bon à rien , & un homme condamné aux ouvrages publics sert encor la patrie , & est une leçon vivante.

Que toute loi soit claire , uniforme & précise. L'interpréter , c'est presque toujours la corrompre.

Que rien ne soit infame que le vice.

Que les impôts ne soient jamais que proportionnels.

Que la loi ne soit jamais en contradiction avec l'usage. Car si l'usage est bon, la loi ne vaut rien. (*)

L U X E.

ON a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagèrent & pillèrent les moissons ; quand pour augmenter leur pauvre village, ils détruisirent les pauvres villages des Volques, & des Samnites ? c'étaient des hommes défintéressés & vertueux ; ils n'avaient pu encor voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les bourgs qu'ils saccochèrent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix, ni faisans, & on loué leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé du fond du golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cent ans ; quand ils cultivèrent tous les arts, qu'ils goûtèrent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même goûter aux vaincus, ils cessèrent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations. se réduisent à prou-

(*) Voyez le poëme de la loi naturelle.

ver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jeter tout cela dans la rivière, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. (*) De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de marins Anglais se sont enrichis à la prise de Pondichéri, & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres, pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouît les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'agriculture, par le commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils aussi la République de Saint Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grèce? eut-elle jamais des Demosthènes, des Sophocles, des Appelles, & des Fidias? Le luxe d'Athènes a fait de grands-hommes en tout genre; Sparte a eu quelques capitaines, & encor en moins grand nombre que les autres villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de

(*) Le pauvre d'esprit que nous avons déjà cité, ayant lû ce passage dans une mauvaise édition où il y avait un point après ce mot *bonne foi*, crut que l'auteur voulait dire que les voleurs jouissaient de bonne foi. Nous savons bien que ce pauvre d'esprit est méchant, mais de bonne foi il ne peut être dangereux,

tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la République de Raguse & le Canton de Zug fassent des loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lû quelque part:

Sachez surtout que le luxe enrichit

Un grand Etat, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on fait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'économie comme dans la libéralité. Je ne fais comment il est arrivé que dans mes villages où la terre est ingrate, les impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé intolérable, il n'y a guères pourtant de colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chauffé & bien nourri. Si ce colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe, & le plus impertinent; mais qu'un bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au spectacle vêtu comme ce paysan, voilà la léfine la plus grossière & la plus ridicule.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.*

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognèrent les ongles, & qui coupèrent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez ? On les traita sans doute de petits-mâîtres & de prodigues, qui achetaient chèrement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts ! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On fait avec quelle fureur les vieux Conseillers qui n'en avaient jamais porté, crièrent contre les jeunes Magistrats qui donnèrent dans ce luxe funeste.

M A I T R E.

COMMENT un homme a-t-il pû devenir le maître d'un autre homme, & par quelle espèce de magie incompréhensible a-t-il pû devenir le maître de plusieurs autres hommes ? On a écrit sur ce phénomène un grand nombre de bons volumes ; mais je donne la préférence à une fable indienne parce qu'elle est courte, & que les fables ont tout dit.

Adimo, le père de tous les Indiens, eut deux fils & deux filles de sa femme Procriti. L'aîné était un géant vigoureux, le cadet était un petit bossu, les deux filles étaient jolies. Dès que

le géant sentit sa force , il coucha avec ses deux sœurs , & se fit servir par le petit bossu. De ses deux sœurs l'une fut sa cuisinière , l'autre sa jardinière. Quand le géant voulait dormir il commençait par enchaîner à un arbre son petit frère le bossu , & lorsque celui-ci s'enfuyait , il le rattrapait en quatre enjambées , & lui donnait vingt coups de nerf de bœufs.

Le bossu devint soumis , & le meilleur sujet du monde. Le géant satisfait de le voir remplir ses devoirs de sujet , lui permit de coucher avec une de ses sœurs dont il était dégoûté. Les enfans qui vinrent de ce mariage ne furent pas tout à fait bossus ; mais ils eurent la taille assez contrefaite. Ils furent élevés dans la crainte de Dieu & du géant. Ils reçurent une excellente éducation ; on leur apprit que leur grand oncle était géant de droit divin , qu'il pouvait faire de toute sa famille ce qui lui plaisait ; que s'il avait quelque jolie nièce , ou arrière-nièce , c'était pour lui seul sans difficulté , & que personne ne pouvait coucher avec elle que quand il n'en voudrait plus.

Le géant étant mort , son fils qui n'était pas à beaucoup près si fort ni si grand que lui , crut cependant être géant comme son père de droit divin. Il prétendit faire travailler pour lui tous les hommes , & coucher avec toutes les filles. La famille se ligua contre lui , il fut assommé , & on se mit en république.

Les Siamois au contraire prétendaient que la famille avait commencé par être républicaine , & que le géant n'était venu qu'après un grand

nombre d'années & de diffensions ; mais tous les auteurs de Benarès & de Siam conviennent que les hommes vécutent une infinité de siècles avant d'avoir l'esprit de faire des loix ; & ils le prouvent par une raison sans réplique , c'est qu'aujourd'hui même où tout le monde se pique d'avoir de l'esprit , on n'a pas trouvé encor le moyen de faire une vingtaine de loix passablement bonnes.

C'est encor , par exemple , une question insoluble dans l'Inde , si les Républiques ont été établies avant ou après les Monarchies , si la confusion a dû paraître aux hommes plus horrible que le despotisme. J'ignore ce qui est arrivé dans l'ordre des tems ; mais dans celui de la nature il faut convenir que les hommes naissant tous égaux , la violence & l'habileté , ont fait les premiers maîtres ; les loix ont fait les derniers.

M A R T I R E.

ON nous berne de martires à faire poufer de rire. On nous peint les Titus , les Trajans , les Marc-Aurèles , ces modèles de vertu , comme des monstres de cruauté. Fleuri Abbé du Loc-Dieu a deshonoré son histoire ecclésiastique par des contes qu'une vieille femme de bon sens ne ferait pas à des petits enfans.

Peut-on répéter sérieusement que les Romains

mains condamnèrent sept vierges de soixante & dix ans chacune à passer par les mains de tous les jeunes gens de la ville d'Ancire, eux qui punissaient de mort les Vestales pour la moindre galanterie?

C'est apparemment pour faire plaisir aux cabaretiers qu'on a imaginé qu'un cabaretier chrétien nommé Théodote, pria Dieu de faire mourir ces sept vierges plutôt que de les exposer à perdre le plus vieux des pucelages. Dieu exauça le cabaretier pudibond, & le Proconsul fit noyer dans un lac les sept demoiselles. Dès qu'elles furent noyées, elles vinrent se plaindre à Théodote du tour qu'il leur avait joué, & le supplièrent instamment d'empêcher qu'elles ne fussent mangées des poissons. Théodote prend avec lui trois buveurs de sa taverne, marche au lac avec eux, précédé d'un flambeau céleste, & d'un cavalier céleste, repêche les sept vieilles, les enterre, & finit par être pendu.

Dioclétien rencontre un petit garçon nommé St. Romain, qui était bègue; il veut le faire brûler parce qu'il était Chrétien; trois Juifs se trouvent là & se mettent à rire de ce que Jésus-Christ laisse brûler un petit garçon qui lui appartient; ils crient que leur Religion vaut bien mieux que la Chrétienne, puisque Dieu a délivré Sidrac, Mizac & Abdénago de la fournaise ardente. Aussi-tôt les flammes qui entouraient le jeune Romain, sans lui faire mal, se séparent, & vont brûler les trois Juifs.

L'Empereur tout étonné dit qu'il ne veut rien avoir à démêler avec Dieu; mais un juge

de village moins scrupuleux condamne le petit bègue à avoir la langue coupée. Le premier Médecin de l'Empereur est assez honnête pour faire l'opération lui-même ; dès qu'il a coupé la langue au petit Romain , cet enfant se met à jaser avec une volubilité qui ravit toute l'assemblée en admiration.

On trouve cent contes de cette espèce dans les martirologes. On a cru rendre les anciens Romains odieux , & on s'est rendu ridicule. Voulez-vous de bonnes barbaries bien avérées , de bons massacres bien constatés , des ruisseaux de sang qui ayent coulé en effet , des pères , des mères , des maris , des femmes , des enfans à la mammelle réellement égorgés & entassés les uns sur les autres ? Monstres perfécuteurs , ne cherchez ces vérités que dans vos annales : vous les trouverez dans les croisades contre les Albigeois , dans les massacres de Mérindol & de Cabrière , dans l'épouvantable journée de la St. Barthelemi , dans les massacres de l'Irlande , dans les vallées des Vaudois. Il vous sied bien , barbares que vous êtes , d'imputer aux meilleurs des Empereurs des cruautés extravagantes , vous qui avez inondé l'Europe de sang , & qui l'avez couverte de corps expirans , pour prouver que le même corps peut être en mille endroits à la fois , & que le Pape peut vendre des indulgences ! Cessez de calomnier les Romains vos législateurs , & demandez pardon à Dieu des abominations de vos pères.

Ce n'est pas le supplice , dites-vous , qui fait

le martire , c'est la cause. Eh bien , je vous accorde que vos victimes ne doivent point être appellées du nom de martir , qui signifie témoin ; mais quel nom donnerons-nous à vos bourreaux ? Les Phalaris & les Busiris ont été les plus doux des hommes en comparaison de vous : votre inquisition qui subsiste encore , ne fait-elle pas frémir la raison , la nature , la Religion ? Grand Dieu ! Si on allait mettre en cendres ce tribunal infernal , déplairait-on à vos regards vengeurs ?

M A T I È R E.

LEs sages à qui on demande ce que c'est que l'ame , répondent qu'ils n'en savent rien. Si on leur demande ce que c'est que la matière , ils font la même réponse. Il est vrai que des professeurs , & surtout des écoliers , savent parfaitement tout cela ; & quand ils ont répété que la matière est étendue & divisible , ils croient avoir tout dit ; mais quand ils sont priés de dire ce que c'est que cette chose étendue , ils se trouvent embarrassés. Cela est composé de parties , disent-ils ; & ces parties de quoi sont-elles composées ? Les élémens de ces parties sont-ils divisibles ? Alors ou ils sont muets , ou ils parlent beaucoup , ce qui est également suspect. Cet être presque inconnu qu'on nomme matière , est-il éternel ? Toute l'antiquité l'a créé. A-t-il par lui-même la force active ? Plus

seurs philosophes l'ont pensé. Ceux qui le nient font-ils en droit de le nier ? Vous ne concevez pas que la matière puisse avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous affirmer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui sont nécessaires ? Vous ignorez quelle est sa nature, & vous lui refusez des modes qui sont pourtant dans sa nature ; car enfin, dès qu'elle est, il faut bien qu'elle soit d'une certaine façon, qu'elle soit figurée ; & dès qu'elle est nécessairement figurée, est-il impossible qu'il n'y ait d'autres modes attachées à sa configuration ? La matière existe, vous ne la connaissez que par vos sensations. Hélas ! de quoi servent toutes les subtilités de l'esprit depuis qu'on raisonne ? La géométrie nous a appris bien des vérités, la métaphysique bien peu. Nous pesons la matière, nous la mesurons, nous la décomposons & au-delà de ces opérations grossières, si nous voulons faire un pas ; nous trouvons dans nous l'impuissance, & devant nous un abîme.

Pardonnez de grace à l'univers entier qui s'est trompé en croyant la matière existante par elle-même. Pouvait-il faire autrement ? comment imaginer que ce qui est sans succession n'a pas toujours été ? S'il n'était pas nécessaire que la matière existât, pourquoi existe-t-elle ? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours ? Nul axiome n'a jamais été plus universellement reçu que celui-ci : *Rien ne se fait de rien*. En effet le contraire est incompréhensible. Le chaos a chez tous les peuples précédé l'ar-

rangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matière n'a nui chez aucun peuple au culte de la Divinité. La Religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le maître d'une matière éternelle. Nous sommes assez heureux pour savoir aujourd'hui par la foi, que Dieu tira la matière du néant ; mais aucune nation n'avait été instruite de ce dogme ; les Juifs même l'ignorèrent. Le premier verset de la Genèse dit que les Dieux Eloim, non pas Eloï, firent le ciel & la terre ; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon qui est venu dans le seul tems où les Juifs ayent eu quelque érudition, dit dans son chapitre de la création ; „ Dieu étant bon par „ sa nature n'a point porté envie à la substance, „ à la matière, qui par elle-même n'avait rien „ de bon, qui n'a de sa nature, qu'inertie, con- „ fusion, désordre. Il daigna la rendre bonne „ de mauvaise qu'elle était. “

L'idée du cahos débrouillé par un Dieu se trouve dans toutes les anciennes théogonies ; Hésiode répétait ce que pensait l'Orient, quand il disait dans sa théogonie ; „ Le cahos est „ ce qui a existé le premier. “ Ovide était l'interprète de tout l'Empire Romain, quand il disait :

*Sic ubi dispositam quisquis fuit ille Deorum
Congeriem secuit.*

La matière était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argile sous la roué

du potier, s'il est permis de se servir de ces faibles images pour en exprimer la divine puissance.

La matière étant éternelle devait avoir des propriétés éternelles, comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la divisibilité. Mais cette divisibilité n'est que la suite du mouvement; car sans mouvement rien ne se divise, ne se sépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme essentiel à la matière. Le chaos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'univers un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le maître du monde. Mais comment la matière aurait-elle le mouvement par elle-même? Comme elle a, selon tous les anciens, l'étendue & l'impenétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir sans étendue, & on peut la concevoir sans mouvement? A cela on répondait; Il est impossible que la matière ne soit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque chose passe continuellement dans ses pores; à quoi bon des passages si rien n'y passe?

De réplique en réplique on ne finirait jamais; le système de la matière éternelle a de très grandes difficultés comme tous les systèmes. Celui de la matière formée de rien n'est pas moins incompréhensible. Il faut l'admettre & ne pas se flatter d'en rendre raison; la philosophie ne rend point raison de tout. Que de choses incompréhensibles n'est-on pas obligé d'admettre, même en géométrie! Conçoit-on deux lignes

qui s'approcheront toujours, & qui ne se rencontreront jamais?

Les géomètres à la vérité nous diront; Les propriétés des affimptotes vous sont démontrées; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous? Quelle difficulté trouvez-vous à croire comme toute l'antiquité la matière éternelle? D'un autre côté le théologien vous pressera & vous dira, Si vous croyez la matière éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matière, vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manés.

On ne répondra rien aux géomètres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides; mais on pourra dire au théologien: En quoi suis-je Manichéen? voilà des pierres qu'un architecte n'a point faites; il en a élevé un bâtiment immense; je n'admets point deux architectes; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

• Heureusement quelque système qu'on embrasse, aucun ne nuit à la morale; car qu'importe que la matière soit faite ou arrangée? Dieu est également notre maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien, presque aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie; il en est des disputes comme des vains discours qu'on tient à table; chacun oublie après diner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

M É C H A N T.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du Diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je suis régénéré, je ne suis ni hérétique ni infidèle, on peut se fier à moi; mais le reste du genre humain qui est ou hérétique, ou ce que tu appelles infidèle, ne sera donc qu'un assemblage de monstres, & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou un Turc, tu dois être sûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'affassineront, car ils sont enfans du Diable; ils sont nés méchants; l'un n'est point régénéré, & l'autre est dégénéré. Il serait bien plus raisonnable, bien plus beau de dire aux hommes, *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il serait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en user avec le genre humain comme on en use avec tous les hommes en particulier. Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse? on lui dit, est-il possible que vous deshonoriez la dignité de chanoine? On fait souvenir un homme de robe qu'il a l'honneur d'être Conseiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un soldat pour l'encourager, Songe que tu es du régiment de Champagne. On

devrait dire à chaque individu, Souvien-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot, si fréquemment employé chez toutes les nations, *rentrez en vous-mêmes* ? si vous étiez né enfant du Diable, si votre origine était criminelle, si votre sang était formé d'une liqueur infernale, ce mot, *rentrez en vous-même*, signifierait, Consultez, suivez votre nature diabolique, foyez imposteur, voleur, affassin, c'est la loi de votre père.

L'homme n'est point né méchant, il le devient, comme il devient malade. Des médecins se présentent & lui disent, Vous êtes né malade ; il est bien sûr que ces médecins, quelque chose qu'ils disent & qu'ils fassent, ne le guériront pas si sa maladie est inhérente à sa nature ; & ces raisonneurs sont très malades eux-mêmes.

Assemblez tous les enfans de l'univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte ; s'ils étaient nés méchants, malfaisans, cruels, ils en montreraient quelque signe, comme les petits serpens cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offensives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pû donner un instinct qui les porte à détruire.

L'homme n'est donc pas né mauvais, pourquoi plusieurs sont-ils donc infectés de cette peste de la méchanceté ? c'est que ceux qui sont

à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reste des hommes, comme une femme attaquée du mal que Christophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce venin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monstre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté qui est dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos frères peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fièvre putride; la pierre & la gravelle parce que tout le monde y est exposé?

Il y a des nations entières qui ne sont point méchantes; les Philadelphiens, les Baniens n'ont jamais tué personne. Les Chinois, les peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans ne connaissent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les villes de Rome, de Venise, de Paris, de Londres, d'Amsterdam, villes où pourtant la cupidité, mère de tous les crimes, est extrême.

Si les hommes étaient essentiellement méchants, s'ils naissaient tous soumis à un être aussi maléfisant que malheureux, qui pour se venger de son supplice leur inspirerait toutes ses fureurs, on verrait tous les matins les maris assassinés par leurs femmes, & les pères par leurs enfans, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui est venue sucer leur sang.

S'il y a un milliard d'hommes sur la terre, c'est beaucoup ; cela donne environ cinq cent millions de femmes qui cousent, qui filent, qui nourrissent leurs petits, qui tiennent la maison ou la cabane propre, & qui médifent un peu de leurs voisines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font sur la terre. Sur ce nombre d'habitans du globe, il y a deux cent millions d'enfans au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Restera tout au plus cent millions de jeunes gens robustes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre par un travail prodigieux à leur fournir la nourriture & le vêtement ; ceux-là n'ont guères le tems de mal faire.

Dans les dix millions restans seront compris les gens oisifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement, les hommes à talens occupés de leurs professions, les magistrats, les prêtres, visiblement intéressés à mener une vie pure, au moins en apparence. Il ne restera donc de vrais méchans que quelques politiques, soit féculiers, soit réguliers qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs services à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées ; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, sur la terre dans les tems les plus orageux, un homme sur mille,

qu'on peut appeller méchant, encor ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infirmité moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encor trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice voit l'univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux foupant avec sa dame au sortir de l'opéra, n' imagine pas qu'il y ait des infortunés.

M E S S I E.

Messiah ou Meshiah, en hébreu; Christus, ou Célomenos, en grec; Unctus en latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des Princes idolâtres ou infidèles. Il est dit (*) que Dieu envoya un Prophète pour oindre Jéhu Roi d'Israël; il annonça l'onction sacrée à Hazaël Roi de Damas & de Syrie, ces deux Princes étant les *Messies* du Très-haut, pour punir la maison d'Achab.

Au 16^e. d'Esaië le nom de *Messie* est expres-

(*) iv. Reg. viij. 12. 13. 14.

tement donné à Cyrus. „ Ainsi a dit l'Eternel
 „ à Cyrus son oint, son *Messie*, duquel j'ai
 „ pris la main droite, afin que je terrasse les
 „ nations devant lui, &c. “

Ezéchiél au 28^e. chapitre de ses révélations
 donne le nom de *Messie* au Roi de Tyr, qu'il
 appelle aussi *Chérubin*. „ Fils de l'homme, dit
 „ l'Eternel au Prophète, prononce à haute
 „ voix une complainte sur le Roi de Tyr, &
 „ lui dis; Ainsi a dit le Seigneur, l'Eternel.
 „ Tu étais le sceau de la ressemblance de
 „ Dieu, plein de sagesse & parfait en beauté; tu
 „ as été le jardin d'Héden du Seigneur, (ou
 „ suivant d'autres versions, tu étais toutes les
 „ délices du Seigneur.) Tes vêtemens étaient
 „ de sardoine, de topase, de jaspe, de chriso-
 „ lite, d'onix, de bénil, de saphir, d'escarbou-
 „ cle, d'émeraude, & d'or; ce que savaient
 „ faire tes tambours & tes flutes a été chez
 „ toi; ils ont été tous prêts au jour que
 „ tu fus créé; tu as été un Chérubin, un
 „ *Messie*. “

Ce nom de *Messiah*, *Christ*, se donnait aux
 Rois, aux Prophètes, & aux grands-prêtres des
 Hébreux. Nous lisons dans le I. des Rois xij. 3.
 „ Le Seigneur & son *Messie* font témoins, “
 c'est-à-dire, le Seigneur & le Roi qu'il a éta-
 bli. Et ailleurs; „ Ne touchez point mes
 „ oints, & ne faites aucun mal à mes Prophè-
 „ tes. “ David animé de l'esprit de Dieu,
 donne dans plus d'un endroit à Saül son beau-
 père réprouvé qui le persécutait, le nom & la
 qualité d'oint, de *Messie* du Seigneur; „ Dieu

» me garde, dit-il fréquemment, de porter
 » ma main sur l'oint du Seigneur, sur le *Messie*
 » de Dieu ! «

Hérode étant oint fut appelé *Messie* par les Hérodiens, qui composèrent quelque tems une petite secte.

Si le nom de *Messie*, d'oint de l'Eternel a été donné à des Rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très souvent employé dans nos anciens oracles pour désigner l'oint véritable du Seigneur, ce *Messie* par excellence, le Christ, fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Messie*, il en peut résulter quelques difficultés apparentes dont les Juifs se sont prévalus pour justifier, s'ils le pouvaient, leur obstination. Plusieurs grands théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppression sous lequel gémissait le peuple Juif, & après toutes les promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie* vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce libérateur dans la personne de Jésus, d'autant plus qu'il n'y a pas un seul passage dans l'ancien Testament où il soit dit, Croyez au *Messie*.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du *Messie*; plusieurs disent que

le Messie est déjà venu en la personne d'Ezé-chias ; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de foi , & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue , ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas , que suivant les anciens oracles le *Messie* ne soit venu dans les tems marqués ; mais qu'il ne vieillit point , qu'il reste caché sur cette terre , & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le sabat.

Le fameux Rabin Salomon Jarchy ou Raschy , qui vivait au commencement du douzième siècle, dit dans ses Talmudiques , que les anciens Hébreux ont crû que le Messie était né le jour de la dernière destruction de Jérusalem par les armées Romaines ; c'est , comme on dit , appeler le médecin après la mort.

Le Rabin Kimchy qui vivait aussi au douzième siècle , annonçait que le *Messie* dont il croyait la venue très prochaine , chasserait de la Judée les Chrétiens qui la possédaient pour lors ; il est vrai que les Chrétiens perdirent la terre sainte ; mais ce fut Saladin qui les vainquit : pour peu que ce conquérant eût protégé les Juifs , & se fût déclaré pour eux , il est vraisemblable que dans leur entousiasme ils en auraient fait leur Messie.

Les auteurs sacrés , & notre Seigneur Jésus lui-même , comparent souvent le règne du *Messie* & l'éternelle béatitude à des jours de noces , à

des festins ; mais les talmudistes ont étrangement abusé de ces paraboles ; selon eux le Messie donnera à son peuple rassemblé dans la terre de Canaan , un repas dont le vin fera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis terrestre , & qui le conserve dans de vastes celliers , creusés par les anges au centre de la terre.

On servira pour entrée le fameux poisson , appelé le grand Léviathan , qui avale tout d'un coup un poisson moins grand que lui , lequel ne laisse pas d'avoir trois cent lieues de long ; toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle ; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre , & qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables , Dieu tua la femelle , & la sala pour le festin du *Messie*.

Les Rabins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth , qui est si gros qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes ; la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde , afin qu'une espèce si prodigieuse ne se multipliât pas , ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures ; mais ils assurent que l'Eternel ne la sala pas , parce que la vache salée n'est pas si bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encor si bien foi à toutes ces rêveries rabiniques , que souvent ils jurent sur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées si grossières sur la venue du Messie , & sur son règne , faut-il s'étonner , si les Juifs tant anciens que modernes , & plusieurs même des premiers chrétiens , malheureusement
imbus

imbus de toutes ces rêveries, n'ont pû s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur, & n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Messie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'ouvrage intitulé *Judei Lusitani questiones ad Christianos* (*). Reconnaître, „ disent-ils, un homme Dieu, c'est s'abuser soi-même, c'est se forger un monstre, un centaure, le bizarre composé de deux natures qui ne sauraient s'allier. « Ils ajoutent que les Prophètes n'enseignent point que le *Messie* soit homme-Dieu, qu'ils distinguent expressément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier maître & le second serviteur, &c.

On fait assez que les Juifs esclaves de la lettre n'ont jamais pénétré comme nous le sens des Ecritures.

Lorsque le Sauveur parut, les préjugés juifs s'élevèrent contre lui. Jésus-Christ lui-même, pour ne pas révolter leurs esprits aveugles, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa divinité; il voulait, dit Saint Chrysostome, *accoutumer insensiblement ses auditeurs à croire un mystère si fort élevé au-dessus de la raison*; s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action soulève tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidens ne peuvent convaincre de sa divinité, ceux mêmes en faveur desquels il les opère. Lorsque devant le tribunal du souverain Sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le fils

(*) *Quest. 1. 2. 4. 23. &c.*

de Dieu, le grand-Prêtre déchire sa robe & crie au blasphème. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la divinité de leur maître; il les interroge sur ce que le peuple pense de lui; ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre prophète. St. Pierre a besoin d'une révélation particulière pour connaître que Jésus est le Christ, le fils du Dieu vivant.

Les Juifs révoltés contre la divinité de Jésus-Christ ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystère; ils détournent le sens de leurs propres oracles; ou ne les appliquent pas au *Messie*; ils prétendent que le nom de *Dieu*, *Eloi*, n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne même par les auteurs sacrés aux juges, aux magistrats, en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très grand nombre de passages des saintes Ecritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie*.

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangelistes, les Apôtres & les premiers chrétiens, appellent Jésus le fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait dans les tems évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Béliel, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jésus-Christ la qua-

lité de *Messie* & sa divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jeter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pû imaginer leur criminel acharnement.

De tous les ouvrages qu'a produits l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le livre ancien intitulé *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussière par Mr. Vagenfeil dans le second tome de son ouvrage intitulé *Tela ignea*, &c.

C'est dans ce *Sepher Teldos Jeschut*, qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera habitant de Bethléem, était devenu amoureux d'une jeune femme mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le père de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babilone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux écoles; mais, ajoute l'auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tansée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce détestable livre *Sepher Toldos Jeschut* était connu dès le second siècle; Celse le cita avec confiance, & Origène le réfute au chapitre neuvième.

Il y a un autre livre intitulé aussi *Toledos Jesus*, publié l'an 1705 par Mr. Huldric, qui fuit de plus près l'Évangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anacronismes les plus grossiers ; il fait naître & mourir Jésus-Christ sous le règne d'Hérode le grand ; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultère de Panther & de Marie mère de Jésus.

L'auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit contemporain de Jésus-Christ & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jésus-Christ les sénateurs d'une ville dans la terre de Césarée : nous ne suivrons pas un auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les chrétiens, & contre l'Évangile ; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le tems de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassim-al-Andacoufy Maure de Grenade qui vivait sur la fin du seizième siècle, cite un ancien manuscrit arabe qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caractères arabes, dans une grotte, près de Grenade. Don Pedro y Quinones Archevêque de Grenade en a rendu lui-même témoignage ; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été

condamnées comme apocryphes sous le pontificat d'Alexandre VII; elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son fils.

Le nom de *Messie* accompagné de l'épithète de *faux* se donne encor à ces imposteurs qui dans divers tems ont cherché à abuser la nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (*) d'un nommé Theudas, dont l'histoire se lit dans les antiquités Judaïques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pié sec; il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe la dissipèrent, coupèrent la tête au malheureux chef, & l'exposèrent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12^e. chap. du second livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux prophète avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractère de l'historien Juif.

Dès les tems apostoliques l'on vit Simon surnommé le magicien, (†) qui avait su séduire les habitans de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu*.

Dans le siècle suivant l'an 178. & 179. de l'ère chrétienne, sous l'Empire d'Adrien, parut

(*) *Act. Apost. c. v. 34. 35. 36.*

(†) *Act. Apost. c. 8. 9.*

le *faux-Messie* Barchochebas , à la tête d'une armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus , qui après plusieurs rencontres enferma les révoltés dans la ville de Bither ; elle soutint un siège opiniâtre & fut emportée , Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs qu'en leur défendant par un édit d'aller à Jérusalem ; il établit même des gardes aux portes de cette ville , pour en défendre l'entrée aux restes du peuple d'Israël.

On lit dans Socrate historien ecclésiastique , (*) que l'an 434 il parut dans l'île de Candie un *faux-Messie* qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien libérateur des Hébreux ressuscité pour les délivrer encore.

Un siècle après , en 530 , il y eut dans la Palestine un *faux-Messie* nommé Julien ; il s'annonçait comme un grand conquérant , qui à la tête de sa nation détruirait par les armes tout le peuple chrétien ; séduits par ses promesses , les Juifs armés massacrèrent plusieurs chrétiens. L'Empereur Justinien envoya des troupes contre lui ; on livra bataille au faux-Christ , il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8^e. siècle , Serenus Juif Espagnol se porta pour Messie , prêcha , eut des disciples , & mourut comme eux dans la misère.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douzième siècle. — Il en parut un en France sous

(*) *Socr. Hist. eccl. l. 2. chap. 38.*

Louis le jeune ; il fut pendu lui & ses adhérens ; sans qu'on ait jamais su les noms ni du maître ni des disciples.

Le treizième siècle fut fertile en *faux-Messies* ; on en compte sept ou huit qui parurent en Arabie , en Perse , dans l'Espagne , en Moravie : l'un d'eux qui se nommait David el Ré passe pour avoir été un très grand magicien ; il séduisit les Juifs , & se vit à la tête d'un parti considérable ; mais ce *Messie* fut assassiné.

Jaque Zieglerne de Moravie , qui vivait au milieu du 16^e. siècle , annonçait la prochaine manifestation du *Messie* ; né , à ce qu'il assurait , depuis quatorze ans , il l'avait vû , disait-il , à Strasbourg , & il gardait avec soin une épée & un sceptre pour les lui mettre en main dès qu'il serait en âge d'enseigner.

L'an 1624 un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666 Sabathai Sévi né dans Alep , se dit le *Messie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher sur les grands chemins , & au milieu des campagnes ; les Turcs se moquaient de lui , pendant que ses disciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ses intérêts le gros de la nation Juive , puisque les chefs de la synagogue de Smyrne , portèrent contre lui une sentence de mort ; mais il en fut quitte pour la peur & le bannissement.

Il contracta trois mariages , & l'on prétend qu'il n'en consumma point , disant que cela était au-dessous de lui. Il s'affocia un nommé Nathan-Lévi : celui-ci fit le personnage du pro-

phète Elie, qui devait précéder le *Messie*. Ils se rendirent à Jérusalem, & Nathan y annonça Sabathai Sévi comme le libérateur des nations. La populace Juive se déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque chose à perdre les anathématifèrent.

Sévi pour fuir l'orage se retira à Constantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre ambassadeurs qui le reconnurent & le saluèrent publiquement en qualité de *Messie*; cette ambassade en imposa au peuple, & même à quelques docteurs qui déclarèrent Sabathai Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empalé.

Sabathai se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le peuple Juif; il fit dresser deux trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph Sévi son frère celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la liturgie juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles; les Juifs publièrent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le Gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présens que les Juifs lui prodiguèrent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan qui tenait sa cour à Andrinople , voulut faire finir cette comédie ; il fit venir Sévi & lui dit que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable ; Sévi en convint. Le Grand-Seigneur le fit placer pour but aux flèches de ses icoglans ; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable , & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte religion musulmane. Fustigé par les ministres de la loi, il se fit Mahométan , & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans ; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux-Messie* , que Sévi est le dernier qui ait paru.

M E T A M O R P H O S E ,

M E T E M P S I C O S E .

N'Est-il pas bien naturel que toutes les métamorphoses dont la terre est couverte, ayent fait imaginer dans l'Orient où on a imaginé tout, que nos ames passaient d'un corps à un autre ; un point presque imperceptible devient un ver , ce ver devient papillon ; un gland se transforme en chêne , un œuf en oiseau ; l'eau devient nuage & tonnerre ; le bois se change en feu & en cendre ; tout paraît enfin métamorphosé dans la nature. On attribua bientôt aux ames qu'on regardait comme des figures légères , ce qu'on voyait sensiblement dans des

58 METAMORPHOSE ; METEMPSICOSE.

corps plus grossiers. L'idée de la métempsicose est peut-être le plus ancien dogme de l'univers connu , & il règne encor dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il est encor très naturel que toutes les métamorphoses dont nous sommes les témoins , aient produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans son admirable ouvrage. Les Juifs même ont eu aussi leurs métamorphoses. Si Niobé fut changée en marbre , Hedith femme de Loth fut changée en statue de sel. Si Euridice resta dans les enfers pour avoir regardé derrière elle , c'est aussi pour la même indiscretion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le bourg qu'habitaient Baucis & Philémon en Phrygie est changé en un lac , la même chose arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile , nous avons dans l'Écriture une métamorphose à-peu-près semblable , mais plus vraie & plus sacrée. Cadmus fut changé en serpent ; la verge d'Aaron devint serpent aussi.

Les Dieux se changeaient très souvent en hommes , les Juifs n'ont jamais vû les anges que sous la forme humaine : les anges mangèrent chez Abraham. Paul dans son Epître aux Corinthiens dit que l'ange de Sathan lui a donné des soufflets : *Angelos Sathana me colaphisei.*

M I R A C L E S.

UN miracle selon l'énergie du mot est une chose admirable. En ce cas tout est miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de soleils, l'activité de la lumière, la vie des animaux, sont des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues nous appellons miracle la violation de ces loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipse de soleil pendant la pleine lune, qu'un mort fasse à pié deux lieues de chemin en portant sa tête entre ses bras, nous appellons cela un miracle.

Plusieurs physiciens soutiennent qu'en ce sens il n'y a point de miracles, & voici leurs argumens.

Un miracle est la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce seul exposé, un miracle est une contradiction dans les termes. Une loi ne peut être à la fois immuable & violée; mais une loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être suspendue par son auteur? Ils ont la hardiesse de répondre que non, & qu'il est impossible que l'Être infiniment sage ait fait des loix pour les violer. Il ne pouvait, disent-ils, déranger sa machine que pour la faire mieux aller; or il est clair qu'étant Dieu il a fait cette immense machine aussi bonne qu'il l'a pû; s'il

a vû qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matière, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus Dieu ne peut rien faire sans raison; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque tems son propre ouvrage?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain; encor même le genre humain est bien peu de chose; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmillière en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Être infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'univers.

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulières, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les tems & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance, pour favoriser ses créatures; ses faveurs sont dans ses loix mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles, toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour ve-

nir à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivans ! Il dirait donc , Je n'ai pû parvenir , par la fabrique de l'univers , par mes décrets divins , par mes loix éternelles , à remplir un certain dessein : je vais changer mes éternelles idées , mes loix immuables , pour tâcher d'exécuter ce que je n'ai pû faire par elles. Ce serait un aveu de sa faiblesse , & non de sa puissance. Ce serait , ce semble , dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainsi donc , oser supposer à Dieu des miracles , c'est réellement l'insulter (si des hommes peuvent insulter Dieu.) C'est lui dire , Vous êtes un être faible & inconséquent. Il est donc absurde de croire des miracles , c'est deshonorer en quelque sorte la Divinité.

On presse ces philosophes : on leur dit , Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Être suprême , l'éternité de ses loix , la régularité de ses mondes infinis : notre petit tas de bouë a été tout couvert de miracles ; les histoires sont aussi remplies de prodiges que d'événemens naturels. Les filles du grand-prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled , en vin , ou en huile ; Athalide fille de Mercure ressuscita plusieurs fois ; Esculape ressuscita Hipolite ; Hercule arracha Alceste à la mort ; Hérès revint au monde après avoir passé quinze jours dans les enfers. Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Vestale ; le Palladium tomba du ciel dans la ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un assemblage d'étoiles ; la cabane de Baucis & de Philémon fut

changée en un superbe temple ; la tête d'Orphée rendait des oracles après sa mort ; les murailles de Thèbes se construisirent d'elles-mêmes au son de la flûte , en présence des Grecs ; les guérisons faites dans le temple d'Esculape , étaient innombrables ; & nous avons encor des monumens chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Esculape.

Nommez-moi un peuple , chez lequel il ne se soit pas opéré des prodiges incroyables , surtout dans des tems où l'on savait à peine lire & écrire.

Les philosophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules ; mais les philosophes chrétiens disent ; Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte religion ; nous les croyons par la foi , & non par notre raison que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la foi parle , on fait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entière dans les miracles de Jésus-Christ , & des Apôtres ; mais permettez-nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez , par exemple , que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple auquel on a donné le nom de grand. Il assure qu'un petit moine était si fort accoutumé à faire des miracles , que le Prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit moine obéit ; mais ayant vû un pauvre couvreur qui tombait du haut d'un toit , il balança entre le désir de lui sauver la vie , & la sainte obéissance. Il ordonna seulement au couvreur

de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre , & courut vite conter à son Prieur l'état des choses. Le Prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission , & lui permit de l'achever , pourvu qu'il s'en tint là , & qu'il n'y revint plus. On accorde aux philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier , leur dit-on , que St. Gervais & St. Protas aient apparu en songe à St. Ambroise , qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques ? que St. Ambroise les ait déterrées , & qu'elles aient guéri un aveugle ? St. Augustin était alors à Milan ; c'est lui qui rapporte ce miracle *immenso populo teste* , dit-il dans sa Cité de Dieu livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les philosophes disent qu'ils n'en croient rien , que Gervais & Protas n'apparaissent à personne , qu'il importe fort peu au genre humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses ; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle , qu'à celui de Vespasien ; que c'est un miracle inutile ; que Dieu ne fait rien d'inutile ; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protas ne me permet pas d'être de l'avis de ces philosophes ; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien qui se trouve dans la mort de Peregrinus. „ Quand un joueur „ de gobelets adroit se fait chrétien , il est sûr „ de faire fortune. “ Mais comme Lucien est

un auteur prophane , il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siècle ; des témoins oculaires ont beau écrire que l'évêque de Smyrne St. Polycarpe , ayant été condamné à être brûlé & étant jetté dans les flammes , ils entendirent une voix du ciel qui criait , Courage , Polycarpe , sois fort , montre-toi homme ; qu'alors les flammes du bucher s'écartèrent de son corps , & formèrent un pavillon de feu au-dessus de sa tête , & que du milieu du bucher il sortit une colombe ; enfin on fut obligé de trancher la tête de Polycarpe. A quoi bon ce miracle ? disent les incrédules ; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature , & pourquoi la hache de l'exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne ? D'où vient que tant de martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante , & n'ont pu résister au tranchant du glaive ? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les philosophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnemens par la science vous diront que les Pères de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur tems. St. Chrysostome dit expressément : „ Les dons extraordinaires de „ l'esprit étaient donnés même aux indignes , „ parce qu'alors l'Eglise avait besoin de miracles ; mais aujourd'hui ils ne sont pas même „ donnés aux dignes , parce que l'Eglise n'en a „ plus de besoin. “ Ensuite il avoue qu'il n'y

à plus perfonne qui reffuscite les morts , ni même qui guériffe les malades.

St. Auguftin lui-même , malgré le miracle de Gervais & de Protais , dit dans fa Cité de Dieu ; „ Pourquoi ces miracles qui fe faifoient „ autrefois ne fe font-ils plus aujourd'hui ? “ Et il en donne la même raifon. *Cur , inquit , nunc illa miracula qua predicatis facta effe non funt ? Poffem quidem dicere , neceffaria prius fuiffe , quam crederet mundus , ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux philofophes que St. Auguftin , malgré cet aveu , parle pourtant d'un vieux favetier d'Hippone , qui ayant perdu fon habit alla prier à la chapelle *des vingt martirs* , qu'en retournant il trouva un poiffon dans le corps duquel il y avait un anneau d'or , & que le cuifinier qui fit cuire le poiffon , dit au favetier , Voilà ce que les vingt martirs vous donnent.

A cela les philofophes répondent qu'il n'y a rien dans cette hiftoire qui contredife les loix de la nature , que la physique n'eft point du tout bleffée qu'un poiffon ait avalé un anneau d'or , & qu'un cuifinier ait donné cet anneau à un favetier , qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait fouvenir ces philofophes que felon St. Jérôme , dans fa vie de l'hermite Paul , cet hermite eut plufieurs converfations avec des fатыres , & avec des faunes , qu'un corbeau lui apporta tous les jours pendant trente ans la moitié d'un pain pour fon dîner , & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir ;

ils pourront répondre encor , que tout cela n'est pas absolument contre la physique ; que des fa-tyres & des faunes peuvent avoir existé , & qu'en tout cas si ce conte est une puérilité , cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses Apôtres. Plusieurs bons chrétiens ont combattu l'histoire de St. Simeon Stilité , écrite par Théodoret ; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise Grecque , ont été révoqués en doute par plusieurs Latins ; de même que des miracles Latins ont été suspects à l'Eglise Grecque ; les Protestans sont venus ensuite , qui ont fort maltraité les miracles de l'une & l'autre Eglise.

Un savant Jésuite (*) qui a prêché longtems dans les Indes , se plaint de ce que ni ses confrères , ni lui , n'ont jamais pû faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses lettres de n'avoir point le don des langues ; il dit qu'il n'est chez les Japonois que comme une statue muette ; cependant les Jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts , c'est beaucoup ; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des Jésuites en France , est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoiqu'il en soit , tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jésus-Christ & des Apôtres sont d'une vérité incontestable ; mais

(*) *Opiniam. p. 230.*

qu'on peut douter à toute force , de quelques miracles faits dans nos derniers tems , & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On fouhaiterait , par exemple , pour qu'un miracle fût bien constaté , qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris , ou de la Société Royale de Londres , & de la Faculté de médecine , assistées d'un détachement du régiment des Gardes , pour contenir la foule du peuple , qui pourrait par son indiscretion empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un philosophe , ce qu'il dirait , s'il voyait le soleil s'arrêter , c'est-à-dire , si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait ; si tous les morts ressuscitaient , & si toutes les montagnes allaient se jeter de compagnie dans la mer , le tout pour prouver quelque vérité importante , comme par exemple , la grace versatile ? Ce que je dirais , répondit le philosophe , je me ferais Manichéen ; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

M O R A L E.

JE viens de lire ces mots dans une déclamation en quatorze volumes , intitulée *Histoire du bas Empire*.

Les Chrétiens avaient une morale ; mais les Payens n'en avaient point.

Ah Mr. le Beau auteur de ces quatorze vo-

lumes , où avez-vous pris cette sottise ? eh qu'est-ce donc que la morale de Socrate , de Zaleucus , de Curondas , de Cicéron , d'Épictète , de Marc-Antonin ?

Il n'y a qu'une morale , Mr. le Beau , comme il n'y a qu'une géométrie. Mais , me dira-t-on , la plus grande partie des hommes ignore la géométrie. Oui ; mais dès qu'on s'y applique un peu , tout le monde est d'accord. Les agriculteurs , les manœuvres , les artistes n'ont point fait de cours de morale ; ils n'ont lû ni *de finibus* , de Cicéron , ni les Ethiques d'Aristote ; mais si-tôt qu'ils réfléchissent , ils sont sans le savoir les disciples de Cicéron ; le teinturier Indien , le berger Tartare , & le matelot d'Angleterre connaissent le juste & l'injuste. Confucius n'a point inventé un système de morale , comme on bâtit un système de physique. Il l'a trouvé dans le cœur de tous les hommes.

Cette morale était dans le cœur du Préteur Festus quand les Juifs le pressèrent de faire mourir Paul qui avait amené des étrangers dans

(*) Est-il bien vrai qu'il y ait eu un Moïse ? Si un homme qui commandait à la nature entière eût existé chez les Egyptiens , de si prodigieux événemens n'auraient-ils pas fait la partie principale de l'histoire d'Égypte ? Sanchoniaton , Manéton , Megasthène , Hérodote n'en auraient-ils pas parlé ? Joseph l'historien a recueilli tous les témoignages possibles en faveur des Juifs ; il n'ose dire qu'aucun des auteurs qu'il cite , ait dit un seul mot des miracles de Moïse. Quoi ! le Nil aura été changé en sang ; un ange aura égorgé tous les premiers nés dans l'Égypte ; la mer se sera ouverte , ses eaux auront été suspendues à droite & à gauche ,

leur temple. *Sachez*, leur dit-il, *que jamais les Romains ne condamnent personne sans l'entendre.*

Si les Juifs manquaient de morale ou manquaient à la morale, les Romains la connaissent & lui rendaient gloire.

La morale n'est point dans la superstition, elle n'est point dans les cérémonies, elle n'a rien de commun avec les dogmes. On ne peut trop répéter que tous les dogmes sont différens, & que la morale est la même chez tous les hommes qui font usage de leur raison. La morale vient donc de Dieu comme la lumière. Nos superstitions ne sont que ténèbres. Lecteur, réfléchissez. Etendez cette vérité; tirez vos conséquences.

M O Y S E.

EN vain plusieurs favans ont crû que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse. (*) Ils disent que par l'écriture même il

& nul auteur n'en aura parlé! & les nations auront oublié ces prodiges, & il n'y aura qu'un petit peuple d'esclaves barbares qui nous aura conté ces histoires des milliers d'années après l'événement?

Quel est donc ce Moïse inconnu à la terre entière jusqu'au tems où un Ptolomée eur, dit-on, la curiosité de faire traduire en grec les écrits des Juifs? Il y avait un grand nombre de siècles que les fables orientales attribuaient à Bacchus tout ce que les Juifs ont dit de Moïse. Bacchus avait passé la mer rouge à pied sec, Bacchus avait changé les eaux en sang, Bacchus avait journallement opéré des miracles avec sa verge;

est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du tems du Roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le secrétaire Saphan. Or entre Moïse & cette aventure du secrétaire Saphan, il y a 1167 années par le comput hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le secrétaire Saphan publia le livre de la loi l'an du monde 3380. Ce livre trouvé sous Josias fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babilone, & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumière toutes les saintes Ecritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre, qui ait rédigé ce livre, cela est absolument indifférent dès que le livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'esprit divin l'aura dicté. Si l'Eglise n'avait par d'ailleurs décidé que le livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun Prophète n'a cité les livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Psaumes, ni dans les livres attribués à Salomon, ni dans Jérémie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun li-

vous ces faits étaient chantés dans les Orgies de Bacchus avant qu'on eût le moindre commerce avec les Juifs, avant qu'on fût seulement si ce pauvre peuple avait des livres. N'est-il pas de la plus extrême vraisemblance que ce peuple si nouveau, si longtems errant, si tard connu, établi si tard en Palestine, prit avec la langue phénicienne les fables phéniciennes,

vre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genèse, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre écrit, reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes.

1^o. En quelle langue Moïse aurait-il écrit dans un désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en égyptien. Car par ce livre même on voit que Moïse & tout son peuple était né en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encor du papiros; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les tables des commandemens furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un tems prodigieux.

2^o. Est-il vraisemblable que dans un désert, où le peuple Juif n'avait ni cordonnier, ni tailleur, & où le Dieu de l'univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq livres du Pentateuque sur le mar-

sur lesquelles il enchérit encor ainsi que font tous les imitateurs grossiers? Un peuple si pauvre, si ignorant, si étranger dans tous les arts, pouvait-il faire autre chose que de copier ses voisins? Ne sait-on pas que jusqu'au nom d'Adonai, d'Ihaho, d'Eloï, ou Eloa, qui signifia Dieu chez la nation Juive, tout était phénicien?

bre ou sur le bois ? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chymie ordinaire non encore inventée ; qui construisirent le tabernacle, qui l'ornèrent de trente-quatre colonnes d'airain avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui brodèrent des voiles de lin, d'hyacinthe, de pourpre, & d'écarlate ; mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs. Ils répondent qu'il n'est pas possible que dans un désert où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés ; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques ; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe ; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des fondeurs, des graveurs, des brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genèse, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre ? Aurait-on porté si peu de respect au législateur ? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des pères jusqu'à la quatrième génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire ?

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pu se contredire dans le Deutéronome ? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frère, le Deutéronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son livre de villes qui n'existaient pas de son tems ? aurait-il dit que des villes qui étaient pour

lui à l'orient du Jourdain , étaient à l'occident ?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit villes aux Lévites dans un pays où il n'y a jamais eu dix villes , & dans un désert où il a toujours erré sans avoir une maison ?

7°. Aurait-il prescrit des règles pour les Rois Juifs , tandis que non-seulement il n'y avait point de Rois chez ce peuple , mais qu'ils étaient en horreur , & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais ? Quoi ! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois , qui ne vinrent qu'environ cinq cent années après lui , & il n'aurait rien dit pour les juges & les pontifices qui lui succédèrent ? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du tems des Rois , & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition ?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs , Je vous ai fait sortir au nombre de six cent mille combattans de la terre d'Egypte , sous la protection de votre Dieu ? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu , Il faut que vous ayez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte ; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cent mille hommes. Jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied ; nous l'aurions vaincu sans peine , nous serions les maîtres de son pays ? Quoi ! le Dieu qui vous parle a égorgé pour nous faire plaisir tous les premiers-nés d'Egypte , & s'il y a dans ce pays-là trois cent mille familles , cela fait trois cent mille hommes morts en une

nuit pour nous venger ; & vous n'avez pas fécondé votre Dieu ? & vous ne nous avez pas donné ce pays fertile que rien ne pouvait défendre ? vous nous avez fait sortir de l'Égypte en larrons & en lâches , pour nous faire périr dans des déserts , entre les précipices & les montagnes ? Vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette terre de Canaan sur laquelle nous n'avons nul droit , & que vous nous avez promise , & dans laquelle nous n'avons pu encor entrer ?

Il était naturel que de la terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon le long de la Méditerranée ; mais vous nous faites passer l'isthme de Suez presque tout entier ; vous nous faites rentrer en Égypte , remonter jusques par delà Memphis , & nous nous trouvons à Béel Saphon , au bord de la mer rouge , tournant le dos à la terre de Canaan , ayant marché quatre-vingt lieues dans cette Égypte que nous voulions éviter , & enfin prêts de périr entre la mer & l'armée de Pharaon !

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis , auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures ? Dieu nous a sauvés par un miracle , dites-vous ; la mer s'est ouverte pour nous laisser passer ; mais après une telle faveur , fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les déserts horribles d'Ethan , de Cadés-Barné , de Mara , d'Elim , d'Oreb & de Sinai ? Tous nos pères ont péri dans ces solitudes affreuses , & vous nous venez dire au bout de

quarante ans que Dieu a eu un soin particulier de nos pères !

Voilà ce que ces Juifs murmureurs, ces enfans injustes des Juifs vagabonds, morts dans les déserts, auraient pû dire à Moïse, s'il leur avait lû l'Exode & la Genèse. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or ? Quoi ! vous osez nous conter que votre frère fit un veau pour nos pères, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne ; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face & tantôt que vous n'avez pû le voir que par derrière ! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frère jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer ; & au-lieu de punir votre indigne frère, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévités d'égorger vingt-trois mille hommes de votre peuple ; nos pères l'auraient-ils souffert ? se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des prêtres sanguinaires ? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encor massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres suivans, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite ; tandis que vous-même avez épousé une Madianite ; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes. Encor quelques actions de cette douceur, & il ne ferait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pû l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, &

tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce sont-là , à-peu-près , les objections que font les savans à ceux qui pensent que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes ; que Dieu a éprouvé , conduit & abandonné son peuple par une sagesse qui nous est inconnue ; que les Juifs eux-mêmes depuis plus de deux mille ans ont crû que Moïse est l'auteur de ces livres ; que l'Eglise qui a succédé à la Synagogue , & qui est infallible comme elle , a décidé ce point de controverse , & que les savans doivent se taire , quand l'Eglise parle.

N E C E S S A I R E .

N O S M I N.
E dites-vous pas que tout est nécessaire ?

S E L I M.

Si tout n'était pas nécessaire , il s'en suivrait que Dieu aurait fait des choses inutiles.

O S M I N.

C'est-à-dire , qu'il était nécessaire à la nature divine qu'elle fit tout ce qu'elle a fait ?

S E L I M.

Je le crois , ou du moins je le soupçonne , il

Y a des gens qui pensent autrement ; je ne les entends point, peut-être ont-ils raison. Je crains la dispute sur cette matière.

O S M I N.

C'est aussi d'un autre nécessaire que je veux vous parler.

S E L I M.

Quoi donc ? de ce qui est nécessaire à un honnête homme pour vivre ? du malheur où l'on est réduit quand on manque du nécessaire ?

O S M I N.

Non, car ce qui est nécessaire à l'un ne l'est pas toujours à l'autre ; il est nécessaire à un Indien d'avoir du ris, à un Anglais d'avoir de la viande, il faut une fourrure à un Russe, & un étoffe de gaze à un Africain, tel homme croit que douze chevaux de carrosse lui sont nécessaires, tel autre se borne à une paire de souliers, tel autre marche gaïment pieds nus, je veux vous parler de ce qui est nécessaire à tous les hommes.

S E L I M.

Il me semble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à cette espèce ; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un oesophage pour avaler, un estomac pour digérer, une cervelle pour raisonner, des organes pour produire leurs semblables.

O S M I N.

Comment donc arrive-t-il que des hommes

naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires ?

S E L I M .

C'est que les loix générales de la nature ont amené des accidens qui ont fait naître des monstres ; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

O S M I N .

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société ?

S E L I M .

Oui, j'ai voyagé avec Paul Lucas, & partout où j'ai passé j'ai vu qu'on respectait son père & sa mère, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocens opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature ; & les ennemis de cette société comme les ennemis du genre humain ; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux, & sans mains.

O S M I N .

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout tems & en tout lieux ?

S E L I M .

Oui, sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espèce humaine.

O S M I N.

Ainsi une créance qui est nouvelle n'était pas nécessaire à cette espèce. Les hommes pouvaient très bien vivre en société & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquens entretiens avec l'ange Gabriel.

S E L I M.

Rien n'est plus évident, il serait ridicule de penser qu'on n'eût pu remplir ses devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde, il n'était point du tout nécessaire à l'espèce humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométisme avait été nécessaire au monde, il aurait existé dès le commencement du monde, il aurait existé en tous lieux; Dieu qui nous a donné à tous deux yeux pour voir son soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la religion musulmane. Cette secte n'est donc que comme les loix positives qui changent selon les tems & selon les lieux, comme les modes, comme les opinions des physiciens qui se succèdent les unes aux autres.

La secte musulmane ne pouvait donc être essentiellement nécessaire à l'homme.

O S M I N.

Mais puis qu'elle existe, Dieu l'a permise?

S E L I M.

Cui, comme il permet que le monde soit

rempli de sottises, d'erreurs & de calamités. Ce n'est pas à dire que les hommes soient tous essentiellement faits pour être fots & malheureux, il permet que quelques hommes soient mangés par les serpens ; mais on ne peut pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des serpens.

O S M I N.

Qu'entendez-vous en disant Dieu permet ? rien peut-il arriver sans ses ordres ? permettre, vouloir, & faire n'est-ce pas pour lui la même chose ?

S E L I M.

Il permet le crime, mais il ne le fait pas.

O S M I N.

Faire un crime, c'est agir contre la justice divine, c'est défobéir à Dieu. Or Dieu ne peut défobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime, mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup, d'où vient cela ?

S E L I M.

Il y a des gens qui le savent, mais ce n'est pas moi, tout ce que je fais bien, c'est que l'Alcoran est ridicule ; quoique de tems en tems il y ait d'assez bonnes choses, certainement d'Alcoran n'était point nécessaire à l'homme, je m'en tiens là, je vois clairement ce qui est faux & je connais très peu ce qui est vrai.

O S M I N.

O S M I N .

Je croyais que vous m'instruiriez , & vous ne m'apprenez rien.

S E L I M .

N'est-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent , & les erreurs grossières & dangereuses qu'ils vous débitent ?

O S M I N .

J'aurais à me plaindre d'un médecin qui me ferait une exposition des plantes nuisibles , & qui ne m'en montrerait pas une salutaire.

S E L I M .

Je ne suis point médecin , & vous n'êtes point malade , mais il me semble que je vous donnerais une fort bonne recette si je vous disais , défiez-vous de toutes les inventions des charlatans ; adorez Dieu ; foyez honnête homme , & croyez que deux & deux font quatre.

O R G U E I L .

Cicéron dans une de ses lettres dit familièrement à son ami , Mandez-moi à qui vous voulez que je fasse donner les Gaules. Dans une autre il se plaint d'être fatigué des lettres de je ne fais quels Princes qui le remercient d'avoir fait ériger leurs provinces en royaumes , & il ajoute qu'il ne fait seulement pas où ces royaumes sont situés.

La Raison &c. II. Part.

F

Il se peut que Cicéron , qui d'ailleurs avait souvent vû le peuple Romain , ce peuple Roi , lui applaudir & lui obéir , & qui était remercié par des Rois qu'il ne connaissait pas , ait eu quelques mouvemens d'orgueil & de vanité.

Quoique ce sentiment ne soit point du tout convenable à un aussi chétif animal que l'homme , cependant on pourrait le pardonner à un Cicéron , à un César , à un Scipion : mais que dans le fond d'une de nos provincées à demi barbares , un homme qui aura acheté une petite charge , & fait imprimer des vers médiocres , s'avise d'être orgueilleux , il y a là de quoi rire longtems.

P A P I S M E

(sur le)

D I A L O G U E.

Le PAPISTE & le TRÉSORIER.

LE P A P I S T E.

MOnseigneur a dans sa principauté des Luthériens , des Calvinistes , des Quakers , des Anabaptistes , & même des Juifs , & vous voudriez encore qu'il admît des Unitaires.

LE TRÉSORIER.

Si ces Unitaires vous apportent de l'industrie

& de l'argent, quel mal nous feront-ils ? vous n'en ferez que mieux payé de vos gages.

L E P A P I S T E.

J'avoue que la soustraction de mes gages me ferait plus douloureuse que l'admission de ces Messieurs ; mais enfin ils ne croient pas que J. C. soit fils de Dieu.

L E T R É S O R I E R.

Que vous importe, pourvu qu'il vous soit permis de le croire, & que vous soyez bien nourri, bien vêtu, bien logé ? Les Juifs sont bien loin de croire qu'il soit fils de Dieu ; & cependant vous êtes fort aise de trouver ici des Juifs, sur qui vous placez votre argent à 6 pour 100. St. Paul lui-même n'a jamais parlé de la divinité de J. C. Il l'appelle franchement *un homme* : la mort, dit-il, a régné par le péché d'un seul homme, les justes régneront par un seul homme qui est Jésus.... vous êtes à Jésus & Jésus est à Dieu... Epist. ad Rom... Tous vos premiers Pères de l'Eglise ont pensé comme St. Paul ; il est évident que pendant 300 ans, Jésus s'est contenté de son humanité ; figurez-vous que vous êtes un chrétien des trois premiers siècles.

L E P A P I S T E.

Mais, Monsieur, ils ne croient point à l'éternité des peines.

L E T R É S O R I E R.

Ni moi non plus ; soyez damné à jamais.

si vous voulez ; pour moi je ne compte point du tout l'être.

L E P A P I S T E.

Ah ! Monsieur , il est bien dur de ne pouvoir damner à son plaisir tous les hérétiques de ce monde ; mais la rage qu'ont les Unitaires de rendre un jour les ames heureuses , n'est pas ma seule peine. Vous savez que ces monstres-là ne croient pas plus à la résurrection des corps , que les Sadducéens ; ils disent que nous sommes tous Antropophages ; que les particules qui composaient votre grand-père & votre bifayeul , ayant été nécessairement dispersées dans l'athmosphère , sont devenues carottes & asperges , & qu'il est impossible que vous n'ayez mangé quelques petits morceaux de vos ancêtres.

L E T R É S O R I E R.

Soit ; mes petits enfans en feront autant de moi , ce ne fera qu'un rendu ; il en arrivera autant aux Papistes. Ce n'est pas une raison pour qu'on vous chasse des Etats de Monseigneur , ce n'est pas une raison non plus pour qu'il en chasse les Unitaires. Ressuscitez , comme vous pourrez ; il m'importe fort peu que les Unitaires ressuscitent ou non , pourvu qu'ils nous soient utiles pendant leur vie.

L E P A P I S T E.

Et que direz-vous , Monsieur , du péché originel , qu'ils nient effrontément ? N'êtes-vous pas tout scandalisé quand ils assurent que le

Pentateuque n'en dit pas un mot ; que l'Evêque d'Hyppone , St. Augustin , est le premier qui ait enseigné positivement ce dogme , quoiqu'il soit évidemment indiqué par St. Paul ?

L E T R E S O R I E R .

Ma foi si le Pentateuque n'en a pas parlé , ce n'est pas ma faute ; pourquoi n'ajoutiez-vous pas un petit mot du péché originel dans l'ancien Testament , comme vous y avez , dit-on , ajouté tant d'autres choses ? Je n'entends rien à ces subtilités. Mon métier est de vous payer régulièrement vos gages , quand j'ai de l'argent . . .

P A T R I E .

UN^e patrie est un composé de plusieurs familles ; & comme on soutient communément sa famille par amour-propre , lorsqu'on n'a pas un intérêt contraire , on soutient par le même amour-propre sa ville ou son village qu'on appelle sa patrie.

Plus cette patrie devient grande , moins on l'aime ; car l'amour partagé s'affaiblit. Il est impossible d'aimer tendrement une famille trop nombreuse qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Edile , Tribun , Préteur , Consul , Dictateur , crie qu'il aime sa patrie , & il n'aime que lui-même. Chacun veut être sûr de pouvoir coucher chez soi , sans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'en-

voyer coucher ailleurs. Chacun veut être sûr de sa fortune & de sa vie. Tous formant ainsi les mêmes souhaits, il se trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général : on fait des vœux pour la république, quand on n'en fait que pour soi-même.

Il est impossible qu'il y ait sur la terre un Etat qui ne se soit gouverné d'abord en république ; c'est la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'assemblent d'abord contre les ours & contre les loups : celle qui a des grains en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les peuplades divisées en républiques ; il n'y avait que deux royaumes dans toute cette partie du monde. De mille nations nous n'en trouvâmes que deux subjuguées.

Il en était ainsi de l'ancien monde ; tout était république en Europe, avant les roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des républiques en Afrique. Tripoli, Tunis, Alger, vers notre septentrion, sont des républiques de brigands. Les Hottentots vers le midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres, égaux entre eux, sans maîtres, sans sujets, sans argent, & presque sans besoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, les huttes de bois & de terre sont leurs retraites : ils sont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le sentent pas ; ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reste dans notre Europe huit Républiques sans Monarques, Venise, la Hollande, la Suisse, Gènes, Luques, Raguse, Genève & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suède, l'Angleterre, comme des républiques sous un Roi, mais la Pologne est la seule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre patrie soit un Etat monarchique, ou un Etat républicain? il y a quatre mille ans qu'on agite cette question. Demandez la solution aux riches, ils aiment tous mieux l'aristocratie: interrogez le peuple, il veut la démocratie; il n'y a que les Rois qui préfèrent la royauté. Comment donc est-il possible que presque toute la terre soit gouvernée par des Monarques? demandez-le aux rats qui proposent de pendre une sonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raison est, comme on l'a dit, que les hommes sont très rarement dignes de se gouverner eux-mêmes.

Il est triste que souvent pour être bon patriote on soit l'ennemi du reste des hommes. L'ancien Caton, ce bon citoyen, disait toujours en opinant au Sénat, Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon patriote, c'est souhaiter que sa ville s'enrichisse par le commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son pays c'est souhaiter

du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa patrie ne fût jamais ni plus grande , ni plus petite , ni plus riche , ni plus pauvre , serait le citoyen de l'univers.

P A U L.

Questions sur Paul.

PAul était-il citoyen Romain comme il s'en vante ? S'il était de Tarsis en Cilicie, Tarsis ne fut colonie romaine que cent ans après lui ; tous les antiquaires en font d'accord. S'il était de la petite ville ou bourgade de Giscala , comme St. Jérôme l'a cru , cette ville était dans la Galilée ; & certainement les Galiléens n'étaient pas citoyens Romains.

Est-il vrai que Paul n'entra dans la société naissante des Chrétiens qui étaient alors demi-Juifs , que parce que Gamaliel dont il avait été le disciple lui refusa sa fille en mariage ? Il me semble que cette accusation ne se trouve que dans les actes des Apôtres reçus par les Ebionites , actes rapportés & réfutés par l'évêque Epiphane dans son 30. chap.

Est-il vrai que Ste. Thècle vint trouver St. Paul déguisée en homme ? & les actes de Ste. Thècle sont-ils recevables ? Tertullien dans son livre du batême chap. 17. tient que cette histoire fut écrite par un prêtre attaché à Paul. Jérôme , Cyprien en réfutant la fable du lion

batifé par Ste. Thècle, affirment la vérité de ces actes. C'est là que se trouve un portrait de St. Paul qui est assez singulier ; *il était gros, court, large d'épaules ; ses sourcils noirs se joignaient sur son nez aquilin, ses jambes étaient crochues, sa tête chauve, & il était rempli de la grace du Seigneur.*

C'est à-peu-près ainsi qu'il est dépeint dans le Philopatris de Lucien : à la grace du Seigneur près, dont Lucien n'avait malheureusement aucune connaissance.

Peut-on excuser Paul d'avoir repris Pierre qui judaïsait, quand lui-même alla judaïser huit jours dans le temple de Jérusalem ?

Lorsque Paul fut traduit devant le Gouverneur de Judée par les Juifs pour avoir introduit des étrangers dans le temple, fit-il bien de dire à ce gouverneur, que c'était *pour la résurrection des morts qu'on lui faisait son procès*, tandis qu'il ne s'agissait point de la résurrection des morts ? *Actes chap. 24.*

Paul fit-il bien de circoncire son disciple Timothée, après avoir écrit aux Galates, *Si vous vous faites circoncire, Jésus ne vous servira de rien ?*

Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens (ch. 9.) *n'avons-nous pas le droit de vivre à vos dépens & de mener avec nous une femme, &c. ?* Fit-il bien d'écrire aux Corinthiens dans sa 2^e. épître ; *Je ne pardonnerai à aucun de ceux qui ont péché, ni aux autres ?* Que penserait-on aujourd'hui d'un homme qui prétendrait vivre à nos dépens lui & sa femme, nous juger, nous punir, & confondre le coupable & l'innocent ?

Qu'entend-on par le ravissement de Paul au troisième ciel ? qu'est-ce qu'un troisième ciel ?

Quel est enfin le plus vraisemblable (humainement parlant) ou que Paul se soit fait chrétien pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, & qu'une voix céleste lui ait crié, *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* ou bien que Paul ait été irrité contre les Pharisiens, soit pour le refus de Gamaliel de lui donner sa fille, soit par quelque autre cause ?

Dans toute autre histoire le refus de Gamaliel ne semblerait-il pas plus naturel qu'une voix céleste, si d'ailleurs nous n'étions pas obligés de croire ce miracle ?

Je ne fais aucune de ces questions que pour m'instruire ; & j'exige de quiconque voudra m'instruire qu'il parle raisonnablement.

P É C H É O R I G I N E L.

C'Est ici le prétendu triomphe des Sociens, ou Unitaires. Ils appellent ce fondement de la Religion Chrétienne *le péché originel*. C'est outrager Dieu, disent-ils ; c'est l'accuser de la barbarie la plus absurde que d'oser dire qu'il forma toutes les générations des hommes pour les tourmenter par des supplices éternels, sous prétexte que leur premier père mangea d'un fruit dans un jardin. Cette sacrilège imputation est d'autant plus inexcusable

chez les Chrétiens qu'il n'y a pas un seul mot touchant cette invention du péché originel, ni dans le Pentateuque, ni dans les Prophètes, ni dans les Evangiles, soit apocryphes, soit canoniques, ni dans aucun des écrivains qu'on appelle *les premiers pères de l'Eglise*.

Il n'est pas même conté dans la Genèse que Dieu ait condamné Adam à la mort pour avoir avalé une pomme. Il lui dit bien, *tu mourras très certainement le jour que tu en mangeras*. Mais cette même Genèse fait vivre Adam neuf cent trente ans après ce déjeuner criminel. Les animaux, les plantes, qui n'avaient point mangé de ce fruit moururent dans le tems prescrit par la nature. L'homme est né pour mourir ainsi que tout le reste.

Enfin, la punition d'Adam n'entraît en aucune manière dans la loi juive. Adam n'était pas plus Juif que Persan ou Caldéen. Les premiers chapitres de la Genèse (en quelque tems qu'ils fussent composés) furent regardés par tous les savans Juifs comme une allégorie, & même comme une fable très dangereuse, puisqu'il fut défendu de la lire avant l'âge de vingt-cinq ans.

En un mot, les Juifs ne connurent pas plus le péché originel que les cérémonies chinoises; & quoi que les théologiens trouvent tout ce qu'ils veulent dans l'Ecriture ou *totidem verbis*, ou *totidem litteris*, on peut assurer qu'un théologien raisonnable n'y trouvera jamais ce mystère surprenant.

Avouons que St. Augustin accrédita le pre-

mier cette étrange idée, digne de la tête chauve & romanesque d'un Africain débauché & repentant, Manichéen & Chrétien, indulgent & persécuteur, qui passa sa vie à se contredire lui-même.

Quelle horreur, s'écrient les Unitaires rigides, que de calomnier l'auteur de la nature jusqu'à lui imputer des miracles continuels pour damner à jamais des hommes qu'il fait naître pour si peu de tems ! ou il a créé les ames de toute éternité ; & dans ce système étant infiniment plus anciennes que le péché d'Adam, elles n'ont aucun rapport avec lui ; ou ces ames sont formées à chaque moment qu'un homme couche avec une femme, & en ce cas, Dieu est continuellement à l'affut de tous les rendez-vous de l'univers pour créer des esprits qu'il rendra éternellement malheureux ; ou Dieu est lui-même l'ame de tous les hommes, & dans ce système il se damne lui-même. Quelle est la plus horrible & la plus folle de ces trois suppositions ? Il n'y en a pas une quatrième ; car l'opinion que Dieu attend six semaines pour créer une ame damnée dans un fœtus, revient à celle qui la fait créer au moment de la copulation. Qu'importe six semaines de plus ou de moins ?

J'ai rapporté le sentiment des Unitaires : & les hommes sont parvenus à un tel point de superstition que j'ai tremblé en le rapportant.

(*Cet article est de feu Mr. Boulanger.*)

P E R S É C U T I O N .

C E n'est pas Dioclétien que j'appellerai persécuteur , car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens ; & si dans les derniers tems de son Empire il ne les favora pas des ressentimens de Galérius , il ne fut en cela qu'un Prince séduit & entraîné par la cabale au-delà de son caractère , comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteurs aux Trajans , aux Antonins , je croirais prononcer un blasphème.

Quel est le persécuteur ? c'est celui dont l'orgueil blessé , & le fanatisme en fureur irrite le Prince , ou les Magistrats contre des hommes innocens , qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent , tu adores un Dieu , tu prêches la vertu , & tu la pratiques ; tu as servi les hommes , & tu les as consolés ; tu as établi l'orpheline , tu as secouru le pauvre ; tu as changé les déserts où quelques esclaves traînaient une vie misérable , en campagnes fertiles peuplées de familles heureuses ; mais j'ai découvert que tu me méprises , & que tu n'as jamais lû mon livre de controverse : tu fais que je suis un fripon , que j'ai contrefait l'écriture de G***. que j'ai volé des**** ; tu pourrais bien le dire , il faut que je te prévienne ; j'irai donc chez le confesseur du premier Ministre ou chez le Podestat.

Je leur remontrai en penchant le cou, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée sur les cellules où furent renfermés les Septante ; que tu parlas même il y a dix ans d'une manière peu respectueuse du chien de Tobie ; lequel tu soutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un levrier. Je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel est le langage du persécuteur ; & si ces paroles ne sortent pas précisément de sa bouche, elles sont gravées dans son cœur avec le burin du fanatisme trempé dans le fiel de l'envie.

C'est ainsi que le jésuite le Tellier osa persécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu persécuta Bayle.

Lorsqu'on commença à persécuter les Protestans en France, ce ne fut ni François I. ni Henri II, ni François II, qui éprièrent ces infortunés, qui s'armèrent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrèrent aux flammes pour exercer sur eux leurs vengeances. François I était trop occupé avec la Duchesse d'Etampes, Henri II. avec sa vieille Diane, & François II était trop enfant. Par qui la persécution commença-t-elle ? Par des prêtres jaloux qui armèrent les préjugés des Magistrats, & la politique des Ministres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la persécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la nation serait exterminée mutuellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs

larmes les premiers buchers qu'ils laiffèrent allumer.

O Dieu de miséricorde , si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages , n'est-ce pas le persécuteur ?

P H I L O S O P H E .

Philosophe , *amateur de la sagesse , c'est-à-dire , de la vérité.* Tous les philosophes ont eu ce double caractère , il n'en est aucun dans l'antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes , & des leçons de vérités morales. Ils ont pû se tromper tous sur la physique , mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie , que les philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siècles pour connaître une partie des loix de la nature. Un jour suffit à un sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le philosophe n'est point enthousiaste , il ne s'érige point en prophète , il ne se dit point inspiré des Dieux ; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes , ni l'ancien Zoroastre , ni Hermes , ni l'ancien Orphée , ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Caldée , de la Perse , de la Syrie , de l'Égypte , & de la Grèce. Ceux qui se dirent enfans des Dieux étaient les pères de l'imposture , & s'ils se servirent du mensonge pour enseigner des

vérités, ils étaient indignes de les enseigner ; ils n'étaient pas philosophes : ils étaient tout au plus de très prudents menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les peuples occidentaux , faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un sage simple , sans faste , sans imposture , qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cent ans avant notre ère vulgaire , dans un tems où tout le septentrion ignorait l'usage des lettres , & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse ? ce sage est Confucius , qui étant législateur ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle règle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entière ? „ Réglez un

„ Etat comme vous réglez une famille ; on ne
 „ peut bien gouverner sa famille qu'en lui don-
 „ nant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au laboureur
 „ & au Monarque.

„ Occupe-toi du soin de prévenir les crimes
 „ pour diminuer le soin de les punir.

„ Sous les bons rois Yao & Xu les Chinois
 „ furent bons ; sous les mauvais rois Kie & Chu
 „ ils furent méchants.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général , mais chéri
 „ les gens de bien. Oublie les injures & jamais
 „ les bienfaits.

„ J'ai vû des hommes incapables de scien-
 „ ces , je n'en ai jamais vû incapables de ver-
 „ tus. “

Avouons qu'il n'est point de législateur qui ait
annon-

annoncé des vérités plus utiles au genre humain.

Une foule de philosophes Grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systèmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & surtout l'admirable exorde des loix de Zaleucus, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Cicéron, qui seul vaut peut-être tous les philosophes de la Grèce. Après lui viennent des hommes encor plus respectables, mais qu'on désespère presque d'imiter, c'est Epictète dans l'esclavage, ce sont les Antonins & les Juliens sur le trône.

Quel est le citoyen parmi nous qui se priverait, comme Julien, Antonin, & Marc-Aurèle, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée? qui dormirait comme eux sur la dure? qui voudrait s'imposer leur frugalité? qui marcherait comme eux à pied & tête nus à la tête des armées, exposé tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt aux frimats? qui commanderait comme eux à toutes ses passions? Il y a parmi nous des dévots; mais où sont les sages? où sont les âmes inébranlables, justes & tolérantes?

Il y a eu des philosophes de cabinet en France, & tous, excepté Montagne, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré

de la malignité de notre nature , de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une secte égorgent les entoufiastes d'une autre secte , que les Franciscains haïssent les Dominicains , & qu'un mauvais artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse ; mais que le sage Charron ait été menacé de perdre la vie , que le savant & généreux Ramus ait été assassiné , que Descartes ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignorans , que Gassendi ait été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne , loin des calomnies de Paris , c'est là l'opprobre éternel d'une nation.

Un des philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle , l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu son calomniateur & son persécutateur est devenu exécration , je l'avoue ; celui du Jésuite le Tellier l'est devenu aussi ; mais de grands-hommes qu'il opprimait en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette ?

Un des prétextes dont on se sert pour accabler Bayle , & pour le réduire à la pauvreté , fut son article de David dans son utile dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes , sanguinaires , atroces , ou contraires à la bonne foi , ou qui font rougir la pudeur.

Bayle , à la vérité , ne loua point David pour avoir ramassé , selon les livres Hébreux , six

cent vagabonds perdus de dettes & de crimes, pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits, pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions, pour avoir été vendre ses services au Roi Achis ennemi de sa nation, pour avoir trahi ce Roi Achis son bienfaiteur, pour avoir saccagé les villages alliés de ce Roi Achis, pour avoir massacré dans ces villages jusqu'aux enfans à la mammelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mammelle aurait pû révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitans de quelques autres villages sous des scies, sous des herfes de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à brique; pour avoir ravi le trône à Isboseth fils de Saül, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth petit-fils de Saül & fils de son ami, de son protecteur Jonathas; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfans de Saül, & cinq de ses petits-enfans qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de David, de ses concubines, de son adultère avec Betzabée & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit, *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de Dieu, massacrez sans pitié les alliés de votre bienfaiteur, égorez, ou faites*

égorger toute la famille de votre Roi , couchez avec toutes les femmes en faisant répandre le sang des hommes ; & vous serez un modèle de vertu quand on dira que vous avez fait des psaumes.

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence, & non par ses forfaits? Bayle ne rendait-il pas service au genre humain en disant que Dieu qui a sans doute dicté toute l'histoire juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette histoire?

Cependant, Bayle fut persécuté, & par qui? par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appelés Jansénistes, chassés de leur pays par les Jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le philosophe opprimé par eux tous s'est contenté de les plaindre.

On ne fait pas assez que Fontenelle, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place & sa liberté, pour avoir rédigé en France vingt ans auparavant, le traité des oracles du savant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatisme. Un Jésuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre; & c'en fut assez pour que le Jésuite le Tellier confesseur de Louis XIV, accusât auprès du Roi Fontenelle d'athéisme.

Sans Mr. d'Argenson , il arrivait que le digne fils d'un faussaire , procureur de Vire , & reconnu faussaire lui-même , proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.

Il est si aisé de séduire son pénitent , que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde , où l'on ne peut tenir contre la séduction & la calomnie ; ce sont le lit & le confessionnal.

Nous avons toujours vu les philosophes persécutés par des fanatiques. Mais est-il possible que les gens de lettres s'en mêlent aussi ? & qu'eux-mêmes ils aiguisent souvent contre leurs frères les armes dont on les perce tous l'un après l'autre ?

Malheureux gens de lettres , est-ce à vous d'être délateurs ? Voyez si jamais chez les Romains il y eut des Garasses , des Chaumeix , des Hayet , qui accusassent les Lucrèces , les Possidonius , les Varrons & les Plines.

Etre hypocrite ? quelle bassesse ! mais être hypocrite & méchant , quelle horreur ! il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome , qui nous comptait pour une petite partie de ses sujets. Il y avait des fourbes , je l'avoue , mais non des hypocrites de religion , qui sont l'espèce la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre , & d'où vient y en a-t-il encor en France ? Philosophes , il vous sera aisé de résoudre ce problème.

P I E R R E,

En italien Piero, ou Pietro; en espagnol Pedro; en latin Petrus; en grec Petros; en hébreu Cepha.

Pourquoi les successeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'est demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg se sont attribués les droits régaliens dans des tems d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toujours restés sujets. Le tems, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils ayent une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jésus dit à Pierre; „ Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux. “ Les partisans de l'Evêque de Rome soutinrent vers le onzième siècle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planètes, il est évident, selon Tomafius, que les clefs données à Simon Barjone surnommé Pierre, étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées,

l'atmosphère, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planètes, il n'y a guères de ferruriers, selon Murfius, qui puisse faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; Jésus dit à Barjone, „ Ce que tu auras lié sur la terre, „ fera lié dans le ciel. “ Les théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les Communes dans les Etats Généraux de France (en 1302, disent dans leur requête au Roi, que „ Boniface „ VIII était un B**** qui croyait que Dieu „ liait & emprisonnait au ciel, ce que ce Boniface liait sur terre. “ Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était je pense Mélancton) avait beaucoup de peine à digérer que Jésus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephass, „ Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai „ mon assemblée, mon Eglise. “ Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome; mais on fait assez qu'en ce tems-là, & longtems après, il n'y eut aucun évêché particulier. La société chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siècle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Ro-

me ; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas , quoique ce ne fût pas l'usage ; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une lettre sous son nom , dans laquelle il dit qu'il est à Babilone ; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babilone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût daté de Rome , on aurait pû conclure que la lettre avait été écrite à Babilone. On a tiré longtems de pareilles conséquences , & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chèrement un bénéfice à Rome , ce qui s'appelle une simonie ; on lui demandait , s'il croyait que Simon Pierre eût été au pays ? il répondit , Je ne vois pas que Pierre y ait été , mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre , il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite ; on lui a souvent résisté en face , à lui & à ses successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues , c'est-à-dire , du porc , du boudin , du lièvre , des anguilles , de l'ixion , & du grison , Pierre se défendait en disant , qu'il avait vû le ciel ouvert vers la sixième heure , & une grande nape qui descendait des quatre coins du ciel , laquelle était toute remplie d'anguilles , de quadrupèdes & d'oiseaux ; & que la voix d'un ange avait crié : „ Tuez & mangez. “ C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes , „ Tuez tout , & mangez la substance du peuple ; “ dit Voloston.

Casaubon ne pouvait approuver la manière dont Pierre traita le bon homme Anania & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif esclave des Romains ordonnait-il, ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jésus vendissent leurs héritages & en apportaient le prix à ses piés ? Si quelque Anabatiste à Londres faisait apporter à ses piés tout l'argent de ses frères, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn ? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire ? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre au lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie, pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piège. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux saints. La bonne femme répond, oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande, pourquoi Pierre qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les docteurs qui avaient fait mourir Jésus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois ? O Pierre ! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu !

Apparemment que Corringius n'était pas en pays d'inquisition, quand il faisait ces questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singulière; c'est que le chef de la Religion Chrétienne commença son apostolat par renier Jésus-Christ; & que le premier pontife des Juifs avait commencé son ministère par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchifait des pauvres. Il ressemble à ces fondateurs d'ordres, qui vivaient dans l'indigence, & dont les successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape successeur de Pierre a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reste encor environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses loix, outre ses sujets immédiats.

Se donner un maître à trois ou quatre cent lieues de chez soi; attendre pour penser que cet homme ait paru penser; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses concitoyens, que par des commissaires nommés par cet étranger; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre Roi, sans payer une somme considérable à ce maître étranger; violer les loix de son pays qui défendent d'épouser sa nièce; & l'épouser légitimement en donnant à ce maître étranger une somme encor plus considérable; n'oser cultiver son champ le jour que cet étranger veut qu'on célèbre la mémoire d'un

inconnu qu'il a mis dans le ciel de son autorité privée ; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape ; ce sont là les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il y a quelques autres peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vû de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par son tribunal royal des moines accusés de parricide , ne pouvoir obtenir cette permission , & n'oser les juger !

On fait assez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin ; ils étaient fort au-dessus des Dieux de l'antiquité ; car ces Dieux passaient seulement pour disposer des Empires , & les Papes en disposaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la divinité & de l'infailibilité du Pape , quand on fait réflexion.

Que quarante schismes ont profané la chaire de Saint Pierre , & que vingt-sept l'ont ensanglantée ;

Qu'Etienne VII , fils d'un prêtre , déterra le corps de Formose son prédécesseur , & fit trancher la tête à ce cadavre ;

Que Sergius III convaincu d'affassinats , eut un fils de Marozie , lequel hérita de la papauté ;

Que Jean X , amant de Théodora , fut étranglé dans son lit ;

Que Jean XI , fils de Sergius III , ne fut connu que par sa crapule ;

Que Jean XII fut assassiné chez sa maîtresse ;

Que Benoît IX acheta & revendit le Pontificat ;

Que Grégoire VII fut l'auteur de cinq cent ans de guerres civiles soutenues par ses successeurs ;

Qu'enfin parmi tant de Papes , ambitieux , sanguinaires & débauchés , il y eut un Alexandre VI , dont le nom n'est prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'est une preuve , dit-on , de la divinité de leur caractère , qu'elle ait subsisté avec tant de crimes ; mais si les Califes avaient eu une conduite encor plus affreuse , ils auraient donc été encor plus divins. C'est ainsi que raisonne Dermius ; mais les Jésuites lui ont répondu.

P R E J U G É S .

LE préjugé est une opinion sans jugement. Ainsi dans toute la terre , on inspire aux enfans toutes les opinions qu'on veut , avant qu'ils puissent juger.

Il y a des préjugés universels , nécessaires , & qui font la vertu même. Par tous pays on apprend aux enfans à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur ; à respecter , à aimer leur père & leur mère ; à regarder le larcin comme un crime , le mensonge intéressé comme un vice , avant qu'ils puissent deviner ce que c'est qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très bons préjugés : ce sont ceux que le jugement ratifie quand on raisonne.

Sentiment n'est pas simple préjugé ; c'est quelque chose de bien plus fort. Une mère n'aime pas son fils , parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer ; elle le chérit heureusement malgré elle. Ce n'est point par préjugé que vous courez au secours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice , ou à être dévoré par une bête.

Mais c'est par préjugé que vous respecterez un homme revêtu de certains habits , marchant gravement , parlant de même. Vos parens vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme , vous le respectez avant de savoir s'il mérite vos respects : vous croissez en âge & en connaissances ; vous vous appercevez que cet homme est un charlatan paîtri d'orgueil , d'intérêt , & d'artifice ; vous méprisez ce que vous révériez , & le préjugé cède au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance ; on vous a dit , que les Titans firent la guerre aux Dieux , & que Vénus fut amoureuse d'Adonis ; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités ; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuses.

Examinons en peu de mots les différentes sortes de préjugés , afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ferons peut-être comme ceux qui du tems du système de *Lass* s'aperçurent qu'ils avaient calculé des richesses imaginaires.

Préjugés de sens.

N'est-ce pas une chose plaisante que nos

yeux nous trompent toujours , lors même que nous voyons très bien , & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas ? Que votre oreille bien conformée entende , *vous êtes belle , je vous aime* : il est bien sûr qu'on ne vous a pas dit , *je vous bais , vous êtes laide* ; mais vous voyez un miroir uni , il est démontré que vous vous trompez , c'est une surface très raboteuse. Vous voyez le soleil d'environ deux piés de diamètre , il est démontré qu'il est un million de fois plus gros que la terre.

Il semble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles , & l'erreur dans vos yeux ; mais étudiez l'optique , & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé , & qu'il est impossible que les objets vous paraissent autrement que vous les voyez dans l'état présent des choses.

Préjugés physiques.

Le soleil se lève , la lune aussi , la terre est immobile ; ce sont là des préjugés physiques naturels. Mais que les écrevisses soient bonnes pour le sang , parce qu'étant cuites elles sont rouges comme lui ; que les anguilles guérissent la paralysie , parce qu'elles frétilent ; que la lune influe sur nos maladies , parce qu'un jour on observa qu'un malade avait eu un redoublement de fièvre pendant le décours de la lune ; ces idées & mille autres ont été des erreurs d'anciens charlatans qui jugèrent sans raisonner , & qui étant trompés trompèrent les autres.

Préjugés historiques.

La plupart des histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius Pictor raconte que plusieurs siècles avant lui, une vestale de la ville d'Albe allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le peuple Romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce tems-là il y avait des vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortit de son couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allait deux enfans au-lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire chrétien s'il en réchappait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? n'est-ce pas alors que la religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le chrétien qui dans une bataille contre les Turcs ne s'adressera pas plutôt à la Sainte Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent chrétiens pour gouverner plus sûrement des chrétiens, comme les usurpa-

teurs Turcs se firent musulmans pour gouverner plus sûrement les musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds , ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois , ou que Sammonocodom est venu couper une forêt , ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutland , ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le ciel , enfin si votre précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre nourrice y a gravé , vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés ? vos voisins & surtout vos voisines crient à l'impie , & vous effrayent ; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu , vous accuse auprès du Cadi , & ce Cadi vous fait empâler s'il le peut , parce qu'il veut commander à des fots , & qu'il croit que les fots obéissent mieux que les autres ; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins & le Derviche & le Cadi commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien , & que la persécution est abominable.

P R Ê T R E.

LEs prêtres sont dans un état à-peu-près ce que sont les précepteurs dans les maisons des citoyens , faits pour enseigner , prier , donner

ner l'exemple ; ils ne peuvent avoir aucune autorité sur les maîtres de la maison , à moins qu'on ne prouve que celui qui donne des gages doit obéir à celui qui les reçoit.

De toutes les Religions celle qui exclut le plus positivement les prêtres de toute autorité civile , c'est sans contredit celle de Jésus : *Rendez à César ce qui est à César. — Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. — Mon Royaume n'est point de ce monde.*

Les querelles de l'Empire & du Sacerdoce qui ont ensanglanté l'Europe pendant plus de six siècles , n'ont donc été de la part des prêtres que des rébellions contre Dieu & les hommes , & un péché continuel contre le St. Esprit.

Depuis Calcas qui assassina la fille d'Agamemnon jusqu'à Grégoire XIII & Sixte V , deux Evêques de Rome qui voulurent priver le grand Henri IV du Royaume de France , la puissance sacerdotale a été fatale au monde.

Prière n'est pas domination , exhortation n'est pas despotisme. Un bon prêtre doit être le médecin des ames. Si Hippocrate avait ordonné à ses malades de prendre de l'hellébore sous peine d'être pendus , Hippocrate aurait été plus fou & plus barbare que Phalaris , & il aurait eu peu de pratiques. Quand un prêtre dit , Adorez Dieu , foyez juste , indulgent , compatissant , c'est alors un très bon médecin ; quand il dit , Croyez-moi , ou vous ferez brulé , c'est un assassin.

Le Magistrat doit soutenir & contenir le prêtre , comme le père de famille doit donner de

La Raison Sc. II. Part. H

la considération au précepteur de ses enfans & empêcher qu'il n'en abuse. *L'accord du Sacerdoce & de l'Empire* est le systême le plus monstrueux ; car dès qu'on cherche cet accord , on suppose nécessairement la division ; il faut dire , *la protection donnée par l'Empire au Sacerdoce.*

Mais dans les pays où le Sacerdoce a obtenu l'Empire , comme dans Salem , où Melchisedec était prêtre & Roi , comme dans le Japon où le Dairi a été si longtems Empereur ; comment faut-il faire ? Je réponds que les successeurs de Melchisedec & des Dairi ont été dépossédés.

Les Turcs sont sages en ce point. Ils font à la vérité le voyage de la Mecque , mais ils ne permettent pas au Shérif de la Mecque d'excommunier le Sultan. Ils ne vont point acheter à la Mecque la permission de ne pas observer le Ramadam , & celle d'épouser leurs cousines ou leurs nièces ; ils ne sont point jugés par des Imans que le Shérif délègue ; ils ne payent point la première année de leur revenu au Shérif. Que de choses à dire sur tout cela ! Lecteur , c'est à vous de les dire vous-même.

P R O P H Ê T E S.

LE prophète Jurieu fut siflé , les prophètes des Cévennes furent pendus ou roués ; les prophètes qui vinrent du Languedoc & du Dauphiné à Londres furent mis au pilori ; les prophètes Anabatistes furent condamnés à divers

supplices ; le prophète Savonarola fut cult à Florence ; le prophète Jean Batifeur ou Batiste eut le cou coupé.

On prétend que Zacharie fut assassiné ; mais heureusement cela n'est pas prouvé. Le prophète Jeddo ou Addo qui fut envoyé à Béthel à condition qu'il ne mangerait ni ne boirait , ayant malheureusement mangé un morceau de pain , fut mangé à son tour par un lion , & on trouva ses os sur le grand chemin entre ce lion & son âne. Jonas fut avalé par un poisson ; il est vrai qu'il ne resta dans son ventre que trois jours & trois nuits ; mais c'est toujours passer soixante & douze heures fort mal à son aise.

Habacuc fut transporté en l'air par les cheveux à Babilone. Ce n'est pas un grand malheur à la vérité ; mais c'est une voiture fort incommode. On doit beaucoup souffrir quand on est suspendu par les cheveux l'espace de trois cent milles. J'aurais mieux aimé une paire d'ailes , la jument Borack ou l'Hyppogriphe.

Michée , fils de Jemilla , ayant vu le Seigneur assis sur son trône avec l'armée du ciel à droite & à gauche , & le Seigneur ayant demandé quelqu'un pour aller tromper le Roi Achab , le Diable s'étant présenté au Seigneur , & s'étant chargé de la commission , Michée rendit compte de la part du Seigneur au Roi Achab de cette aventure céleste. Il est vrai que pour récompense , il ne reçut qu'un énorme soufflet de la main du prophète Sédékia ; il est vrai qu'il ne fut mis dans un cachot que pour quelques jours ; mais enfin il est désagréable pour un

homme inspiré d'être souffleté & fouré dans un cu de basse fosse.

On croit que le Roi Amasias fit arracher les dents au prophète Amos pour l'empêcher de parler. Ce n'est pas qu'on ne puisse absolument parler sans dents ; on a vû de vieilles édentées très bavardes ; mais il faut prononcer distinctement une prophétie , & un prophète édenté n'est pas écouté avec le respect qu'on lui doit.

Baruch essuya bien des persécutions. Ezéchiel fut lapidé par les compagnons de son esclavage. On ne fait si Jérémie fut lapidé , ou s'il fut scié en deux.

Pour Isaïe , il passe pour constant qu'il fut scié par ordre de Manassé Roitelet de Juda.

Il faut convenir que c'est un méchant métier que celui de prophète. Pour un seul qui comme Elie va se promener de planètes en planètes dans un beau carrosse de lumière , traîné par quatre chevaux blancs , il y en a cent qui vont à pied , & qui sont obligés d'aller demander leur dîner de porte en porte. Ils ressemblent assez à Homère qui fut obligé , dit-on , de mendier dans les sept villes qui se disputèrent depuis l'honneur de l'avoir vû naître. Ses commentateurs lui ont attribué une infinité d'allégories , auxquelles il n'avait jamais pensé. On a fait souvent le même honneur aux prophètes. Je ne disconviens pas qu'ils n'ayent été très instruit de l'avenir. Il n'y a qu'à donner à son ame un certain degré d'exaltation , comme l'a très bien imaginé le brave philosophe ou fou de nos jours qui voulait percer un trou jus-

qu'aux Antipodes & enduire les malades de poix résine. Les Juifs exaltèrent si bien leur ame qu'ils virent très clairement toutes les choses futures ; mais il est difficile de deviner au juste si par Jérusalem les prophètes entendent toujours la vie éternelle, si Babilone signifie Londres ou Paris ; si quand ils parlent d'un grand diner on doit l'expliquer par un jeûne ; si du vin rouge signifie du sang, si un manteau rouge signifie la foi, & un manteau blanc la charité. L'intelligence des prophètes est l'effort de l'esprit humain, c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage.

R E L I G I O N.

Première question.

L'Evêque de Worcester, Warburton, auteur d'un des plus savans ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi page 8. Tome premier. „ Une Religion, une société qui n'est „ pas fondée sur la créance d'une autre vie, „ doit être soutenue par une providence extraor- „ dinaire. Le Judaïsme n'est pas fondé sur la „ créance d'une autre vie ; donc, le Judaïsme „ a été soutenu par une providence extraor- „ dinaire. “

Plusieurs théologiens se sont élevés contre lui, & comme on rétorque tous les argumens, on a rétorqué le sien, on lui a dit :

„ Toute Religion qui n'est pas fondée sur
 „ le dogme de l'immortalité de l'ame , & sur
 „ les peines & les récompenses éternelles , est
 „ nécessairement fausse ; or le Judaïsme ne con-
 „ nut point ces dogmes , donc le Judaïsme ,
 „ loin d'être soutenu par la providence , était
 „ par vos principes une Religion fausse & bar-
 „ bare qui attaquait la providence. “

Cet Evêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs , dans le tems même de Moïse ; mais il leur prouva très évidemment , que ni le Décalogue , ni le Lévitique , ni le Deutéronome , n'avaient dit un seul mot de cette créance , & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres livres , pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le livre de la loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer que la loi Judaique ne proposait ni peines , ni récompenses après la mort , n'a jamais pu répondre à ses adversaires d'une manière bien satisfaisante. Ils lui disaient : „ Ou
 „ Moïse connaissait ce dogme , & alors il a
 „ trompé les Juifs en ne le manifestant pas ;
 „ ou il l'ignorait ; & en ce cas il n'en savait
 „ pas assez pour fonder une bonne Religion.
 „ En effet si la Religion avait été bonne , pour-
 „ quoi l'aurait-on abolie ? Une Religion vraie
 „ doit être pour tous les tems & pour tous
 „ les lieux , elle doit être comme la lumière du
 „ soleil , qui éclaire tous les peuples & toutes
 „ les générations. “

Ce Prélat , tout éclairé qu'il est , a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés ; mais quel systême en est exempt ?

Seconde question.

Un autre savant beaucoup plus philosophe , qui est un des plus profonds métaphysiciens de nos jours , donne de fortes raisons pour prouver que le polythéisme a été la première Religion des hommes , & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux , avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême.

J'ose croire , au contraire , qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu , & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs , & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des bourgades avant qu'on eût bâti de grandes villes , & que tous les hommes ont été divisés en petites républiques , avant qu'ils fussent réunis dans de grands Empires. Il est bien naturel qu'une bourgade effrayée du tonnerre , affligée de la perte de ses moissons , maltraitée par la bourgade voisine , sentant tous les jours sa faiblesse , sentant partout un pouvoir invisible , ait bientôt dit. Il y a quelque être au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : Il y a deux pouvoirs , car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple , ensuite vient le composé , & souvent enfin on revient au sim-

ple par des lumières supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué? Sera-ce le soleil? sera-ce la lune? je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfans; ils font à-peu-près ce que font les hommes ignorans. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la lune nous prête, ni des variations régulières de son cours; ils n'y pensent pas; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint; tous les enfans voyent le ciel avec indifférence; mais, que le tonnerre gronde, ils tremblent; ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des espèces de philosophes qui aient remarqué le cours des astres, les aient fait admirer, & les aient fait adorer; mais des cultivateurs simples & sans aucune lumière, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un village se fera donc borné à dire; Il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, apaisons-la; mais comment l'apaiser? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présens la colère des gens irrités, faisons donc de petits présens à cette puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maitre*, de *Seigneur*; cette puissance est donc appelée Monseigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyp-

tiens appellèrent leur Dieu *Knef*, les Syriens *Adoni*, les peuples voisins *Baal*, ou *Bel*, ou *Melch*, ou *Moloc*, les Scythes *Papée*; tous mots qui signifient, *Seigneur*, *Maitre*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexiquains même, ni les Péruviens qui étaient de grandes nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait *Mango Kapak*, l'autre le Dieu de la guerre, Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de *Viliputsi*, comme les Hébreux avaient appelé leur Seigneur *Sabaoth*.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule divinité; s'ils avaient été philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Être créateur & conservateur; mais ils n'examinèrent rien, ils sentirent, C'est-là le progrès de notre faible entendement; chaque bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort protecteur. Elle imaginait cet être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la bourgade n'avait qu'un chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la bourgade voisine n'eût pas aussi

fon Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitans de Moab ; *vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir , vous devez nous laisser jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un étranger à d'autres étrangers est très remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les naturels du pays , l'un & l'autre n'avait d'autre droit que celui de la force ; & l'un dit à l'autre , Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation , souffre que mon Dieu me protège dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre ; *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du pays de Gad ?* Il paraît évident par ces passages , que l'antiquité attribuait à chaque pays un Dieu protecteur. On trouve encor des traces de cette théologie dans Homère.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée , & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses , ils ayent bientôt multiplié leurs Dieux , & assigné des protecteurs aux élémens , aux mers , aux forêts , aux fontaines , aux campagnes. Plus ils auront examiné les astres , plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le soleil , quand on adore la divinité d'un ruisseau ? Dès que le premier pas est fait , la terre est bientôt couverte de Dieux , & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant , il faut bien que la raison se perfectionne ; le tems forme enfin des philosophes qui voyent que ni les oignons ni les

chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces philosophes, Babiloniens, Persans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mystères que les initiés jurent par des sermens exécrables de ne point révéler, & le principal de ces mystères, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénètre dans la moitié de la terre; le nombre des initiés devient immense; il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus*; les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibère & Caligula ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot il paraît prouvé que du tems

d'Auguste, tous ceux qui avaient une religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux secondaires, dont le culte fut appelé depuis *Idolâtrie*.

Les loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'idolâtrie ; car quoiqu'ils admissent des malachim, des anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur loi n'ordonnait point que ces divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient ; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les chérubins de l'arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable d'initiés l'adoraient secrètement dans leurs mystères.

Troisième question.

Ce fut dans ce tems où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les sages en Asie, en Europe, & en Afrique, que la Religion Chrétienne prit naissance.

Le Platonisme aida beaucoup à l'intelligence de ses dogmes. Le *Logos* qui chez Platon signifiait la sagesse, la raison de l'Être suprême, devint chez nous le Verbe, & une seconde personne de Dieu. Une métaphysique profonde & au-dessus de l'intelligence humaine, fut un sanctuaire inaccessible, dans lequel la Religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici, comment Marie fut déclarée dans la suite mère de Dieu, comment on établit la consubstantialité du Père & du Verbe, & la proceſſion du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés résultantes de l'hypostase, & enfin la manducation supérieure, l'ame nourrie ainsi que le corps, des membres & du sang de l'homme, Dieu adoré & mangé sous la forme du pain, présent aux yeux, sensible au goût, & cependant anéanti. Tous les mystères ont été sublimes.

On commença dès le second siècle, par chasser les démons au nom de Jésus; auparavant on les chassait au nom de Jehovah, ou Yhaho, car St. Matthieu rapporte, que les ennemis de Jésus ayant dit qu'il chassait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit, *Si c'est par Belzebuth que je chasse les démons, par qui vos enfans les chassent-ils ?*

On ne fait point en quel tems les Juifs reconnurent pour prince des démons Belzebuth, qui était un Dieu étranger; mais on fait, (& c'est Joseph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jérusalem des exorcistes préposés pour chasser les démons des corps des possédés, c'est-à-dire, des hommes attaqués de maladies singulières, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des génies malfaisans.

On chassait donc ces démons avec la véritable prononciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu était encor en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. Origène en disputant contre Celse lui dit N^o. 262. „ Si
 „ en invoquant Dieu , ou en jurant par lui
 „ on le nomme le Dieu d'Abraham , d'Isaac
 „ & de Jacob , on fera certaines choses par
 „ ces noms , dont la nature & la force sont
 „ telles , que les démons se foudroient à ceux
 „ qui les prononcent ; mais si on le nomme d'un
 „ autre nom , comme Dieu de la mer bruiante ,
 „ supplantateur , ces noms seront sans vertu. Le
 „ nom d'Israël traduit en grec ne pourra rien
 „ opérer , mais prononcez-le en hébreu , avec
 „ les autres mots requis , vous opérerez la
 „ conjuration. “

Le même Origène au nombre 19. dit ces paroles remarquables. „ Il y a des noms qui
 „ ont naturellement de la vertu , tels que sont
 „ ceux dont se servent les sages parmi les Egyptiens ,
 „ les Mages en Perse , les Bracmanes dans l'Inde.
 „ Ce qu'on nomme magie n'est pas un art vain & chimérique ,
 „ ainsi que le prétendent les Stoïciens & les Epicuriens :
 „ ni le nom de Sabaoth , ni celui d'Adonai , n'ont pas été faits pour des êtres créés ;
 „ mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse qui se rapporte au Créateur ; de là vient la vertu de ces noms quand on les arrange & qu'on les prononce selon les règles , &c. “

Origène en parlant ainsi ne donne point son sentiment particulier , il ne fait que rapporter

l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espèce de magie ; & on distinguait la magie céleste , & la magie infernale ; la nécromancie & la théurgie ; tout était prodige , divination , oracle. Les Perses ne niaient point les miracles des Egyptiens , ni les Egyptiens ceux des Perses. Dieu permettait que les premiers chrétiens fussent persuadés des oracles attribués aux Sibylles , & leur laissait encor quelques erreurs peu importantes , qui ne corrompaient point le fonds de la religion.

Une chose encor fort remarquable , c'est que les chrétiens des deux premiers siècles avaient de l'horreur pour les temples , les autels & les simulacres. C'est ce qu'Origène avoue N^o. 347. Tout changea depuis avec la discipline , quand l'Eglise reçut une forme constante.

Quatrième question.

Lorsqu'une fois une Religion est établie légalement dans un Etat , les tribunaux sont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choses qu'on faisait dans cette Religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les fondateurs s'assembaient en secret malgré les magistrats ; on ne permet que les assemblées publiques sous les yeux de la loi , & toutes associations qui se dérobent à la loi sont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; la maxime opposée est reçue , que c'est obéir à Dieu que de suivre les

loix de l'Etat. On n'entendait parler que d'ob-
 feffions & de poffeffions ; le Diable était alors
 déchainé fur fa terre ; le Diable ne fort plus
 aujourd'hui de fa demeure ; les prodiges , les
 prédictions étaient alors néceffaires ; on ne les
 admet plus. Un homme qui prédirait des cala-
 mités dans les places publiques , ferait mis aux
 petites maifons. Les fondateurs recevaient fe-
 crettement l'argent des fidèles ; un homme qui
 recueillerait de l'argent pour en difpofer fans y
 être autorifé par la loi , ferait repris de justice.
 Ainfi , on ne fe fert plus d'aucun des échafauts
 qui ont fervi à bâtir l'édifice.

Cinquième queftion.

Après notre fainte Religion , qui fans doute
 eft la feule bonne , quelle ferait la moins mau-
 vaife ?

Ne ferait-ce pas la plus fimple ? Ne ferait-ce
 pas celle qui enfeignerait beaucoup de morale
 & très peu de dogmes ? celle qui tendrait à ren-
 dre les hommes juftes , fans les rendre abfur-
 des ? celle qui n'ordonnerait point de croire
 des chofes impossibles , contradictoires , inju-
 rieufes à la Divinité , & pernicieufes au genre
 humain , & qui n'oserait point menacer des
 peines éternelles quiconque aurait le fens com-
 mun ? Ne ferait-ce point celle qui ne foutien-
 drait pas fa créance par des bourreaux , & qui
 n'inonderait pas la terre de fang pour des fo-
 phifmes inintelligibles ? celle dans laquelle une
 équivoque , un jeu de mots & deux on trois
 chartes

chartes supposées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un prêtre souvent incestueux, homicide & empoisonneur? celle qui ne soumettrait pas les Rois à ce prêtre? celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance & l'humanité?

Sixième question.

On a dit que la religion des Gentils était absurde en plusieurs points, contradictoire, pernicieuse; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de sottises qu'elle n'en a prêchées?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cigne, ou quelque'autre chose;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, si parfois on en cause.

Prologue d'Amphitruon.

Sans doute cela est fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'antiquité un temple dédié à Léda couchant avec un cigne ou avec un taureau? Y a-t-il eu un sermon prêché dans Athènes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfans avec les cignes de leur basse-cour? Les fables recueillies & ornées par Ovide font-elles la religion? ne ressemblent-elles pas à notre légende dorée, à notre fleur des saints? Si quelque brame ou quelque derviche venait nous objecter l'histoire de Ste.

Marie Egyptienne , laquelle n'ayant pas de quoi payer les matelots qui l'avaient conduite en Egypte , donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs , en guise de monnoie , nous dirions au brame , Mon révérend père , vous vous trompez , notre religion n'est pas la légende dorée.

Nous reprochons aux anciens leurs oracles , leurs prodiges : s'ils revenaient au monde & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette , & ceux de Notre-Dame d'Ephèse , en faveur de qui des deux serait la balance du compte ?

Les sacrifices humains ont été établis chez presque tous les peuples , mais très rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté , & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs ; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très rares chez les anciens Romains ; en un mot , la religion payenne a fait répandre très peu de sang , & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne , la seule vraie ; mais nous avons fait tant de mal par son moyen , que quand nous parlons des autres , nous devons être modestes.

Septième question.

Si un homme veut persuader sa religion à des étrangers , ou à ses compatriotes , ne doit-il pas s'y prendre avec la plus insinuante douceur ,

& la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa doctrine, qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fautive & orgueilleuse; il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colère, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la société? Non, car tout le monde est de votre avis; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frère, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse? C'est que son sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frère soumette son intelligence à la vôtre: l'orgueil humilié produit la colère; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colère; mais un docteur blessé du refus d'un suffrage devient furieux & implacable.

Huitième question.

Ne faut-il pas soigneusement distinguer la religion de l'Etat & la religion théologique? Celle de l'Etat exige que les imans tiennent des registres des circoncis, les curés ou pasteurs des registres des baptisés, qu'il y ait des

mosquées , des églises , des temples , des jours consacrés à l'adoration & au repos , des rites établis par la loi ; que les ministres de ces rites ayent de la considération sans pouvoir ; qu'ils enseignent les bonnes mœurs au peuple , & que les ministres de la loi veillent sur les mœurs des ministres des temples. Cette religion de l'Etat ne peut en aucun tems causer aucun trouble.

Il n'en est pas ainsi de la religion théologique ; celle-ci est la source de toutes les sottises , & de tous les troubles imaginables ; c'est la mère du fanatisme & de la discorde civile , c'est l'ennemie du genre humain. Un bonze prétend que Fo est un Dieu , qu'il a été prédit par des faquirs , qu'il est né d'un éléphant blanc , que chaque bonze peut faire un Fo avec des grimaces. Un Talapoin dit que Fo était un saint homme , dont les bonzes ont corrompu la doctrine ; & que c'est Sammonocodom qui est le vrai Dieu. Après cent argumens & cent démentis , les deux factions conviennent de s'en rapporter au Dalay-Lama qui demeure à trois cent lieues de là , qui est immortel & même infaillible. Les deux factions lui envoient une députation solennelle. Le Dalay-Lama commence , selon son divin usage , par leur distribuer sa chaise percée.

Les deux sectes rivales la reçoivent d'abord avec un respect égal , la font sécher au soleil , & l'enchaînent dans de petits chapelets qu'ils baissent dévotement. Mais dès que le Dalay-Lama & son conseil ont prononcé au nom de

Fo, voilà le parti condamné qui jette les cha-pelets au nez du vice-Dieu, & qui lui veut donner cent coups d'étrivières. L'autre parti défend son Lama dont il a reçu de bonnes terres; tous deux se battent longtems; & quand ils sont las de s'exterminer, de s'affaîner, de s'empoisonner réciproquement, ils se disent encor de grosses injures; & le Dalay-Lama en rit, & il distribue encor sa chaise percée à qui-conque veut bien recevoir les déjections du bon père Lama.

R E S U R R E C T I O N.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés par-dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la première opération des parfumeurs était-elle de leur percer le crane avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner (si on peut user de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant: mais il faut considérer que la plupart des anciens croyaient que l'ame est dans la poitrine. Et pourquoi l'ame est-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'est qu'en effet dans tous nos sentimens un peu violens, on éprouve vers la région du cœur, une dilata-

tation ou un resserrement , qui a fait penser que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque chose d'aérien , c'était une figure légère qui se promenait où elle pouvait , jusqu'à ce qu'elle eût retrouvé son corps.

La croyance de la résurrection est beaucoup plus ancienne que les tems historiques. Athalide fils de Mercure pouvait mourir & ressusciter à son gré ; Esculape rendit la vie à Hippolite ; Hercule à Alceste. Pelops ayant été hâché en morceaux par son père , fut ressuscité par les Dieux. Platon raconte qu'Hères ressuscita pour quinze jours seulement.

Les Pharisiens , chez les Juifs , n'adoptèrent le dogme de la résurrection que très longtems après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait bien singulier , & bien digne d'attention. St. Jaques , & plusieurs de ses compagnons conseillent à St. Paul d'aller dans le temple de Jérusalem , observer toutes les cérémonies de l'ancienne loi ; tout chrétien qu'il était , *afin que tous sachent* , disent-ils , *que tout ce qu'on dit de vous est faux* , & *que vous continuez de garder la loi de Moïse*. C'est dire bien clairement , Allez mentir , allez vous parjurer , allez renier publiquement la religion que vous enseignez.

St. Paul alla donc pendant sept jours dans le temple , mais le septième il fut reconnu. On l'accusa d'y être venu avec des étrangers , & de l'avoir prophané. Voici comment il se tira d'affaire.

Or Paul sachant qu'une partie de ceux qui étaient

là , étaient Sadducéens , & l'autre Pharisiens , il s'écria dans l'assemblée : Mes frères , je suis Pharisien & fils de Pharisien ; c'est à cause de l'espérance d'une autre vie , & de la résurrection des morts , que l'on veut me condamner. (*) Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire ; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Sadducéens les uns contre les autres.

¶ 7. Paul ayant parlé de la sorte , il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Sadducéens ; & l'assemblée fut divisée.

¶ 8. Car les Sadducéens disent qu'il n'y a ni résurrection , ni ange , ni esprit , au lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre , &c.

On a prétendu que Job , qui est très ancien , connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : Je sais que mon rédempteur est vivant , & qu'un jour sa rédemption s'élèvera sur moi , ou que je me relèverai de la poussière , que ma peau reviendra , que je verrai encor Dieu dans ma chair.

Mais plusieurs commentateurs entendent par ces paroles , que Job espère qu'il relèvera bientôt de maladie , & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre , comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable ; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs amis ; Pourquoi donc dites-vous , Persecutons-le , ou bien , parce que vous direz , parce que nous l'avons persécuté. Cela ne veut-il pas

(*) Actes des Apôtres chap. 23. vs. 6. 7. 8.

dire évidemment , Vous vous repentirez de m'a-
voir offensé , quand vous me reverrez dans mon
premier état de fanté & d'opulence ? Un mala-
de qui dit , Je me lèverai , ne dit pas , Je res-
susciterai . Donner des sens forcés à des passages
clairs , c'est le sûr moyen de ne jamais s'entèn-
dre , ou plutôt d'être regardé comme des gens
de mauvaise foi par les honnêtes gens .

St. Jérôme ne place la naissance de la secte
des Pharisiens que très peu de tems avant Jé-
sus-Christ . Le rabin Hillel passe pour le fon-
dateur de la secte Pharisienne ; & cet Hillel
était contemporain de Gamaliel le maître de
St. Paul .

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que ces
Juifs seuls ressusciteraient , & que le reste des
hommes n'en valait pas la peine . D'autres ont
soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Pa-
lestine , & que les corps de ceux qui auront
été enterrés ailleurs , seront secrettement trans-
portés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre
à leur ame . Mais St. Paul écrivant aux habi-
tans de Thessalonique , leur dit , que le *second*
avénement de Jésus-Christ est pour eux & pour
lui , qu'ils en seront témoins .

*Ÿ. 16. Car aussi-tôt que le signal aura été don-
né par l'archange , & par le son de la trompet-
te de Dieu , le Seigneur lui-même descendra du
ciel , & ceux qui seront morts en Jésus-Christ res-
susciteront les premiers .*

*Ÿ. 17. Puis nous autres qui sommes vivans ,
& qui seront demeurés jusqu'alors , nous serons
emportés avec eux dans les nuées pour aller au*

devant du Seigneur au milieu de l'air , & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. ()*

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc, pour le tems même que St. Luc vivait? S'ils ne virent point cette fin du monde, si personne ne ressuscita pour lors, ce qui est différé n'est pas perdu.

St. Augustin croit que les enfans, & même les enfans morts nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origènes, les Jérômes, les Athanases, les Basiles, n'ont pas crû que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

R E S U R R E C T I O N .

Section Seconde.

LE père Mallebranche prouve la résurrection par les chenilles qui deviennent papillons. Cette preuve, comme on voit, est aussi légère que les ailes des insectes dont il l'emprunte. Des penseurs qui calculent, font des objections arithmétiques contre cette vérité si bien prouvée. Ils disent que les hommes & les autres animaux sont réellement nourris & reçoivent

(*) *I. Epit. aux Theff. ch. 4.*

leur croissance de la substance de leurs prédécesseurs. Le corps d'un homme réduit en poussière , répandu dans l'air & retombant sur la surface de la terre devient légume , ou froment. Ainsi Caïn mangea une partie d'Adam ; Enoch se nourrit de Caïn , Irad d'Enoch , Maviael de Srad , Mathusalem de Maviael , & il se trouve qu'il n'y a aucun de nous qui n'ait avalé une petite portion de notre premier père. C'est pourquoi on a dit que nous étions tous antropophages. Rien n'est plus sensible après une bataille ; non-seulement nous tuons nos frères ; mais au bout de deux ou trois ans , nous les avons tous mangés quand on a fait les moissons sur le champ de bataille ; nous ferons aussi mangés sans difficulté à notre tour. Or , quand il faudra ressusciter , comment rendrons-nous à chacun le corps qui lui appartenait sans perdre du nôtre ?

Voilà ce que disent ceux qui se défient de la résurrection , mais les ressusciteurs leur ont répondu très-pertinemment.

Un rabin nommé Samaï démontre la résurrection par ce passage de l'Exode. *J'ai apparu à Abraham , à Isaac & à Jacob ; & je leur ai promis avec serment de leur donner la terre de Canaan.* Or , Dieu , malgré son serment , dit ce grand rabin , ne leur donna point cette terre ; donc ils ressusciteront pour en jouir , afin que le serment soit accompli.

Le profond philosophe Dom Calmet trouve dans les Vampires une preuve bien plus concluante. Il a vû de ces Vampires qui sortaient

des cimetières pour aller sucer le sang des gens endormis ; il est clair qu'ils ne pouvaient sucer le sang des vivans s'ils étaient encore morts ; donc ils étaient ressuscités ; cela est péremptoire.

Une chose encore certaine, c'est que tous les morts, au jour du jugement, marcheront sous la terre comme des taupes, à ce que dit le Talmud, pour aller comparaître dans la vallée de Josaphat qui est entre la ville de Jérusalem & le mont des Oliviers. On sera fort pressé dans cette vallée, mais il n'y a qu'à réduire les corps proportionnellement comme les diables de Milton dans la salle du Pandémonium.

Cette résurrection se fera au son de la trompette, à ce que dit St. Paul. Il faudra nécessairement qu'il y ait plusieurs trompettes, car le tonnerre lui-même ne s'entend guères plus de trois ou quatre lieues à la ronde. On demande combien il y aura de trompettes, les théologiens n'ont pas encore fait ce calcul ; mais ils le feront.

Les Juifs disent que la Reine Cléopâtre, qui sans doute croyait la résurrection comme toutes les Dames de ces tems-là, demanda à un pharisien si on ressusciterait tout nud. Le docteur lui répondit qu'on serait très bien habillé, par la raison que le bled qu'on sème étant mort en terre, ressuscite en épi avec une robe & des barbes. Ce rabin était un théologien excellent. Il raisonnait comme Dom Calmet.

S A L O M O N.

LE nom de Salomon a toujours été révé-
ré dans l'Orient. Les ouvrages qu'on croit
de lui, les annales des Juifs, les fables des Ara-
bes ont porté sa renommée jusqu'aux Indes.
Son règne est la grande époque des Hébreux.

Il était le troisième Roi de la Palestine. Le
premier livre des Rois dit que sa mère Betza-
bée obtint de David qu'il fit couronner Salomon
son fils au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas
surprenant qu'une femme complice de la mort de
son premier mari, ait eu assez d'artifice pour fai-
re donner l'héritage au fruit de son adultère, &
pour faire deshériter le fils légitime, qui de plus
était l'aîné.

C'est une chose très remarquable que le pro-
phète Nathan qui était venu reprocher à David
son adultère, le meurtre d'Urie, le mariage
qui suivit ce meurtre, fût le même qui depuis
seconda Betzabée pour mettre sur le trône Salo-
mon né de ce mariage sanguinaire & infame.
Cette conduite, à ne raisonner que selon *la*
chair, prouverait que ce prophète Nathan avait,
selon les tems, deux poids & deux mesures.
Le livre même ne dit pas que Nathan reçût une
mission particulière de Dieu, pour faire deshé-
riter Adonias. S'il en eut une, il faut la res-
pecter. Mais nous ne pouvons admettre que ce
que nous trouvons écrit.

Adonias, exclus du trône par Salomon, lui

demanda pour toute grace , qu'il lui permit d'épouser Abifag , cette jeune fille qu'on avait donnée à David pour le réchauffer dans sa vieillesse.

L'écriture ne dit point si Salomon disputait à Adonias la concubine de son père ; mais elle dit que Salomon , sur cette seule demande , le fit assassiner. Apparemment que Dieu , qui lui donna l'esprit de sagesse , lui refusa alors celui de justice & d'humanité , comme il lui refusa depuis le don de la continence.

Il est dit dans le même livre des Rois , qu'il était maître d'un grand royaume , qui s'étendait de l'Euphrate à la mer rouge & à la Méditerranée ; mais malheureusement il est dit en même tems que le Roi d'Egypte avait conquis le pays de Gazer dans le Canaan , & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à sa fille , qu'on prétend que Salomon épousa ; il est dit qu'il y avait un Roi à Damas. Les royaumes de Sidon & de Tyr florissaient. Entouré d'Etats puissans , il manifesta sans doute sa sagesse , en demeurant en paix avec eux tous. L'abondance extrême qui enrichit son pays ne pouvait être que le fruit de cette sagesse profonde , puisque du tems de Saül il n'y avait pas un ouvrier en fer dans son pays , & qu'on ne trouva que deux épées quand il falut que Saül fit la guerre aux Philistins , auxquels les Juifs étaient soumis.

Saül , qui ne possédait d'abord dans ses Etats que deux épées , eut bientôt une armée de trois cent trente mille hommes. Jamais le Sul-

tan des Turcs n'a eu de si nombreuses armées ; il y avait là de quoi conquérir la terre. Ces contradictions semblent exclure tout raisonnement : mais ceux qui veulent raisonner trouvent difficile que David qui succède à Saül vaincu par les Philistins , ait pû pendant son administration fonder un vaste Empire.

Les richesses qu'il laissa à Salomon sont encor plus incroyables : il lui donna comptant cent trois mille talens d'or , & un million treize mille talens d'argent. Le talent d'or des Hébreux vaut environ six mille livres sterling ; le talent d'argent environ cinq cent livres sterling. La somme totale du legs en argent comptant , sans les pierreries & les autres effets , & sans le revenu ordinaire proportionné sans doute à ce trésor , montait à un milliard cent dix-neuf millions cinq cent mille livres sterling , ou à cinq milliards cinq cent quatre-vingt-dix-sept millions d'écus d'Allemagne , ou à vingt-cinq milliards six cent quarante-huit millions de France : il n'y avait pas alors autant d'espèces circulantes dans le monde entier.

On ne voit pas après cela pourquoi Salomon se tourmentait tant à envoyer ses flottes au pays d'Ophir pour rapporter de l'or. On devine encor moins comment ce puissant Monarque n'avait pas dans ses vastes Etats un seul homme qui fût couper du bois dans la forêt du Liban. Il fut obligé de prier Hiram Roi de Tyr de lui prêter des fendeurs de bois & des ouvriers pour le mettre en œuvre. Il faut avouer que

ces contradictions exercent le génie des commentateurs.

On servait par jour pour le dîner & le souper de sa maison cinquante bœufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion ; ce qui peut aller par jour à soixante mille livres pesant de viande. Cela fait une bonne maison. On ajoute, qu'il avait quarante mille écuries & autant de remises pour ses chariots de guerre, mais seulement douze mille écuries pour sa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pays de montagnes, & c'était un grand appareil pour un Roi dont le prédécesseur n'avait eu qu'une mule à son couronnement, & pour un terrain qui ne nourrit que des ânes.

On n'a pas voulu qu'un Prince qui avait tant de chariots se bornât à un petit nombre de femmes ; on lui en donna sept cent, qui portaient le nom de Reines ; & ce qui est étrange, c'est qu'il n'avait que trois cent concubines, contre la coutume des Rois, qui ont d'ordinaire plus de maîtresses que de femmes. Il entretenait quatre cent douze mille chevaux, sans doute pour aller se promener avec elles le long du lac de Genézareth, ou vers celui de Sodome, ou vers le torrent de Cédron, qui serait un des endroits les plus délicieux de la terre, si ce torrent n'était pas à sec neuf mois de l'année, & si le terrain n'était pas un peu pierreux.

Quand au temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel ouvrage de l'U-

nivers , si les Bramantes , les Michel Anges & les Palladio avaient vû ce bâtiment , ils ne l'auraient pas admiré : c'était une espèce de petite forteresse quarrée , qui renfermait une cour , & dans cette cour un édifice de quarante coudées de long , & un autre de vingt ; & il est dit seulement que ce second édifice , qui était proprement le temple , l'oracle , le saint des saints , avait vingt coudées de large comme de long , & vingt de haut. Il n'y a point d'architecte en Europe , qui ne regardât un tel bâtiment comme un monument de barbares.

Les livres attribués à Salomon , ont duré plus que son temple. C'est peut-être une des grandes preuves de la force des préjugés & de la faiblesse de l'esprit humain.

Le nom seul de l'auteur a rendu ces livres respectables : on les a cru bons , parce qu'on les a cru d'un Roi , & que ce Roi passait pour le plus sage des hommes.

Le premier ouvrage qu'on lui attribue , est celui des *Proverbes*. C'est un recueil de maximes triviales , basses , incohérentes , sans goût , sans choix & sans dessein. Peut-on se persuader qu'un Roi éclairé ait composé un recueil de sentences dans lesquelles on n'en trouve pas une seule qui regarde la manière de gouverner ; la politique , les mœurs des courtisans , les usages de la Cour ?

On y voit des chapitres entiers où il n'est parlé que de gueuses , qui vont inviter les passans dans les rues à coucher avec elles.

Qu'on

Qu'on prenne au hazard quelques-uns de ces proverbes.

Il y a trois choses insatiables, & une quatrième qui ne dit jamais, c'est assez; le sépulcre, la matrice, la terre, qui n'est jamais rassasiée d'eau; & le feu, qui est la quatrième, ne dit jamais, c'est assez.

Il y a trois choses difficiles, & j'ignore entièrement la quatrième. La voye d'un aigle dans l'air, la voye d'un serpent sur la pierre, la voye d'un vaisseau sur la mer, & la voye d'un homme dans une femme.

Il y a quatre choses qui sont les plus petites de la terre, & qui sont plus sages que les sages; les fourmis, petit peuple qui se prépare une nourriture pendant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche sur des pierres; la sauterelle, qui n'ayant pas de Rois, voyage par troupes; le lézard, qui travaille de ses mains & qui demeure dans les palais des Rois.

Est-ce à un grand Roi, au plus sage des mortels, qu'on ose imputer des niaiseries si basses & si absurdes? Ceux qui le font auteur de ces plattes puérités, & qui croient les admirer, ne sont pas assurément les plus sages des hommes.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce recueil de sentences orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que la terreur du Roi est comme le rugissement du lion?

C'est ainsi que parle un fujet ou un esclave ; que la colère de son maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique ? Aurait-il dit , *ne regardez point le vin quand il paraît clair , & que sa couleur brille dans le verre ?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du tems de Salomon ; c'est une invention fort récente ; toute l'antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal ; & ce seul passage indique que cette rapsodie juive fut composée dans Alexandrie , ainsi que tant d'autres livres juifs. (*)

L'Ecclésiaste , que l'on met sur le compte de Salomon , est d'un ordre & d'un goût tout différent. Celui qui parle dans cet ouvrage est un homme détrompé des illusions de la grandeur , lassé de plaisirs , & dégoûté de la science. C'est un philosophe Epicurien , qui répète à chaque page que le juste & l'impie sont sujets aux mêmes accidens , que l'homme n'a rien de plus que la bête , qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister , qu'il n'y a point d'autre vie , & qu'il n'y a rien de bon & de raisonnable que de jouir en paix du fruit de ses travaux avec la femme qu'on aime.

Tout l'ouvrage est d'un matérialiste qui est à la fois sensuel & dégoûté. Il semble seulement

(*) Un pédant a cru trouver une erreur dans ce passage : il a prétendu qu'on a mal traduit par le mot de *verre* le gobelet qui était , dit-il , de bois ou de métal ; mais comment le vin aurait-il brillé dans un gobelet de métal ou de bois ? & puis qu'importe !

qu'on ait mis au dernier verset un mot édifiant sur Dieu, pour diminuer le scandale qu'un tel livre devait causer.

Les critiques auront de la peine à se persuader que ce livre soit de Salomon. Il n'est pas naturel qu'il ait dit : *malheur à la terre qui a un Roi enfant*. Les Juifs n'avaient point eu encor de tels Rois.

Il n'est pas naturel qu'il ait dit, *j'observe le visage du Roi*. Il est bien plus vraisemblable que l'auteur a voulu faire parler Salomon, & que par cette aliénation d'esprit dont tous les ouvrages des Juifs sont remplis, il a oublié souvent dans le corps du livre que c'était un Roi qu'il faisait parler.

Ce qui est toujours surprenant, c'est que l'on ait consacré cet ouvrage impie parmi les livres canoniques. S'il falait établir aujourd'hui le canon de la Bible, on n'y mettrait certainement pas l'Ecclésiaste; mais il fut inféré dans un tems où les livres étaient très rares, où ils étaient plus admirés que lûs. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est de pallier autant qu'il est possible l'Epicurésisme qui règne dans cet ouvrage. On a fait pour l'Ecclésiaste comme pour tant d'autres choses qui révoltent bien autrement. Elles furent établies dans des tems d'ignorance; & on est forcé, à la honte de la raison, de les soutenir dans des tems éclairés, & d'en déguiser ou l'absurdité ou l'horreur par des allégories.

Le Cantique des Cantiques est encor attribué à Salomon, parce que le nom de Roi s'y

trouve en deux ou trois endroits , parce qu'on fait dire à l'amante, qu'elle est belle *comme les peaux de Salomon*, parce que l'amante dit qu'elle est *noire*, & qu'on a cru que Salomon désignait par-là sa femme Egyptienne.

Ces trois raisons sont également ridicules.

1°. Quand l'amante, en parlant à son amant, dit : *le Roi ma menée dans ses celliers*, elle parle visiblement d'un autre que de son amant : donc le Roi n'est pas cet amant : c'est le Roi du festin, c'est le paranimphe, c'est le maître de la maison qu'elle entend : & cette Juive est si loin d'être la maîtresse d'un Roi, que dans tout le cours de l'ouvrage c'est une bergère, une fille des champs qui va chercher son amant à la campagne & dans les rues de la ville, & qui est arrêtée aux portes par les gardes qui lui volent sa robe.

2°. *Je suis belle comme les peaux de Salomon*, est l'expression d'un villageois qui dirait, Je suis belle comme les tapisseries du Roi : & c'est précisément parce que le nom de Salomon se trouve dans cet ouvrage qu'il ne saurait être de lui. Quel Monarque ferait une comparaison si ridicule ? Voyez, dit l'amante, au 3^e. chapitre, voyez *le Roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné au jour de son mariage*. Qui ne reconnaît à ces expressions la comparaison ordinaire que font les filles du peuple en parlant de leurs amans ? Elles disent : il est beau comme un Prince, il a un air de Roi, &c.

3°. Il est vrai que cette bergère qu'on fait parler dans ce Cantique amoureux, dit qu'elle

est hâlée du soleil , qu'elle est *brune*. Or si c'était là la fille du Roi d'Égypte, elle n'était point si hâlée. Les filles de qualité en Égypte sont blanches. Cléopâtre l'était ; & en un mot ce personnage ne peut être à la fois une fille de village & une Reine.

Il se peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes, ait dit à l'une d'elles , *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche , car vos tetons sont meilleurs que le vin* ; un Roi & un berger , quand il s'agit de baiser sur la bouche , peuvent s'exprimer de la même manière. Il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit , & qui faisait l'éloge des tetons de son amant.

Je ne nierai pas encor qu'un Roi galant ait fait dire à sa maîtresse , *Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrrhe , il demeurera entre mes tetons*. Je n'entends pas trop ce que c'est qu'un bouquet de myrrhe ; mais enfin quand la bien-aimée avise son bien-aimé , de lui passer la main gauche sur le cou , & de l'embrasser de la main droite , je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'auteur du Cantique , quand il dit ; *Vo- tre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire ; votre ventre est comme un boisseau de froment , vos tetons sont comme deux faons de chevreuil , & votre nez est comme la tour du Mont Liban*.

J'avoue que les églogues de Virgile sont

d'un autre stile; mais chacun a le sien, & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'est apparemment encor un beau tour d'éloquence orientale, que de dire, *Notre sœur est encor petite, elle n'a point de tetons; que ferons-nous de notre sœur? Si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-la.*

A la bonne heure que Salomon le plus sage des hommes ait parlé ainsi dans ses goquettes. Mais plusieurs rabbins ont soutenu que non-seulement cette petite églogue voluptueuse n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas authentique. Théodore de Mopsueste était de ce sentiment, & le célèbre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un ouvrage libertin, Flagitiosus*; cependant il est consacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jésus-Christ avec son Eglise. Il faut avouer que l'allégorie est un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Eglise pourrait entendre quand l'auteur dit que sa petite sœur n'a point de tetons.

Après tout, ce Cantique est un morceau précieux de l'antiquité. C'est le seul livre d'amour qui nous soit resté des Hébreux. Il est vrai que c'est une rapsodie inepte, mais il y a beaucoup de volupté. Il n'y est question que de baiser sur la bouche, de tetons qui valent mieux que du vin, de jouës qui font de la couleur des tourterelles. Il y est souvent parlé de jouissance. C'est une églogue juive. Le stile est comme celui de tous les

ouvrages d'éloquence des Hébreux , sans liaison , sans suite , plein de répétitions , confus , ridiculement métaphorique ; mais il y a des endroits qui respirent la naïveté & l'amour.

Le livre de la Sageffe est dans un goût plus sérieux ; mais il n'est pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jésus fils de Sirac , d'autres à Philon de Biblos ; mais quel que soit l'auteur , il paraît que de son tems on n'avait point encor le Pentateuque , car il dit au chap. 10. qu'Abraham voulut immoler Isaac du tems du déluge ; & dans un autre endroit , il parle du patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Pour l'Ecclésiaste , dont nous avons déjà parlé , Grotius prétend qu'il fut écrit sous Zorobabel. Nous avons vû avec quelle liberté l'auteur de l'Ecclésiaste s'exprime ; on fait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes ; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister ; qu'il n'y a point d'autre vie , qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques-unes de ses femmes ; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait ; mais ces maximes qui ont l'air un peu libertin , ne ressemblent point du tout à des objections ; & c'est se moquer du monde , d'entendre dans un auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs pères ont prétendu que Salomon avait fait pénitence ; ainsi on peut lui pardonner.

Il y a grande apparence que Salomon était riche & savant, pour son tems & pour son peuple. L'exagération, compagne inséparable de la grossièreté, lui attribua des richesses qu'il n'avait pû posséder, & des livres qu'il n'avait pû faire. Le respect pour l'antiquité a depuis consacré ces erreurs.

Mais que ces livres ayent été écrits par un Juif, que nous importe ? Notre Religion Chrétienne est fondée sur la Juiye, mais non pas sur tous les livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques fera-t-il plus sacré pour nous que les fables du Talmud ? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le canon des Hébreux : & qu'est-ce que ce canon ? C'est un recueil d'ouvrages authentiques. Eh bien un ouvrage pour être authentique est-il divin ? Une histoire des Roitelets de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une histoire ? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

S E C T E.

Toute secte , en quelque genre que ce puisse être est le ralliement du doute & de l'erreur. Scotistes , Thomistes , Réaux , Nominiaux , Papistes , Calvinistes , Molinistes , Jansenistes , ne sont que des noms de guerre.

Il n'y a point de secte en géométrie ; on ne dit point un Euclidien , un Archimédien.

Quand la vérité est évidente , il est impossible qu'il s'élève des partis & des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi.

La partie de l'astronomie qui détermine le cours des astres & le retour des éclipses , étant une fois connue il n'y a plus de dispute chez les astronomes.

On ne dit point en Angleterre , je suis Newtonien , je suis Lockien , Halleyen ; pourquoi ? parce que quiconque a lû , ne peut refuser son consentement aux vérités enseignées par ces trois grands-hommes. Plus Newton est révééré , moins on s'intitule Newtonien ; ce mot supposerait qu'il y a des anti-Newtoniens en Angleterre. Nous avons peut-être encore quelques Cartésiens en France ; c'est uniquement parce que le système de Descartes est un tissu d'imaginations erronées , & ridicules.

Il en est de même dans le petit nombre de vérités de fait qui sont bien constatées. Les actes de la Tour de Londres ayant été authentiquement recueillis par Rymer , il n'y a point

de Rymériens , parce que personne ne s'avise de combattre ce recueil. On n'y trouve ni contradictions , ni absurdités , ni prodiges , rien qui révolte la raison , rien , par conséquent , que des sectaires s'efforcent de soutenir ou de renverser par des raisonnemens absurdes. Tout le monde convient donc que les actes de Rymmer sont dignes de foi.

Vous êtes mahométan , donc il y a des gens qui ne le sont pas , donc vous pourriez bien avoir tort.

Quelle serait la Religion véritable , si le Christianisme n'existait pas ? c'est celle dans laquelle il n'y a point de sectes ; celle dans laquelle tous les esprits s'accordent nécessairement.

Or , dans quel dogme tous les esprits se sont-ils accordés ? Dans l'adoration d'un Dieu & dans la probité. Tous les philosophes de la terre qui ont eu une religion , disent dans tous les tems , Il y a un Dieu , & il faut être juste. Voilà donc la Religion universelle établie dans tous les tems & chez tous les hommes.

Le point dans lequel ils s'accordent tous est donc vrai , & les systèmes par lesquels ils diffèrent , sont donc faux.

Ma secte est la meilleure , me dit un brame ; mais , mon ami , si ta secte est bonne , elle est nécessaire ; car si elle n'était pas absolument nécessaire , tu m'avoueras qu'elle serait inutile : si elle est absolument nécessaire , elle l'est à tous les hommes ; comment donc se peut-il faire que tous les hommes n'aient pas ce qui leur est absolument nécessaire ? Comment se peut-il que

le reste de la terre se moque de toi & de ton Brama ?

Lorsque Zoroastre , Hermès , Orphée , Minos , & tous les grands-hommes disent , Adorons Dieu , & soyons justes , personne ne rit ; mais toute la terre siffle celui qui prétend qu'on ne peut plaire à Dieu , qu'en tenant à sa mort une queue de vache , & celui qui veut qu'on se fasse couper un bout de prépuce , & celui qui consacre des crocodiles & des oignons , & celui qui attache le salut éternel à des os de morts qu'on porte sous sa chemise , ou à une indulgence plénière qu'on achète à Rome pour deux sous & demi.

D'où vient ce concours universel de risées & de sifflets d'un bout de l'univers à l'autre ? Il faut bien que les choses dont tout le monde se moque , ne soient pas d'une vérité bien évidente. Que dirions-nous d'un secrétaire de Séjan , qui dédia à Pétrone un livre d'un stile ampoulé , intitulé , *La Vérité des Oracles Sibyllins prouvée par les faits* ?

Ce secrétaire vous prouve d'abord qu'il était nécessaire que Dieu envoyât sur la terre plusieurs sibylles l'une après l'autre ; car il n'avait pas d'autres moyens d'instruire les hommes. Il est démontré que Dieu parlait à ces sibylles : car le mot de *sibylle* signifie *conseil de Dieu*. Elles devaient vivre longtems ; car c'est bien le moins que des personnes à qui Dieu parle , ayent ce privilège. Elles furent au nombre de douze , car ce nombre est sacré. Elles avaient certainement prédit tous les événemens du

monde , car Tarquin le superbe acheta trois de leurs livres cent écus d'une vieille. Quel incrédule , ajoute le secrétaire , osera nier tous ces faits évidens qui se sont passés dans un coin à la face de toute la terre ? Qui pourra nier l'accomplissement de leurs prophéties ? Virgile lui-même n'a-t-il pas cité les prédictions des sibylles ? Si nous n'avons pas les premiers exemplaires des livres sibyllins , écrits dans un tems où l'on ne savait ni lire ni écrire , n'en avons-nous pas des copies authentiques ? Il faut que l'impie se taise devant ces preuves. Ainsi parlait Houtevillus à Séjan. Il espérait avoir une place d'Augure qui lui vaudrait cinquante mille livres de rente , & il n'eut rien.

Ce que ma secte enseigne est obscur , je l'avoue , dit un fanatique : & c'est en vertu de cette obscurité qu'il la faut croire ; car elle dit elle-même qu'elle est pleine d'obscurités. Ma secte est extravagante , donc elle est divine ; car comment ce qui paraît si fou aurait-il été embrassé par tant de peuples s'il n'y avait pas du divin ? C'est précisément comme l'Alcoran que les Sonnites disent avoir un visage d'ange & un visage de bête ; ne soyez pas scandalisés du muse de la bête , & révérez la face de l'ange. Ainsi parle cet insensé ; mais un fanatique d'une autre secte répond à ce fanatique , C'est toi qui es la bête , & c'est moi qui suis l'ange.

Or , qui jugera ce procès ? Qui décidera entre ces deux énergomènes ? L'homme raisonnable , impartial , savant d'une science qui n'est

pas celle des mots ; l'homme dégagé des préjugés & amateur de la vérité & de la justice ; l'homme enfin qui n'est pas bête , & qui ne croit point être ange.

S E N S C O M M U N.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus Communis*, signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossière, raison commencée, première notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes quand ils inventèrent ce mot faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens, autrement, auraient-ils employé le mot de sens pour signifier le raisonnement commun?

On dit quelquefois, le sens commun est fort rare; que signifie cette phrase? que dans plusieurs hommes raison commencée est arrêtée dans

ses progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très sagement dans une affaire se trompera toujours grossièrement dans une autre. Cet Arabe qui fera d'ailleurs un bon calculateur, un favant chymiste, un astronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la lune dans sa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du sens commun dans les trois sciences dont je parle, & fera-t-il au dessous du sens commun quand il s'agira de cette moitié de lune? C'est que dans les premiers cas il a vû avec ses yeux, il a perfectionné son intelligence, & dans le second il a vû par les yeux d'autrui, il a fermé les siens, il a perverti le sens commun qui est en lui.

Comment cet étrange renversement d'esprit peut-il s'opérer? Comment les idées qui marchent d'un pas si régulier & si ferme dans la cervelle sur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher si misérablement sur un autre mille fois plus palpable, & plus aisé à comprendre? cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence, il faut donc qu'il y ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé sur une espèce particulière de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe qui voit la moitié de la lune dans la manche de Mahomet est-il vicié? C'est par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, son ame immédiatement après sa mort, en passant sur le pont aigu tomberait pour jamais dans l'abîme;

on lui a dit bien pis, si jamais vous doutez de cette manche, un derviche vous traitera d'impie, un autre vous prouvera que vous êtes un insensé, qui ayant tous les motifs possibles de crédibilité n'avez pas voulu soumettre votre raison superbe à l'évidence. Une troisième vous déférera au petit Divan d'une petite province, & vous ferez légalement empalé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à sa femme, à sa sœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon sens sur tout le reste, mais sur cet article leur imagination est blessée, comme celle de Pascal, qui voyait continuellement un précipice auprès de son fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? non, il fait des efforts pour croire; il dit cela est impossible, mais cela est vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il se forme dans sa tête sur cette manche, un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.

S E N S A T I O N.

LEs huitres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq; quelques personnes en admettent un sixième; mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens font notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par-delà, & d'en désirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée : il se peut que le nombre des sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes quel est notre pouvoir ? Nous sentons toujours malgré nous, & jamais parce que nous le voulons ; il nous est impossible de ne pas avoir la sensation que notre nature nous destine, quand l'objet nous frappe. Le sentiment est dans nous ; mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous ? On fait assez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impression que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous sommes étonnés de la pensée ; mais le sentiment est tout aussi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la sensation du dernier des insectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent sous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de sentir, quoique cette faculté soit l'ouvrage de l'Être des êtres ; vous les regardez comme des machines de la nature nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur sensation subsisterait-elle, quand ils n'existent plus ? Quel besoin l'auteur de tout ce qui est, aurait-il de conserver des propriétés dont le sujet est détruit ? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée sensitive, de retirer ses feuilles vers
ses

ses branches, subsiste encor quand la plante n'est plus. Vous allez sans doute demander, comment la sensation des animaux périssant avec eux, la pensée de l'homme ne périra pas? je ne peux répondre à cette question, je n'en fais pas assez pour la résoudre. L'auteur éternel de la sensation & de la pensée fait seul comment il la donne, & comment il la conserve.

Toute l'antiquité a maintenu, que rien n'est dans notre entendement qui n'ait été dans nos sens. Descartes dans ses romans prétendit que nous avions des idées métaphysiques avant de connaître le teton de notre nourrice; une faculté de Théologie proscrivit ce dogme, non parce que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté: ensuite elle adopta cette erreur parce qu'elle était détruite par Locke philosophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement; elle a fait comme les gouvernemens obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient; mais depuis longtems personne ne veut des billets de cette faculté.

Toutes les facultés du monde n'empêcheront jamais les philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphysiques ne viennent que par les

-sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle , si on n'a pas vû ou touché un cercle & un triangle ? comment se faire une idée imparfaite de l'infini , qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes , sans en avoir vû ou senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés , dit un grand philosophe (page 128. Tome II. traité des sensations.)

Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez & qui pensez , concluez.

Les Grecs avaient inventé la faculté *Psyché* pour les sensations , & la faculté *nous* pour les pensées. Nous ignorons malheureusement ce que c'est que ces deux facultés ; nous les avons , mais leur origine ne nous en est pas plus connue qu'à l'huitre , à l'ortie de mer , au polipe , aux vermisses & aux plantes. Par quelle mécanique inconcevable le sentiment est-il dans tout mon corps , & la pensée dans ma seule tête ? Si on vous coupe la tête , il n'y a pas d'apparence que vous puissiez alors résoudre un problème de géométrie : cependant votre glande pinéale , votre corps calleux , dans lesquels vous logez votre ame , subsistent longtems sans altération , votre tête coupée est si pleine d'esprits animaux , que souvent elle bondit après avoir été séparée de son tronc : il semble qu'elle devrait avoir dans ce moment des idées très vives , & ressembler à la tête d'Orphée qui faisait encor de la musique , & qui chantait Euridice quand on la jettait dans les eaux de l'Ebre.

Si vous ne pensez pas , quand vous n'avez plus de tête , d'où vient que votre cœur est sensible quand il est arraché ?

Vous sentez , dites-vous , parce que tous les nerfs ont leur origine dans le cerveau ; & cependant si on vous a trépané , & si on vous brûle le cerveau , vous ne sentez rien. Les gens qui savent les raisons de tout cela sont bien habiles.

S O N G E S .

*Somnia quæ ludum animos volitantibus umbris ;
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt ,
Sed sua quisque facit.*

MAis comment tous les sens étant morts dans le sommeil , y en a-t-il un interne qui est vivant ? comment vos yeux ne voyant plus , vos oreilles n'entendant rien , voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves ? Le chien est à la chasse en songe , il aboie , il suit sa proie , il est à la curée. Le poète fait des vers en dormant. Le mathématicien voit des figures ; le metaphysicien raisonne bien ou mal : on en a des exemples frappans.

Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent ? est-ce l'ame pure , qui soustraite à l'empire des sens jouit de ses droits en liberté ?

Si les organes seuls produisent les rêves de

la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas seuls les idées du jour ? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulières, déraisonnables, incohérentes ? Quoi, c'est dans le tems où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations ! elle est en liberté, & elle est folle ! si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'écrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'être, de l'infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi : on ne ferait jamais bon philosophe qu'en songe.

Quelque système que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition ; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa

maîtresse, songe qu'il la voit mourante ; elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit sa mort.

Un Général d'armée rêve qu'il gagne une bataille, il la gagne en effet, les Dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi-bien que les oracles.

La Vulgate traduit ainsi la fin du verset 26. du chap. 19. du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes.* Mais le mot *songe* n'est point dans l'hébreu : & il serait assez étrange qu'on réproûvât l'observation des songes dans le même livre où il est dit que Joseph devint le bienfaiteur de l'Égypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence ; il fallait encor deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout ; mais le juif Daniel qui était de l'école des mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du Roi, & en l'interprétant. Cette histoire & beaucoup d'autres, pourraient servir à prouver que la loi des Juifs ne défendait pas l'oneiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.

SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron , de Sénèque & de Plutarque.

PRESQUE tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre suprême , & de la soumission du cœur à ses ordres éternels , est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attaché à certaines cérémonies.

*Et nigras mastant pecudes , & manibu divis ,
In ferias mittunt.*

○ *faciles nimium qui tristia crimina cadis ,
Flumineâ tolli posse putatis aquâ !*

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisième, & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions ! Faites mieux , misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infame idée d'imaginer qu'un prêtre d'Isis & de Cibèle en jouant des cimbales & des castagnettes vous réconciliera avec la Divinité ! Et qu'est-il donc ce prêtre de Cibèle, cet eunuque errant qui vit de vos faiblesses , pour

s'établir médiateur entre le ciel & vous ? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu ? Il reçoit de l'argent de vous pour marmoter des paroles , & vous pensez que l'Être des êtres ratifie les paroles de ce charlatan ?

Il y a des superstitions innocentes : vous dansez les jours de fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone ; ou de quelqu'un de ces Dieux secondaires dont votre calendrier est rempli : à la bonne heure. La danse est très agréable , elle est utile au corps , elle réjouit l'ame ; elle ne fait de mal à personne ; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous sachent beaucoup de gré d'avoir faité en leur honneur , & qu'ils vous punissent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne , que la bêche & le hoyau du jardinier. Ne foyez pas assez imbécilles pour croire que votre jardin fera grêlé si vous avez manqué de danser la *pirrique* ou la *cordace*.

Il y a peut-être une superstition pardonnable & même encourageante à la vertu ; c'est celle de placer parmi les Dieux les grands-hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il serait mieux sans doute , de s'en tenir à les regarder simplement comme des hommes vénérables ; & surtout de tâcher de les imiter. Vénérez sans culte , un Solon , un Thales , un Pythagore , mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias , & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous surtout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'i-

gnorance, l'entouffiasme, & la crasse, qui se font fait un devoir & une gloire de l'oïfiveté & de la gueuserie; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéose après leur mort?

Remarquez que les tems les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

S U P E R S T I T I O N .

Section seconde.

LE superstitieux est au fripon ce que l'esclave est au tyran. Il y a plus encore; le superstitieux est gouverné par le fanatique, & le devient. La superstition née dans le Paganisme, adoptée par le Judaïsme, infecta l'Eglise Chrétienne dès les premiers tems. Tous les Pères de l'Eglise sans exception crurent au pouvoir de la magie. L'Eglise condamna toujours la magie, mais elle y crut toujours: elle n'excommunia point les forciers comme des fous qui étaient trompés, mais comme des hommes qui étaient réellement en commerce avec les diables.

Aujourd'hui la moitié de l'Europe croit que l'autre a été longtems & est encor superstitieuse. Les Protestans regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prières pour les morts, l'eau bénite, & presque tout les rites de l'Eglise Romaine, comme une démence super-

titieuse. La superstition, selon eux, consiste à prendre des pratiques inutiles pour des pratiques nécessaires. Parmi les Catholiques Romains il y en a de plus éclairés que leurs ancêtres, qui ont renoncé à beaucoup de ces usages autrefois sacrés ; & ils se défendent sur les autres qu'ils ont conservés, en disant, ils sont indifférens, & ce qui n'est qu'indifférent ne peut être un mal.

Il est difficile de remarquer les bornes de la superstition. Un Français voyageant en Italie trouve presque tout superstitieux, & ne se trompe guères. L'Archevêque de Cantorbéri prétend que l'Archevêque de Paris est superstitieux ; les Presbitériens font le même reproche à Monsieur de Cantorbéri, & sont à leur tour traités de superstitieux par les Quakers, qui sont les plus superstitieux de tous aux yeux des autres Chrétiens.

Personne ne convient donc chez les sociétés chrétiennes de ce que c'est que la superstition. La secte qui semble le moins attaquée de cette maladie de l'esprit est celle qui a le moins de rites. Mais si avec peu de cérémonies elle est fortement attachée à une croyance absurde, cette créance absurde équivaut, elle seule, à toutes les pratiques superstitieuses observées depuis Simon le magicien jusqu'au curé Gaufrédi.

Il est donc évident que c'est le fond de la religion d'une secte, qui passe pour superstition chez une autre secte.

Les Musulmans accusent toutes les sociétés

chrétiennes , & en font accusés. Qui jugera ce grand proces ? Sera-ce la raison ? Mais chaque secte prétend avoir la raison de son côté. Ce sera donc la force qui jugera , en attendant que la raison pénètre dans un assez grand nombre de têtes pour désarmer la force.

Par exemple , il a été un tems dans l'Europe chrétienne où il n'était pas permis à de nouveaux époux de jouir des droits du mariage sans avoir acheté ce droit de l'Evêque & du Curé.

Quiconque dans son testament ne laissait pas une partie de son bien à l'Eglise était excommunié & privé de la sépulture. Cela s'appellait mourir déconfes , c'est-à-dire , ne confessant pas la Religion Chrétienne. Et quand un Chrétien mourait inteltat , l'Eglise relevait le mort de cette excommunication , en faisant un testament pour lui , en stipulant , & en se faisant payer le legs pieux que le défunt aurait dû faire.

C'est pourquoi le Pape Grégoire IX , & St. Louis ordonnerent apres le Concile de Narbonne tenu en 1235 , que tout testament auquel on n'aurait pas appelé un prêtre serait nul , & le Pape décerna que le testateur & le notaire seraient excommuniés.

La taxe des péchés fut encor , s'il est possible , plus scandaleuse. C'était la force qui soutenait toutes ces loix auxquelles se soumettait la superstition des peuples ; & ce n'est qu'avec le tems que la raison fit abolir ces honteuses vexations , dans le tems qu'elle en laissait subsister tant d'autres.

Jusqu'à quel point la politique permet-elle qu'on ruine la superstition ? Cette question est très épineuse ; c'est demander jusqu'à quel point on doit faire la ponction à un hydropique, qui peut mourir dans l'opération. Cela dépend de la prudence du médecin.

Peut-il exister un peuple, libre de tous préjugés superstitieux ? C'est demander, Peut-il exister un peuple de philosophes ? On dit qu'il n'y a nulle superstition dans la Magistrature de la Chine. Il est vraisemblable qu'il n'en restera aucune dans la Magistrature de quelques villes d'Europe.

Alors ces Magistrats empêcheront que la superstition du peuple ne soit dangereuse. L'exemple de ces Magistrats n'éclairera pas la canaille, mais les principaux bourgeois la contiendront. Il n'y a peut-être pas un seul tumulte, un seul attentat religieux, où les bourgeois n'aient autrefois trempé, parce que ces bourgeois alors étaient canaille ; mais la raison & le tems les auront changés. Leurs mœurs adoucies adouciront celles de la plus vile, & de la plus féroce populace : c'est de quoi nous avons des exemples frappans dans plus d'un pays. En un mot, moins de superstitions moins de fanatisme, & moins de fanatisme moins de malheurs.

T H É I S T E.

LE Théiste est un homme fermement persuadé de l'existence d'un Etre suprême aussi bon que puissant, qui a formé tous les êtres étendus, végétans, sentans, & réfléchissans; qui perpétue leur espèce, qui punit sans cruauté les crimes, & récompense avec bonté les actions vertueuses.

Le Théiste ne fait pas comment Dieu punit, comment il favorise, comment il pardonne, car il n'est pas assez téméraire pour se flatter de connaître comment Dieu agit, mais il fait que Dieu agit & qu'il est juste. Les difficultés contre la providence ne l'ébranlent point dans sa foi, parce qu'elles ne sont que des grandes difficultés & non pas des preuves; il est soumis à cette providence, quoiqu'il n'en aperçoive que quelques effets & quelques dehors, & jugeant des choses qu'il ne voit pas par les choses qu'il voit, il pense que cette providence s'étend dans tous les lieux & dans tous les siècles.

Réuni dans ce principe avec le reste de l'univers, il n'embrasse aucune des sectes, qui toutes se contredisent; sa religion est la plus ancienne & la plus étendue; car l'adoration simple d'un Dieu a précédé tous les systèmes du monde. Il parle une langue que tous les peuples entendent, pendant qu'ils ne s'entendent pas entre eux. Il a des frères depuis Pékin

jusqu'à la Cayenne , & il compte tous les sages pour ses frères. Il croit que la Religion ne consiste ni dans des opinions d'une métaphysique inintelligible , ni dans de vains appareils , mais dans l'adoration & dans la justice. Faire le bien , voilà son culte ; être soumis à Dieu , voilà sa doctrine. Le Mahométan lui crie , Pren garde à toi si tu ne fais pas le pèlerinage de la Mecque. Malheur à toi , lui dit un Récolet , si tu ne fais pas un voyage à Notre-Dame de Lorette. Il rit de Lorette & de la Mecque , mais il secourt l'indigent , & il défend l'opprimé.

T H É O L O G I E N.

J'Ai connu un vrai Théologien ; il possédait les langues de l'Orient , & était instruit des anciens rites des nations autant qu'on peut l'être. Les Bracmanes , les Caldéens , les Ignicoles , les Sabéens , les Syriens , les Egyptiens lui étaient aussi connus que les Juifs ; les diverses leçons de la Bible lui étaient familières ; il avait pendant trente années essayé de concilier les Evangiles , & tâché d'accorder ensemble les Pères. Il chercha dans quel tems précisément on rédigea le symbole attribué aux Apôtres , & celui qu'on met sous le nom d'Athanase ; comment on institua les Sacremens les uns après les autres , quelle fut la différence entre la Sinaxe & la Messe , comment l'Eglise

Chrétienne fut divisée depuis sa naissance en différens partis, & comment la société dominante traita toutes les autres d'hérétiques. Il fonda les profondeurs de la politique qui se mêla toujours de ces querelles, & il distingua entre la politique & la sagesse, entre l'orgueil qui veut subjuguier les esprits & le désir de s'éclairer soi-même, entre le zèle & le fanatisme.

La difficulté d'arranger dans sa tête tant de choses, dont la nature est d'être confondues, & de jeter un peu de lumière sur tant de nuages, le rebuta souvent; mais comme ces recherches étaient le devoir de son état, il s'y consacra malgré ses dégouts. Il parvint enfin à des connaissances ignorées de la plupart de ses confrères. Plus il fut véritablement savant, plus il se désia de tout ce qu'il savait. Tandis qu'il vécut, il fut indulgent, & à sa mort il avoua qu'il avait consumé inutilement sa vie.

T I R A N N I E.

ON appelle tyran le Souverain qui ne connaît de loix que son caprice, qui prend le bien de ses sujets, & qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces tyrans-là en Europe.

On distingue la tyrannie d'un seul, & celle de plusieurs. Cette tyrannie de plusieurs serait celle d'un corps qui envahirait les droits

des autres corps , & qui exercerait le despotisme à la faveur des loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette espèce de tyrans en Europe.

Sous quelle tyrannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il fallait choisir , je détesterais moins la tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a toujours quelques bons momens ; une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice , je peux le défarmer par sa maîtresse , par son confesseur , ou par son page ; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste , elle est au moins dure , & jamais elle ne répand de graces.

Si j'e n'ai qu'un despote , j'en fais quitte pour me ranger contre un mur , lorsque je le vois passer , ou pour me prosterner , ou pour frapper la terre de mon front selon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes , je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour , ce qui est très ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage de l'un de nos Seigneurs , je suis écrasé ; si je plaide contre un parent des parens d'un de nos Seigneurs , je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

T O L E R A N C E.

QU'est-ce que la tolérance ? c'est l'appanage de l'humanité. Nous sommes tous pâtris de faiblesse , & d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises , c'est la première loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam , de Londres , ou de Surate , ou de Bassora , le Guèbre , le Banián , le Juif , le Mahométan , le Déicole Chinois , le Bramin , le Chrétien Grec , le Chrétien Romain , le Chrétien Protestant , le Chrétien Quakre , trafiquent ensemble , ils ne lèveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des âmes à leur Religion. Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier Concile de Nicée ?

Constantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par persécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettaient tous les cultes , jusqu'à celui des Juifs , jusqu'à celui des Egyptiens , pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérait-elle ces cultes ? C'est que ni les Egyptiens , ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'Empire , ne couraient point la terre & les mers pour faire des prosélytes ; ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il
est

est incontestable que les Chrétiens voulaient que leur Religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem ; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer, que si les Chrétiens ne détrônèrent par les Empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre , jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres sur tous les points de leur controverse. Faut-il d'abord regarder Jésus-Christ comme Dieu ? ceux qui le nient sont anathématisés sous le nom d'Ebionites qui anathématisent les adorateurs de Jésus.

Quelques uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens soient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du tems des Apôtres ? Leurs adversaires les appellent Nicolaites, & les accusent des crimes les plus infâmes. D'autres prétendent-ils à une dévotion mystique ? on les appelle Gnostiques, & on s'élève contre eux avec fureur. Marcion dispute-t-il sur la Trinité ? On le traite d'idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origène, Novat, Novatien, Sabellius, Donat sont tous persécutés par leur frères avant Constantin : & à peine Constantin a-t-il fait régner la Religion Chrétienne, que les Athanasiens & les Eusébiens se déchirent, & depuis ce tems l'Eglise Chrétienne est inondée de sang jusqu'à nos jours,

Le peuple Juif était, je l'avoué, un peuple bien barbare. Il égorgeait sans pitié tous les habitans d'un malheureux petit pays sur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a sur Paris & sur Londres. Cependant quand Naaman est guéri de sa lèpre pour s'être plongé sept fois dans le Jourdain, quand pour témoigner sa gratitude à Elifée qui lui a enseigné ce secret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaissance, il se réserve la liberté d'adorer aussi le Dieu de son Roi. Il en demande permission à Elifée, & le prophète n'hésite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais étonnés que chaque peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain district aux Moabites, pourvû que leur Dieu leur en donnât aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'antiquité; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frère, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement! mais les Magistrats! mais les Princes! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur? Si ce sont des étrangers puissans, il est certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I très Chrétien s'unira avec les

Musulmans contre Charles-Quint très Catholique. François I donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne , pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur ; mais il commencera , selon l'usage , par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique ; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les persécutions font des prosélytes. Bientôt la France fera pleine de nouveaux Protestans. D'abord ils se laisseront pendre , & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi , & ce coin du monde fera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés ! qui n'avez jamais pû rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux que l'exemple des Noachides , des Letrés Chinois , des Parsis & de tous les sages n'ont jamais pû conduire ! Monstres , qui avez besoin de superstitions comme le gesier des corbeaux a besoin de charognes. On vous l'a déjà dit & on n'a autre chose à vous dire ; si vous avez deux religions chez vous , elles se couperont la gorge ; si vous en avez trente , elles vivront en paix. Voyez le grand Turc , il gouverne des Guebres , des Banians , des Chrétiens Grecs , des Nestoriens , des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé , & tout le monde est tranquille.

TOLERANCE.

Section seconde.

DE toutes les Religions, la Chrétienne est sans doute celle qui doit inspirer le plus de tolérance, quoique jusqu'ici les Chrétiens ayent été les plus intolérans de tous les hommes.

Jésus ayant daigné naître dans la pauvreté & dans la bassesse, ainsi que ses frères, ne daigna jamais pratiquer l'art d'écrire. Les Juifs avoient une loi écrite avec le plus grand détail, & nous n'avons pas une seule ligne de la main de Jésus. Les Apôtres se divisèrent sur plusieurs points. St. Pierre & St. Barnabé mangeoient des viandes défendues avec les nouveaux chrétiens étrangers, & s'en abstenait avec les chrétiens Juifs. St. Paul lui reprochait cette conduite, & ce même St. Paul pharisien, disciple du pharisien Gamaliel, ce même St. Paul qui avoit persécuté les Chrétiens avec fureur, & qui ayant rompu avec Gamaliel se fit chrétien lui-même, alla pourtant ensuite sacrifier dans le temple de Jérusalem, dans le tems de son apostolat. Il observa publiquement pendant huit jours toutes les cérémonies de la loi Judaique à laquelle il avoit renoncé, il y ajouta même des dévotions, des purifications qui étoient de surabondance, il judaïsa entièrement. Le plus grand Apôtre des Chrétiens fit pendant huit jours

les mêmes choses pour lesquelles on condamne les hommes au bucher chez une grande partie des peuples chrétiens.

Theudas, Judas, s'étaient dit *Messies* avant Jésus. Dosithee, Simon, Ménandre, se dirent *Messies* après Jésus. Il y eut dès le premier siècle de l'Eglise, & avant même que le nom de chrétien fût connu, une vingtaine de sectes dans la Judée.

Les Gnostiques contemplatifs, les Dositheens, les Cerinthiens, existaient avant que les disciples de Jésus eussent pris le nom de chrétiens. Il y eut bientôt trente Evangiles, dont chacune appartenait à une société différente; & dès la fin du premier siècle on peut compter trente sectes de chrétiens dans l'Asie mineure, dans la Syrie, dans Alexandrie, & même dans Rome.

Toutes ces sectes méprisées du gouvernement Romain, & cachées dans leur obscurité, se persécutaient cependant les unes les autres dans les souterrains où elles rempaient; c'est-à-dire, elles se disaient des injures. C'est tout ce qu'elles pouvaient faire dans leur abjection. Elles n'étaient presque toutes composées que de gens de la lie du peuple.

Lorsqu'enfin quelques Chrétiens eurent embrassé les dogmes de Platon, & mêlé un peu de philosophie à leur Religion qu'ils séparèrent de la Juive, ils devinrent insensiblement plus considérables, mais toujours divisés en plusieurs sectes, sans que jamais il y ait eu un seul tems où l'Eglise Chrétienne ait été réunie. Elle a

pris sa naissance au milieu des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, des Sadducéens, des Esséniens, des Judaïtes, des Disciples de Jean, des Thérapeutes. Elle a été divisée dans son berceau, elle l'a été dans les persécutions mêmes qu'elle essuya quelquefois sous les premiers Empereurs. Souvent le martyr était regardé comme un apostat pas ses frères, & le chrétien Carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux Romains excommunié par le chrétien Ebionite, lequel Ebionite était anathématisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde qui dure depuis tant de siècles est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs, la discorde est le grand mal du genre humain, & la tolérance en est le seul remède.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, soit qu'il médite de sang-froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élèvent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? pourquoi? c'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tout à ce monstre qu'ils adorent.

Je possède une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche sur les têtes des hommes prosternés à mes pieds: s'ils se relèvent & me regardent en face, je suis perdu, il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siècles

de fanatisme ont rendus puissans. Ils ont d'autres puissans sous eux , & ceux-ci en ont d'autres encor , qui tous s'enrichissent des dépouilles du pauvre , s'engraissent de son sang , & rient de son imbécillité. Ils détestent tous la tolérance comme des partisans enrichis aux dépens du public craignent de rendre leurs comptes , & comme des tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble , enfin , ils soudoient des fanatiques qui crient à haute voix , Respectez les absurdités de mon maître , tremblez , payez , & taisez-vous.

C'est ainsi qu'on en usa longtems dans une grande partie de la terre ; mais aujourd'hui que tant de sectes se balancent par leur pouvoir , quel parti prendre avec elles ? toute secte , comme on fait , est un titre d'erreur , il n'y a point de secte de géomètres , d'algébristes , d'arithméticiens , parce que toutes les propositions de géométrie , d'algèbre , d'arithmétique sont vraies. Dans toutes les autres sciences on peut se tromper. Quel théologien Thomiste ou Scotiste oserait dire sérieusement qu'il est sûr de son fait ?

S'il est une secte qui rappelle les tems des premiers Chrétiens , c'est sans contredit celle des Quakres. Rien ne ressemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'esprit , & les Quakres reçoivent l'esprit. Les Apôtres & les Disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisième étage , les Quakres en font autant au rez-de-chaussée. Il était permis , selon St. Paul , aux femmes de prêcher.

& selon le même St. Paul il leur était défendu. Les Quakresses prêchent en vertu de la première permission.

Les Apôtres & les Disciples juraient par oui & par non, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Disciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches sans boutons, & sont tous vêtus de la même manière.

Jésus-Christ ne batifa aucun de ses Apôtres, les Quakres ne sont point batifés.

Il serait aisé de pousser plus loin le parallèle; il serait encor plus aisé de faire voir combien la Religion Chrétienne d'aujourd'hui diffère de la Religion que Jésus a pratiquée. Jésus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jésus s'abstenait de porc parce qu'il est immonde, & du lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jésus était circoncis, & nous gardons notre prépuce. Jésus mangeait l'agneau Pascal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles; & nous n'en faisons rien. Il observait le Sabat & nous l'avons changé; il sacrifiait; & nous ne sacrifions point.

Jésus cacha toujours le mystère de son incarnation & de sa dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expressément dans son épître aux Hébreux que Dieu a créé

Jésus inférieur aux Anges , & malgré toutes les paroles de St. Paul Jésus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jésus n'a donné au Pape ni la Marche d'Ancone , ni le Duché de Spolète , & cependant le Pape les possède de droit divin.

Jésus n'a point fait un sacrement du mariage ni du diaconat , & chez nous le diaconat & le mariage sont des sacremens.

Si l'on veut bien y faire attention , la Religion Catholique Apostolique & Romaine , est dans toutes ses cérémonies & dans tous ses dogmes , l'opposé de la Religion de Jésus.

Mais quoi ! faudra-t il que nous judaïfions tous parce que Jésus a judaïsé toute sa vie ?

S'il était permis de raisonner conséquemment en fait de Religion , il est clair que nous devrions tous nous faire Juifs , puisque Jésus-Christ notre Sauveur est né Juif , a vécu Juif , est mort Juif , & qu'il a dit expressément qu'il accomplissait , qu'il remplissait la Religion Juive. Mais il est plus clair encor que nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous sommes tous faibles , inconséquens , sujets à la mutabilité , à l'erreur : un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire , *rempe à ma façon , misérable , ou je présenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle ?*

T O R T U R E.

Q Uoi qu'il y ait peu d'articles de jurisprudence dans ces honnêtes réflexions alphabétiques , il faut pourtant dire un mot de la *Torture* , autrement nommée *Question*. C'est une étrange manière de questionner les hommes. Ce ne sont pourtant pas de simples curieux qui l'ont inventée ; toutes les apparences sont que cette partie de notre législation , doit sa première origine à un voleur de grand chemin. La plupart de ces Messieurs sont encor dans l'usage de ferrer les pouces , de brûler les pieds & de questionner par d'autres tourmens ceux qui refusent de leur dire où ils ont mis leur argent.

Les conquérans ayant succédé à ces voleurs trouvèrent l'invention fort utile à leurs intérêts , ils la mirent en usage quand ils soupçonnèrent qu'on avait contre eux quelques mauvais dessein , comme , par exemple , celui d'être libre ; c'était un crime de lèse-majesté divine & humaine. Il fallait connaître les complices , & pour y parvenir on faisait souffrir mille morts à ceux qu'on soupçonnait , parce que selon la jurisprudence de ces premiers héros , quiconque était soupçonné d'avoir eu seulement contre eux quelque pensée peu respectueuse était digne de mort. Dès qu'on a mérité ainsi la mort il importe peu qu'on y ajoute des tourmens épouvantables de plusieurs jours , & même de plusieurs semaines ; cela même tient je ne fais quoi de la divinité.

La Providence nous met quelquefois à la torture en y employant la pierre, la gravelle, la goutte, le scorbut, la lèpre, la vérole grande ou petite, le déchirement d'entrailles, les convulsions des nerfs & autres exécuteurs des vengeances de la Providence.

Or, comme les premiers despotes furent de l'aveu de tous leurs courtisans des images de la Divinité, ils l'imitèrent tant qu'ils purent.

Ce qui est très singulier, c'est qu'il n'est jamais parlé de question, de torture dans les livres juifs. C'est bien dommage qu'une nation si douce, si honnête, si compatissante, n'ait pas connu cette façon de savoir la vérité. La raison en est, à mon avis, qu'ils n'en avaient pas besoin, Dieu la leur faisait toujours connaître comme à son peuple chéri. Tantôt on jouait la vérité aux trois dez, & le coupable qu'on soupçonnait avait toujours raffe de six. Tantôt on allait au grand-Prêtre qui consultait Dieu sur le champ par *l'Urim* & le *Tummim*. Tantôt on s'adressait au Voyant, au Prophète, & vous croyez bien que le Voyant & le Prophète découvrait tout aussi-bien les choses les plus cachées que *l'Urim* & le *Tummim* du grand-Prêtre. Le peuple de Dieu n'était pas réduit comme nous à interroger, à conjecturer; ainsi la torture ne put être chez lui en usage. Ce fut la seule chose qui manquât aux mœurs du peuple saint. Les Romains n'infligèrent la torture qu'aux esclaves, mais les esclaves n'étaient pas comptés pour des hommes. Il n'y a pas d'apparence non plus, qu'un Conseiller de la Tournelle regarde comme un de ses semblables

un homme qu'on lui amène hâve , pâle , défait , les yeux mornes , la barbe longue & sale , couvert de la vermine dont il a été rongé dans un cachot. Il se donne le plaisir de l'appliquer à la grande & à la petite torture en présence d'un chirurgien qui lui tâte le pouls , jusqu'à ce qu'il soit en danger de mort , après quoi on recommence ; & comme dit très bien la comédie des plaideurs , *cela fait toujours passer une heure ou deux.*

Le grave Magistrat qui a acheté pour quelque argent le droit de faire ces expériences sur son prochain , va conter à dîner à sa femme ce qui s'est passé le matin. La première fois Madame en a été révoltée , à la seconde elle y a pris goût , parce qu'après tout les femmes sont curieuses : & ensuite la première chose qu'elle lui dit lorsqu'il rentre en robe chez lui , Mon petit cœur , n'avez-vous fait donner aujourd'hui la question à personne ?

Les Français qui passent , je ne fais pourquoi , pour un peuple fort humain , s'étonnent que les Anglais qui ont eu l'inhumanité de nous prendre tout le Canada , ayant renoncé au plaisir de donner la question.

Lorsque le Chevalier de la Barre , petit-fils d'un Lieutenant-Général des armées , jeune homme de beaucoup d'esprit & d'une grande espérance , mais ayant toute l'étourderie d'une jeunesse effrenée , fut convaincu d'avoir chanté des chansons impies , & même d'avoir passé devant une procession de capucins sans avoir ôté son chapeau , les Juges d'Abbeville , gens comparables

aux Sénateurs Romains, ordonnèrent non-seulement qu'on lui arrachât la langue, qu'on lui coupât la main & qu'on brulât son corps à petit feu, mais ils l'appliquèrent encor à la torture pour favoir précisément combien de chançons il avait chanté, & combien de processions il avait vû passer le chapeau sur la tête.

Ce n'est pas dans le treizième ou dans le quatorzième siècle que cette aventure est arrivée, c'est dans le dix-huitième. Les nations étrangères jugent de la France par les spectacles, par les romans, par les jolis vers, par les filles d'opéra qui ont les mœurs fort douces, par nos danseurs d'opéra qui ont de la grace, par Mademoiselle Clairon qui déclame des vers à ravir. Elles ne savent pas qu'il n'y a point au fond de nation plus cruelle que la Française.

Les Russes passaient pour des barbares en 1700, nous ne sommes qu'en 1769; une Impératrice vient de donner à ce vaste Etat des loix qui auraient fait honneur à Minos, à Numa & à Solon, s'ils avaient eu assez d'esprit pour les inventer. La plus remarquable est la tolérance universelle, la seconde est l'abolition de la torture. La justice & l'humanité ont conduit sa plume; elle a tout réformé. Malheur à une nation qui étant depuis longtems civilisée est encor conduite par d'anciens usages atroces! Pourquoi changerions-nous notre jurisprudence? dit-elle; l'Europe se sert de nos cuisiniers, de nos tailleurs, de nos perruquiers, donc nos loix sont bonnes.

TRANSUBSTANTIATION.

LEs Protestans, & surtout les philosophes Protestans, regardent la Transubstantiation comme le dernier terme de l'impudence des moines, & de l'imbécillité des laïques. Ils ne gardent aucune mesure sur cette croyance qu'ils appellent monstrueuse; ils ne pensent pas même qu'il y ait un seul homme de bon sens, qui, après y avoir réfléchi, ait pû l'embrasser sérieusement. Elle est, disent-ils, si absurde, si contraire à toutes les loix de la physique, si contradictoire, que Dieu même ne pourrait pas faire cette opération; parce que c'est en effet anéantir Dieu que de supposer qu'il fait les contradictoires. Non-seulement un Dieu dans un pain; mais un Dieu à la place du pain; cent mille miettes de pain, devenues en un instant autant de Dieux; cette foule innombrable de Dieux, ne faisant qu'un seul Dieu; de la blancheur, sans un corps blanc, de la rondeur, sans un corps rond; du vin, changé en sang, & qui a le goût du vin; du pain, qui est changé en chair & en fibres, & qui a le goût du pain; tout cela inspire tant d'horreur & de mépris aux ennemis de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, que cet excès d'horreur & de mépris, s'est quelquefois changé en fureur.

Leur horreur augmente, quand on leur dit qu'on voit tous les jours dans les pays catholi-

ques, des prêtres, des moines qui, sortant d'un lit incestueux, & n'ayant pas encore lavé leurs mains souillées d'impuretés, vont faire des Dieux par centaines; mangent & boivent leur Dieu; chient & pissent leur Dieu. Mais quand ils réfléchissent que cette superstition, cent fois plus absurde & plus sacrilège que toutes celles des Egyptiens, a valu à un prêtre Italien quinze à vingt millions de rente, & la domination d'un pays de cent milles d'étendue en long & en large, ils voudraient tous aller, à main armée, chasser ce prêtre qui s'est emparé du palais des Césars. Je ne fais si je serai du voyage; car j'aime la paix; mais quand ils seront établis à Rome, j'irai sûrement leur rendre visite.

(*Par Mr. Guillaume, Ministre Protestant.*)

V E R T U.

QU'est-ce que vertu? Bienfaisance envers le prochain. Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui me fait du bien? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu me secours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu m'instruis. Je t'appellerai sans difficulté vertueux. Mais que deviendront les vertus cardinales & théologiques? Quelques-unes resteront dans les écoles.

Que m'importe que tu sois tempérant? c'est

un précepte de fanté que tu observe; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la foi & l'espérance, je t'en félicite encor davantage; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales sont des dons célestes; tes cardinales sont d'excellentes qualités qui servent à te conduire: mais elles ne sont point vertus par rapport à ton prochain. Le prudent se fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raison de te dire que la charité l'emporte sur la foi, sur l'espérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain! Eh comment puis-je en admettre? Nous vivons en société; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société. Un solitaire sera sobre, pieux; il sera revêtu d'un cilice; eh bien, il sera saint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il est seul, il n'est ni bien-faisant ni malfaisant; il n'est rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a secouru l'indigence, il a été vertueux; s'il a jeûné, prié dans la solitude, il a été un saint. La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce ne doit point être compté. Si ce saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux; il sera bon pour lui, & non pour nous.

Mais,

Mais, me-dites vous, si un solitaire est gourmand, yvrogne, livré à une débauche secrète avec lui-même, il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir; c'est un très vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez: mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la société à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à préférer que s'il rentre dans la société il y fera du mal, qu'il y fera très vicieux; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre six, & d'autres monstres de cette espèce, ont répandu des bienfaits; je répons hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoicien entêté, qui non content de commander aux hommes voulait encor être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus, je m'écrie alors, Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons!

Addition à la fin de l'article JOB, après ces mots,
tant leur vie est courte. I. Part. pag. 367.

AU reste le livre de Job est un des plus précieux de toute l'antiquité. Il est évident que ce livre est d'un Arabe qui vivait avant le tems ou nous plaçons Moïse. Il est dit qu'Eliphaz l'un des interlocuteurs est de Théman ; c'est une ancienne ville d'Arabie. Baldad était de Sué autre ville d'Arabie ; Sophar était de Naamath, contrée d'Arabie encor plus orientale.

Mais ce qui est bien plus remarquable, & ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un Juif, c'est qu'il y est parlé des trois constellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourse, l'Orion & les Hiades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaissance de l'astronomie, ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette science ; tout ce qui regarde les arts de l'esprit leur était inconnu jusqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant sous des tentes, étant continuellement à portée d'observer les astres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inspection du ciel.

Une observation plus importante, c'est qu'il n'est parlé que d'un seul Dieu dans ce livre. C'est une erreur absurde d'avoir imaginé que les Juifs fussent les seuls qui reconnussent un

Dieu unique ; c'était la doctrine de presque tout l'Orient , & les Juifs en cela ne furent que des plagiaires comme ils le furent en tout.

Dieu dans le 38^e. chapitre parle lui-même à Job du milieu d'un tourbillon , & c'est ce qui a été imité depuis dans la Genèse. On ne peut trop répéter que les livres Juifs sont très nouveaux. L'ignorance & le fanatisme crient que le Pentateuque est le plus ancien livre du monde. Il est évident que ceux de Sanchoniaton , ceux de Thaut antérieurs de huit cent ans à ceux de Sanchoniaton ; ceux du premier Zerduft , le Shasta , le Védam des Indiens que nous avons encor , les cinq Kings des Chinois , enfin le livre de Job , sont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre Juif. Il est démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorsqu'il eut un gouvernement stable ; qu'il n'eut ce gouvernement que sous ses Rois ; que son jargon ne se forma qu'avec le tems d'un mélange de phénicien & d'arabe. Il y a des preuves incontestables que les Phéniciens cultivaient les lettres très longtemps avant eux. Leur profession fut le brigandage & le courtage ; ils ne furent écrivains que par hazard. On a perdu les livres des Egyptiens & des Phéniciens ; les Chinois , les Brames , les Guébres , les Juifs ont conservé les leurs. Tous ces monumens sont curieux ; mais ce ne sont que des monumens de l'imagination humaine dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité , soit physique , soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit

livre de physique , qui ne soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon Calmet ou Dom Calmet (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du Dom) ce naïf compilateur de tant de rêveries & d'imbécillités , cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques , rapporte fidèlement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont Job fut attaqué , comme si Job eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que Job avait la vérole , & il entasse passage sur passage à son ordinaire pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lû l'histoire de la vérole par Astruc : car Astruc n'étant ni un père de l'Eglise ni un docteur de Salamanque , mais un médecin très savant , le bon homme Calmet ne savait pas seulement qu'il existât ; les moines compilateurs sont de pauvres gens.

L' A , B , C ,

DIX-SEPT DIALOGUES

Traduits de l'Anglais de Mr. HUET,

2000-10-10 10:10

10:10-10:15

10:10



L' A , B , C ,
O U
DIALOGUES
ENTRE
A. B. C.

PREMIER DIALOGUE.

Sur HOBBS , GROTIUS , & MONTESQUIEU.

A.

E H bien , vous avez lû Grotius , Hobbes , & Montesquieu : que pensez-vous de ces trois hommes célèbres ?

I.
DIALOG.

B.

Grotius m'a souvent ennuyé ; mais il est très favant ; il semble aimer la raison & la vertu ; mais la raison & la vertu touchent peu

I
DIALOG.

quand elles ennuyent : il me paraît de plus , qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur : Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits ; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur , ainsi que son stile ; mais j'ai peur que sa dureté ne tiende souvent à la vérité. En un mot , Grotius est un franc pédant , Hobbes un triste philosophe , & Montesquieu un bel esprit humain.

C.

Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte , & on a trop de choses à faire pour apprendre de Grotius , que selon Tertullien *la cruauté , la fraude & l'injustice sont les compagnes de la guerre. Que Carnéade défendait le faux comme le vrai* , qu'Horace a dit dans une satyre , *la nature ne peut discerner le juste de l'injuste ;* (a) *Que selon Plutarque les enfans*

(a) NB. *Nec natura potest justo secernere iniquum.* Ce cruel vers se trouve dans la troisième satyre. Horace veut prouver contre les Stoïciens , que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut , dit-il , que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison , la loi naturelle qui enseigne cette justice ; la nature connaît donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer , qu'il vaut mieux lui donner du pain , que de lui

ont de la compassion ; Que Chrisippe a dit ,
l'origine du droit est dans Jupiter. Que si l'on
 en croit Florentin , *la nature a mis entre les*
hommes une espèce de parenté. Que Carnéade a
 dit , *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir
 quand il dit dès son premier chapitre du 1er.
 livre , *que la loi des Juifs n'obligeait point les*
étrangers. Je pense avec lui qu'Alexandre &
 Aristote ne sont point damnés pour avoir gar-
 dé leur prépuce , & pour n'avoir pas employé
 le jour du sabbat à ne rien faire. De braves
 théologiens se sont élevés contre lui avec leur
 absurdité ordinaire ; mais moi , qui Dieu mer-
 ci , ne suis point théologien , je trouve Gro-
 tius un très bon homme.

J'avoue qu'il ne fait ce qu'il dit , quand il
 prétend que les Juifs avaient enseigné la circon-
 cision aux autres peuples. Il est assez reconnu
 aujourd'hui , que la petite horde Judaique avait
 pris toutes ses ridicules coutumes , des peuples

crever un œil , qu'il est plus juste de secourir son pé-
 re que de le laisser dévorer par une bête féroce , &
 plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace avant ce vers de mauvais exem-
 ples , *nec natura potest justo scernere iniquum* , la nature
 ne peut discerner le juste de l'injuste , il y a , dis-je ,
 un autre vers , qui semble dire tout le contraire. *Jura*
inventata metu injusti fateare necesse est.

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que
 par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste
 avant qu'il y eût des loix. Pourquoi serait-il d'un au-
 tre avis que Cicéron , & que tous les moralistes qui

I. puiffans dont elle était environnée ; mais que
 DIALOG. fait la circoncifion au droit de la guerre & de
 la paix ?

A.

Vous avez raifon , les compilations de Gro-
 tius ne méritaient pas le tribut d'estime que l'i-
 gnorance leur a payée. Citer les penfées des
 vieux auteurs qui ont dit le pour & le con-
 tre , ce n'est pas penser. C'est ainfi qu'il fe
 trompe très groffiérement dans fon livre de *la*
vérité du Chriftianifme en copiant les auteurs
 Chrétiens , qui ont dit que les Juifs leurs pré-
 déceffeurs avaient enfeigné le monde ; tandis que
 la petite nation Juive n'avait jamais elle-même
 eu cette prétention infolente , tandis que ren-
 fermée dans les rochers de la Palestine , & dans
 fon ignorance , elle n'avait pas feulement recon-
 nu l'immortalité de l'ame que tous fes voifins
 admettaient.

admettent la loi naturelle ? Horace était un débauché
 qui recommande les filles de joye , & les petits gar-
 çons , j'en conviens ; qui fe moque des pauvres vieil-
 les , d'accord , qui flatte plus lâchement Octave qu'il
 n'attaque cruellement des citoyens obscurs : il eft vrai ;
 qu'il change souvent d'opinion , j'en fuis fâché ; mais je
 foupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on
 lui fait dire. Pour moi je lis , & *natura potest justo*
secernere iniquum , les autres mettront un *nec* à la place
 d'un & s'ils veulent. Je trouve le fens des mots & plus
 honnête comme plus grammatical , & *natura potest &c.*
 Si la nature ne difcernait pas le jufte & l'injufte ,
 il n'y aurait point de différence morale dans nos ac-
 tions ; les Stoïciens , fembleraient avoir raifon de fou-

C'est ainsi qu'il prouve le Christianisme, par Hystape & par les Sibylles; & l'aventure de la baleine qui avala Jonas, par un passage de Licofron. Le pédantisme & la justesse de l'esprit sont incompatibles.

A.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des loix* ?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des *Lettres Persanes* : le chap. 27. du liv. 19. est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de Paul Véronèse, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau & quelques défauts de costume. Celui de l'Inquisition, & celui des esclaves nègres, sont fort au-dessus de Calot. Partout

tenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que St. Jacques semble tomber dans l'excès des Stoïciens, en disant dans son Epître. *Qui garde toute la Loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* St. Augustin dans une lettre à St. Jérôme, relance un peu l'Apôtre St. Jacques, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Augustin ! comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité ? Tu abuses perpétuellement des mots, O sophiste Africain ! Horace avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

I.
DIALOG. il combat le despotisme, rend les gens de finances odieux, les courtisans méprifables, les moines ridicules; ainsi, tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni Ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & surtout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier, qu'un homme qui écrit sur les loix, dise dans sa préface, *qu'on ne trouvera point de faillies dans son ouvrage*; & il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de faillies. C'est Michel Montaigne législateur, aussi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les loix Grecques & Romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire; il vous dit d'après Puffendorf, que du tems du Roi Charles IX il y avait vingt millions d'hommes en France. (b) Puffendorf

(b) NB. On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

parlait fort au hazard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine , ni l'Alsace , ni la Franche-Comté , ni le Roussillon , ni l'Artois , ni le Cambrésis , ni une partie de la Flandre ; & aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces , il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus , par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur assure sur la foi de Chardin qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus , qui soit navigable en Perse. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit au Chap. I. Vol. II. *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du Royaume* ; mais sans compter l'Euphrate , le Tigre , & l'Indus , toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce , & à la fertilité de la terre ; le Zinderud traverse Hispahan , l'Agi se joint au Kur , &c. & puis , quel rapport l'*Esprit des loix* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands Empires en Asie , & de la multitude des petites Puissances en Europe , semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. *En Europe* , dit-il , *les grands Empires n'ont jamais pu subsister* : la puissance Romaine y a pourtant subsisté plus de 500 ans , & la cause , con-

I.
DIALOG.

tinue-t-il, *de la durée de ces grands Empires, c'est qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses, des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de Chardin, & n'en est pas plus vraie; la Religion Mahométane née dans le terrain aride & brulant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Misie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Épire, de la Grèce; elle a régné en Espagne, & il s'en est fallu bien peu, qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La Religion Chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon est presque un aliment mortel. Jésus ne mangea jamais de cochon, & on en mange chez les Chrétiens: leur Religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Vestphalie: on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque partout les citations sont fausses; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que dans le testament attribué au

Cardinal de Richelieu, il est dit, (c) que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en servir, tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du gouvernement monarchique. L
DIALOGUE

Le misérable testament faussement attribué au Cardinal de Richelieu, dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV. „ On peut dire hardiment que de deux personnes dont le mérite est égal, celle qui est la plus aisée en ses affaires est préférable à l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pauvre Magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, si elle ne se laisse quelquefois amollir par la considération de ses intérêts. Aussi l'expérience nous apprend que les riches sont moins sujets à concussion que les autres, & que la pauvreté contraint un pauvre officier à être fort soigneux du revenu du sac. “

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait souvent dire à tous, le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs, (d) l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire. Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant: il fait dire à Plutarque, que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.

(c) Livre III. chap. VI.

(d) Liv. VII. chap. X.

I.
DIALOG.

Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un Protogène qui déclame contre les femmes ; mais Daphnéus prend leur parti ; Plutarque décide pour Daphnéus ; il fait un très bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, & celle d'Eponime femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin, il est clair que Montesquieu dans l'*Esprit des loix*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

(e) *Les Cadis ont soutenu que le Grand-Seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par-là son autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit seulement pag. 18. de l'édition d'Amsterdam de 1671. *Il y a même de ces gens-là, qui soutiennent que le Grand-Seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.*

Ce discours est bien vague. Le Sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux Puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment ; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres Princes, ou qu'il fasse la

(e) Livre III. chap. IX.

guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut, que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand Turc assemble un Conseil de conscience, comme ont fait plusieurs Princes Chrétiens, afin de faire le mal en conscience: il se peut, que quelques Docteurs Musulmans aient imité les Docteurs Catholiques, qui ont dit, qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles, ni aux hérétiques; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de *l'Esprit des loix* donne cette prétendue décision des Cadis, comme une preuve du despotisme du Sultan: il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux loix, puisqu'il serait obligé de consulter des Docteurs pour se mettre au dessus des loix. Nous sommes voisins des Turcs, nous ne les connaissons pas. Le Comte de Marfigli, qui a vécu si longtems au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur Empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais Sale en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurisprudence est faux; & les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

I
DIALOG.

(f) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne fais pas ce que Montefquieu entend par bas commerce ; mais je fais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, & que le père du démagogue Démosthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les Républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il, (g) l'aveuglement du Conseil de François I, qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes. Vous remarquerez que François I n'était pas né lorsque Colomb découvrit les isles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une Ordonnance du Conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure. *Un Décret pareil, dit-il, (h) serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la canelle.* Il ne songe pas, que les Espagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter la canelle. Ce qui était très

(f) Liv. IV. chap. VIII.

(g) Liv. IV. chap. XLX.

(h) Ibid.

raisonnable en Espagne , eût été très ridicule en Hollande.

I.
DIALOG.

(i) *Si un Roi donnait sa voix dans les jugemens criminels , il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté qui est celui de faire grace. Il serait insensé qu'il fit & dût ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées , on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grace.*

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le Souverain de faire grace après avoir été lui-même au nombre des juges ? comment est-on en contradiction avec soi-même en jugeant selon la loi & en pardonnant selon sa clémence ? En quoi les idées seraient-elles confondues ? comment pourrait-on ignorer que le Roi lui a publiquement fait grace après la condamnation ?

Dans le procès fait au Duc d'Alençon , Pair de France , en 1457, le Parlement consulté par le Roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un Pair de France , répondit qu'il avait trouvé par ses registres que non-seulement les Rois de France avaient ce droit , mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers Pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les Rois d'Angleterre délèguent à leur place dans ces occasions un grand Stuard qui les représente. L'Empereur peut assister au jugement d'un

(i) Liv. VI. chap. V.

I. Prince de l'Empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un Souverain n'affiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles & trop lâches ; l'haleine seule du Prince ferait trop pencher la balance.

(k) *Les Anglais pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la Chambre des Communes une puissance intermédiaire qui balance celle des Pairs. Ils n'ont fait que sapper la puissance ecclésiastique qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, & non pas puissante.

Le dépôt des loix ne peut être dans les mains de la Noblesse. L'ignorance naturelle à la Noblesse, son inattention, son mépris pour le gouvernement civil exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des loix de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des Princes. Ce dépôt est en Angleterre dans la Chambre haute ; en Suède dans le Sénat composé de Nobles ; & en dernier lieu l'Impératrice Catherine II, dans son nouveau Code, le meilleur de tous les Codes, remet ce dépôt au Sénat composé des Grands de l'Empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les loix politiques & les loix de la justice distributive ? Les loix politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat ? Les

(k) Liv. II. chap. IV.

loix du tien & du mien , l'ordonnance criminelle , n'ont befoin que d'être bien faites & d'être imprimées ; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer , & quand elles font mauvaises , comme il arrive fort souvent , alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (1) Tonquin tous les Magistrats , & les principaux Officiers militaires sont eunuques , & que chez les Lamas (m) la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies , qu'en résulterait-il ? Nos Magistrats voudraient-ils être eunuques , & n'être qu'en quatrième , ou en cinquième , auprès de Mesdames les Conseillères ?

Pourquoi perdre son tems à se tromper sur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Éthiopie en Afrique , & sur les chimériques voyages depuis la mer rouge jusqu'à celle de Bayonne , & sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées & l'*Esprit des loix* ?

Je m'attendais à voir , comment les Décretales changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code Romain , par quelles loix Charlemagne gouverna son Empire , & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleversa ;

(1) Liv. XV. chap. XVIII.

(m) Liv. XVI. chap. V.

I.
DIALOG. par quel art & par quelle audace Grégoire VII & ses successeurs écrasèrent les loix des Royaumes , & des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur , & par quelles secouffes on est parvenu à détruire la législation papale ; j'espérais voir l'origine des Bailliages qui rendirent la justice presque partout depuis les Othons , & celle des tribunaux appelés Parlemens ou Audiences , ou Banc du Roi , ou Echiquier ; je désirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu , les motifs qui les ont établies , négligées , détruites , renouvelées ; je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit , des railleries , des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois affervis & dépouillés par les Romains , continuèrent-ils à vivre sous les loix Romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les Evêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le Parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne ? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par Charlemagne en Vestphalie , tribunal de sang appelé le conseil Veimique , tribunal plus horrible encor que l'Inquisition , tribunal composé de ju-

ges inconnus qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, & qui avait pour bourreau le plus jeune des Conseillers de ce petit Sénat. Quoi! Montesquieu me parle des loix de Bantam, & il ne connaît pas les loix de Charlemagne, & il le prend pour un bon législateur.

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des loix; il fault plus qu'il ne marche; il amuse plus qu'il n'éclaire; il satyrise quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très défectueux, est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes, qui méritent les remerciemens du genre humain

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plûpart des écrivains de son pays, à commencer par le grand Bossuet, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres: il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encor, combien je suis affligé, qu'un livre qui pouvait être si utile, soit fondé sur une distinction chimérique. La

I. *vertu*, dit-il, *est le principe des Républiques* ;
 DIALOG. *l'honneur l'est des Monarchies*. On n'a jamais
 assurément formé des Républiques par vertu.
 L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un
 seul ; l'esprit de propriété, l'ambition de cha-
 que particulier, ont été un frein à l'ambition,
 & à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque ci-
 toyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Per-
 sonne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un
 autre. Voilà ce qui établit une République, &
 ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer,
 qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un
 Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules Mo-
 narchies, ce n'est pas une idée moins chimé-
 rique ; & il le fait bien voir lui-même sans y pen-
 ser ; *la nature de l'honneur*, dit-il au Chap.
 VII. du Liv. III. *est de demander des préféren-
 ces, des distinctions. Il est donc par la chose
 même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on de-
 mandait dans la République Romaine ; la
 Préture, le Consulat, l'ovation, le triomphe,
 ce sont là des préférences, des distinctions qui
 valent bien les titres qu'on achète souvent dans
 les Monarchies & dont le tarif est fixé. Il y a
 un autre fondement de son livre qui ne me pa-
 rait pas porter moins à faux ; c'est la division
 des gouvernemens en républicain, en monar-
 chique, & en despotique.

Il a plu à nos auteurs, (je ne fais trop
 pourquoi) d'appeller despotiques les Souve-
 rains de l'Asie, & de l'Afrique ; on enten-

avait autrefois par despote un petit Prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs maître de maison, père de famille. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'Empereur de Maroc, au grand Turc, au Pape, à l'Empereur de la Chine. Montesquieu au commencement du second livre définit ainsi le gouvernement despotique. *Un seul homme sans loi, & sans règle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très faux qu'un tel gouvernement existe, & il me paraît très faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés font les loix des Musulmans : tous les Monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenses : & quand les Sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solemnellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine ; mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays : je fais beaucoup plus certainement que Rollin ne savait l'histoire ancienne, je fais, dis-je, par le rapport unanime de nos Missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je sais, qu'il y a dans Pékin six Tribunaux supérieurs, auxquels ressortissent

I. **DEALOG.** quarante-quatre autres Tribunaux. Je fais, que les remontrances faites à l'Empereur par ces six Tribunaux supérieurs ont force de loi ; je fais, qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'Empire sans avoir envoyé son procès à un Tribunal supérieur de Pékin qui en rend compte à l'Empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique ? L'Empereur y est plus révérendé que le Pape ne l'est à Rome ; mais, pour être respecté, faut-il régner sans le frein des lois ? une preuve que ce sont les lois qui régissent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre sainte Religion, & nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange ; mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce.

Il est bien sûr que l'Evêque de Rome est plus despotique que l'Empereur de la Chine ; car il est infallible, & l'Empereur Chinois ne l'est pas ; cependant cet Evêque est encore assujéti à des lois.

Le Despotisme n'est que l'abus de la Monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat, que de placer les tyrans au rang des Rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénéralité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français seuls connaissent dans le

monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçans de l'univers puisqu'ils vendent & achètent jusqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! Si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, & d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir moi septième le maître absolu de la vie & de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait Monsieur dans le protocole de mes collègues, & j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des Châtillon & des Montmorenci, & je ferais tuteur des Rois pour mon argent ! C'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire bruler tous les livres qui me déplairaient par celui que Jean-Jaques Rousseau veut faire beau-père du Dauphin. C'est un grand droit (n).

B.

Il est vrai que Montesquieu a la faiblesse de dire que la vénalité des charges (o) est bonne dans une Monarchie. Que voulez-vous ; il était Président à Mortier en province. Je n'ai jamais vû de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer son tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la canelle & de la muscade.

(n) Voyez *Emile* Tome IV. page 178.

(o) Liv. V. chap. XIX.

I.
DIALOG.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Esprit des loix*. J'aime les gens qui pensent & qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre ?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, & construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens ; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius ; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique : mais vous ; comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre ?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison ; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous ; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que *la vérité* (p) ne s'en mêle pas ; il ne distingue point la Royauté de la

(p) Le mot de *vérité* est là employé, assez mal à propos par Hobbes ; il fallait dire *justice*.

tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien I.
quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces DIALOGES
idées ; mais ses erreurs m'ont si fort révolté ,
que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville
quand je lis son *De Cive* , ni être mangé par
sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous ne paraissez, Messieurs, fort peu contents
des livres que vous avez lus, cependant vous en
avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon
depuis Aristote jusqu'à Locke, & nous nous mo-
quons du reste.

C.

Je voudrais bien favoir, quel est le résultat de
toutes vos lectures & de vos réflexions ?

A.

Très peu de chose.

B.

N'importe, essayons de nous rendre compte
de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans
pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans
des esprits, & au vulgaire tyrannisé, enfin avec
toute la bonne foi de la raison.

 S E C O N D E N T R E T I E N .

Sur l'Ame.

C.

II
DIALOG.

C O m m e n ç o n s . Il est bon , avant de s'af-
furer de ce qui est juste , honnête , con-
venable entre les ames humaines , de favoir
d'où elles viennent , & où elles vont : on
veut connaître à fond les gens à qui on a
affaire.

B.

C'est bien dit ; quoique cela n'importe guè-
res. Quels que soit l'origine & le destin de l'ame,
l'essentiel est , qu'elle soit juste ; mais , j'aime
toujours à traiter oette matière , qui plaifait tant
à Cicéron. Qu'en pensez-vous , Mr. A. ? L'ame
est immortelle ?

A.

Mais Mr. C. , la question est un peu brusque.
Il me semble que pour favoir par foi - même si
l'ame est immortelle , il faut d'abord être bien
certain qu'elle existe : & c'est de quoi je n'ai
aucune connaissance , sinon par la foi qui tran-
che toutes les difficultés. Lucrece difait il y a
dix-huit cent ans , *ignoratur enim quæ sit na-
tura animæ*. On ignore la nature de l'ame,
il pouvait dire , on ignore fon existence : j'ai
lû deux ou trois cent dissertations sur ce grand

objet ; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous , comme St. Augustin avec St. Jérôme. Augustin lui dit tout net qu'il ne fait rien de ce qui concerne l'ame. Cicéron , meilleur philosophe qu'Augustin , avait dit souvent la même chose avant lui , & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage sans doute ; mais moi , je n'en fais rien ; & à l'âge de quatre-vingt ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

II
DIALOGE.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie , que les plantes ont la végétation , que l'air a sa fluidité , que les vents ont leurs cours ? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps ?

A.

C'est précisément parce que je ne fais rien de tout ce que vous m'alléguez , que j'ignore absolument si j'ai une ame , quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité ; mais je ne vois point d'être réel dans l'air qui s'appelle cours du vent. Une rose végète ; mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose , qui soit la végétation : cela ferait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait , l'odeur part des fleurs pour aller à

II.
DIALOG.

mon nez : les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la faveur, de la vue, de l'ouïe : on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose, qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en être réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il fallait consulter les idées, les archetipes qui subsistaient je ne sais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appella philosophie. Aristote réduisit cette chimère en méthode ; de la ces entités, ces quiddités, ces eccétités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant, que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place ; qu'en un mot, tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C. .

Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre ame qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'ame ?

A.

A.

II.
DIALOG.

Je ne dis pas cela ; je dis que je n'en fais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que Dieu nous accorde cinq sens & la pensée, & il se pourrait bien faire que nous fussions dans Dieu comme disent Aratus & St. Paul, & que nous vissions les choses en Dieu comme dit Mallebranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une ame : cela serait fort plaisant.

A.

Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B.

Affurément, & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez sensibilité, mémoire, appétit, ou que vous appelez du nom vague & inexplicable *ame* ?

B.

Non, sans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment ; parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

L' A , B , C.

P

IL
DIALOG.

A.

Eh bien , cet éternel principe a tellement arrangé les choses , que , quand j'aurai une tête bien constituée , quand mon cervelet ne fera ni trop humide , ni trop sec , j'aurai des pensées : & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez - vous des pensées dans la tête ?

A.

Je n'en fais rien encor une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit , il y a quarante ans dans un tems où l'on n'osait encor penser dans sa patrie. *La difficulté n'est pas de savoir seulement si la matière peut penser ; mais de savoir comment un être quel qu'il soit , peut avoir la pensée.* Je suis de l'avis de ce philosophe , & je vous dirai en bravant les fots persécuteurs , que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B.

Vous êtes un grand ignorant , & nous aussi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raisonnons-nous ? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste , si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une ame ?

A.

II
DIALOG.

Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée ; mais nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres , & que les autres le soient envers nous ; afin que tous puissent être sur ce tas de bouë le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de tems qui nous est donné par l'Être des êtres pour végéter , sentir & penser.

TROISIÈME ENTRETEN.

Si l'homme est né méchant & enfant du Diable.

B.

VOus êtes Anglais, Mr. A, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste & l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les loix, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté & propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon Roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative* : je ne con-

P 2

III. mais de loix que celles qui me protègent; &
DIALOG. je trouve notre gouvernement le meilleur de
 la terre, parce que chacun y fait ce qu'il a,
 ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout est soumis
 à la loi, à commencer par la Royauté & par
 la Religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans
 la société ?

A.

Tout est de droit divin si vous voulez, par-
 ce que Dieu a fait les hommes, & qu'il n'arrive
 rien fans sa volonté divine, & sans l'enchaîne-
 ment des loix éternelles, éternellement exécutees;
 l'Archevêque de Canterbury, par exem-
 ple, n'est pas plus Archevêque de droit divin,
 que je ne suis né Membre du Parlement. Quand
 il plaira à Dieu de descendre sur la terre pour
 donner un bénéfice de douze mille guinées de re-
 venu à un prêtre, je dirai alors, que son bénéfi-
 ce est de droit divin; mais jusques-là, je croirai
 son droit très humain.

B.

Ainsi, tout est convention chez les hommes;
 c'est Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les
 gens sensés. Tout est convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

III.
DIALOG.

Il y en a une sans doute , c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre , puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins , & que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre , tous les hommes s'égorgeraient : il y a long-tems que nous ne ferions plus , (Dieu merci.) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du serpent de Cadmus ; ils se battirent & il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin & pour en être tué , accomplirait nécessairement sa destinée comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons , & les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vû des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des Bracmanes , on le dit de plusieurs peuplades des isles de l'Amérique , que les Chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons Quakres commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable , & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

III.
DIALOG.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire , le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt , la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie , soient le caractère distinctif de notre espèce , au moins depuis le péché originel ; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le Diable s'empara de toute notre race. Or le Diable est notre maître , comme vous savez , & un très méchant maître ; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le Diable soit dans le corps des théologiens , je vous le passe ; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du Diable , comme on le dit , il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes , que les fils tueraient leurs pères , que les mères mangeraient leurs enfans , & que la première chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents , serait de mordre sa mère , en cas que sa mère ne l'eût pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive , il est démontré qu'on se moque de nous , quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du Diable , c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y faisant attention , j'avoue que le gen-

re humain n'est pas tout-à-fait si méchant que certaines gens le crient, dans l'espérance de le gouverner; ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les Dames de la Cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent; il y a des maladies, sans doute, mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la Faculté. Il y a de grands crimes; mais ils sont rares. Aucun Pape depuis plus de deux cent ans n'a ressemblé au Pape Alexandre VI, aucun Roi de l'Europe n'a bien imité le Christiern second de Dannemarck, & le Louis XI de France. On n'a vû qu'un seul Archevêque de Paris aller au Parlement avec un poignard dans sa poche. La St. Barthelemi est bien horrible, quoi qu'en dise l'Abbé de Caveirac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique de Rameau, ou de Zaire, ou de l'Opéra comique, ou des tableaux exposés au Salon, ou de Ramponeau, ou du singe de Nicolé, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cent ans tout juste: les supplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles 1^{er} ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi, on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux

III.
DIALOG.

pieds ; & comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir , à raisonner & à plaisanter , *si tout n'est pas bien , tout est passable.*

Il y a telle province comme la Touraine par exemple , où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vû plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte , sans une seule assemblée tumultueuse : il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le tems de se dérober à leurs travaux ; leurs femmes , & leurs filles les aident , elles cousent , elles filent , elles pâtrissent , elles enfournent (non pas comme l'Archevêque la Caza *a*), tous ces bons gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux , parce qu'il leur est nécessaire , ils font un léger repas que l'appétit assaisonne , & cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes si ridiculement consacrés à psalmodier d'une voix rauque & discordante , du latin qu'ils n'entendent point , & à perdre leur raison dans un cabaret , ce qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois , si tout n'est pas bien , tout est passable.

(*a*) Voyez les Capitoli de Monignor la Caza Archevêque de Bénévent , vous verrez comme il enfournait.

B.

III.
DIALOG.

Par quelle rage a-t-on donc pû imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion, & d'une queue de serpent, qu'il est accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que Jésus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce tems-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps & dans notre ame; qu'ils sont nos souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pû venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des Médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hippocrate, & même depuis lui, les Médecins n'entendaient rien aux maladies: d'où venait l'épilepsie, le haut mal, par exemple? des Dieux malfaisans, des mauvais génies; aussi l'appellait-on le mal sacré. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un

III.
DIALOG.

miracle pour en guérir ; on faisait des pèlerinages ; on se faisait toucher par les prêtres ; cette superstition a fait le tour du monde ; elle est encor en vogue parmi la canaille ; dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la sainte Chapelle & à St. Maur , pousser des hurlemens & faire des contorsions la nuit du jeudi saint au vendredi ; & notre ex-Roi Jacques II , comme personne sacrée , s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique Oreste passa pour être possédé de Mégère , & on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs , qui étaient un peuple très nouveau , tenaient cette superstition des Egyptiens : les prêtres & les prêtresses d'Isis allaient par le monde disant la bonne aventure , & délivraient pour de l'argent les fots qui étaient sous l'empire de Typhon. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de Basque & des castagnettes ; le misérable peuple Juif nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie , l'Égypte & la Syrie , prit toutes les superstitions de ses voisins : & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babilone , elle y apprit les noms du Diable , de Satan , Asmodée , Mammon , Belzébuth , tous serviteurs du mauvais principe Arimane. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux Diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composèrent depuis , quand ils eu-

rent l'alphabet caldéen , parlent quelquefois des Diabes.

Vous voyez que quand l'Ange Raphaël descend exprès de l'empirée pour faire payer une somme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie , il mène le petit Tobie chez Raguel , dont la fille avait déjà épousé sept maris , à qui le Diable Asmodée avait tordu le cou. La doctrine du Diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirèrent une quantité prodigieuse de Diabes dans un enfer , dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot : presque tous leurs malades furent possédés du Diable. Ils eurent , au lieu de médecins , des exorcistes en titre d'office , qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée *Barath* , des prières & des contorsions.

Les méchans passèrent pour possédés encor plus que les malades. Les débauchés , les pervers sont toujours appellés enfans de Bélial dans les écrits juifs.

Les Chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-Juifs , adoptèrent les possessions du Démon & se vantèrent de chasser le Diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout Chrétien contraint avec le signe de la croix , Junon , Minerve , Cérés , Diane , à confesser qu'elles sont des diablettes. La légende rapporte qu'un âne chassait les Diabes de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de St. Rieule.

Peu-à-peu l'opinion s'établit que tous les

III.
DIALOG.

hommes naissent endiablés & damnés, étrange idée sans doute, idée exécration, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du Prince Charles-Edouard avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi ; encore aurait-il fallu qu'il eût été yvre de brandevin : car eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau & d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un système où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le Diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons Catholiques Romains une preuve que le Diable vous possède & que vous ne voulez pas en convenir ; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des milliers d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance Papistique est fondée sur un jeu de mots, *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon Eglise.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. Dieu défend à Eve & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin ; il leur dit, *le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent & n'en moururent point. Au contraire Adam vécut encor neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort ; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné ; ce font donc ses enfans qui le feront ; & comment cela ? C'est que Dieu condamne le serpent, qui avait séduit Eve à marcher sur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'Adam est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le Diable, & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra ;* il est clair qu'il faut entendre par là le Messie qui a triomphé du Diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne font pas batifés. C'est là le mystère. Et comment les enfans font-ils damnés, parce que leur premier père & leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? C'est encor là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés & non pas pour Adam ? Car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe ; attendu qu'Abel mourut sans

III. être marié ; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn ; car il est dit que Dieu le protégea , & lui mit un signe , de peur qu'on ne le battit ou qu'on ne le tuât ; il est dit même qu'il fonda une ville dans le tems qu'il était encor presque seul sur la terre avec son père & sa mère , sa sœur dont il fit sa femme , & avec un fils nommé Enoc. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé *la science du Gouvernement* , par un Sénchal de Forcalquier nommé Réal qui fait dériver les loix , de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais quoiqu'il en soit , il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel , ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les Sadducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame , & les Pharisiens qui croyaient la métempsychose , ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle , quelque pente qu'ayent les fanatiques à croire les contradictoires.

Jésus fut circoncis à huit jours , & bapême étant adulte selon la coutume de plusieurs Juifs qui regardaient le bapême comme une purification des souillures de l'ame ; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange , à qui les Bracmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens.

Jésus en un mot circoncis & bap-tisé, ne parle dans aucun Evangile du péché originel. Au-cun Apôtre ne dit que les petits enfans non bap-tisés seront brulés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers Pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère ; & vous savez d'ailleurs , qu'Adam , Eve , Abel & Caïn n'ont jamais été connus que du petit peu-ple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier ?

A.

C'est l'Africain Augustin , homme d'ailleurs respectable , mais qui tord quelques passages de St. Paul , pour en inférer dans ses lettres à Evode , & à Jérôme , que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers , les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages , Chap. XLV. *La foi Catholique enseigne que tous les hommes nais-sent si coupables , que les enfans mêmes sont cer-tainement damnés quand ils meurent sans avoir été régénérés en Jésus.*

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhéteur , le force à frémir de cette sentence barbare : cependant il la prononce ; il ne se rétracte point , lui , qui changea si sou-vent d'opinion. L'Eglise faisait valoir ce systé-me terrible pour rendre son bap-tême plus né-cessaire. Les Communi-~~ons~~ Réformées détestent aujourd'hui ce systéme. La plupart des théo-

IFL.
DIALOG.

logiens n'osent plus l'admettre ; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai que le prêtre en batifant ces petites créatures leur demande si elles renoncent au Diable ; & le parain , qui répond pour elles , est assez bon pour dire oui.

C.

Je suis content de tout ce que vous avez dit ; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal ?

A.

Il est porté à son bien être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. Dieu lui a donné l'amour-propre qui lui est utile, la bienveillance qui est utile à son prochain, la colère qui est dangereuse, la compassion qui la désarme ; la simpatie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipatie envers d'autres ; beaucoup de besoins & beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison & les passions, voilà l'homme. Quand vous ferez des Dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

QUA-

QUATRIÈME ENTRETEN.

De la loi naturelle, & de la curiosité.

B.

Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable; mais venons au fait; qu'appellez-vous juste & injuste?

IV.
DIALOG.

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez vol, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père: car malgré le Lévitique, la jeune Thamar dit à son frère Ammon, Mon frère ne

L'A, B, C.

Q

IV. me faites pas de sottises ; mais demandez-moi
 DIALOG. en mariage à mon père , il ne vous refusera
 pas.

A.

Loix de convention que tout cela , usages
 arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure
 toujours. Montrez-moi un pays où il soit
 honnête de me ravir le fruit de mon travail , de
 violer sa promesse , de mentir pour nuire , de
 calomnier , d'assassiner , d'empoisonner , d'être
 ingrat envers son bienfaiteur , de battre son
 père & sa mère quand ils vous présentent à
 manger.

B.

Voici ce que j'ai lû dans une déclamation qui
 a été connue en son tems ; j'ai transcrit ce mor-
 ceau qui me paraît singulier.

» Le premier , qui ayant enclos un terrain
 » s'avisa de dire, ceci est à moi , & trouva
 » des gens assez simples pour le croire, fut
 » le vrai fondateur de la société civile. Que
 » de crimes , de guerres , de meurtres , que
 » de misères & d'horreurs n'eût point épargné
 » au genre humain celui , qui arrachant les
 » pieux , ou comblant le fossé , eût crié à ses
 » semblables ; Gardez-vous d'écouter cet impos-
 » teur ; vous êtes perdus , si vous oubliez que
 » les fruits sont à tous , & que la terre n'est à
 » personne.

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand

chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

IV.
DIALOG.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux ; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage & industrieux , il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien infociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haye vive son jardin & son poulailler , il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui encor une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amuse à plumer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans

IV. l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent
 DIALOG. leurs enfans dans leurs bras. Lucrece en donne
 la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucrece ne fait ce qu'il dit ; & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme , mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fit les derniers efforts s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux , c'est purement par esprit de curiosité , comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empressement de voir des misérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens , qu'étant à Paris lorsqu'on fit souffrir à Damien une mort des plus recherchées & des plus affreuses qu'on puisse imaginer , toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les Dames ; aucune d'elles assurément ne faisait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mammelles , qu'on ne verserait point du plomb fondu & de la poix résine bouillante dans ses

playes , & que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués & sanglans. Un des bourreaux jugea plus sainement que Lucrèce ; car lorsqu'un des Académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près , & qu'il fut repoussé par les archers, *laissez entrer, Monsieur, dit-il, c'est un amateur.* C'est-à-dire, c'est un curieux ; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici , ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé : c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de physique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage ; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes ; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter , & d'avouer que l'homme est très diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un Attila que St. Léon courtise, un Phocas que St. Grégoire flatte avec la plus lâche bassesse, un Alexandre VI fouillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnemens, avec lequel le faible Louis XII qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance, un Cromwell dont le Cardinal Mazarin recherche la pro-

IV.
DIALOG.

tection ; & pour qui il chasse de France les héritiers de Charles I, cousins germains de Louis XIV. &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées , & je ne fais plus où j'en suis.

A.

Eh bien , les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil ? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne , empêche-t-il que vous n'ayez fait très commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie ? Si Attila fut un brigand & le Cardinal Mazarin un fripon , n'y a-t-il pas des Princes & des Ministres honnêtes gens ? & l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours ? C'est sur elle que sont fondées toutes les loix ; les Grecs les appellaient *filles du Ciel* ; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe , je suis prêt de me rétracter aussi ; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes sont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles , on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre tems à fouiller dans la nature de l'homme , & à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés , voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir

qu'on me bride sans me consulter ; que je
veux me brider moi-même, & donner ma
voix pour favoir au moins qui me montera
sur le dos.

IV. 1
DIALOG.

C.

Nous sommes à-peu-près de la même écurie.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

*Des manières de perdre & de garder sa liberté,
& de la Théocratie.*

B.

Monsieur A, vous me paraissez un Anglais très profond ; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui sont mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui ; chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, Monsieur A, quel est votre roman ?

A.

Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

V.
DIALOG.

J'imagine d'abord , que deux petites peuplades voisines , composées chacune d'environ une centaine de familles , sont séparées par un ruisseau , & cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit , c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras , deux jambes & une tête , il me paraît impossible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau , il me paraît encor impossible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruisseau se feront sûrement moqués de ceux qui sont au nord ; & cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages ; quelque fille , quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens se feront battus à coups de poings , de gaules & de pierres à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusques-là de part & d'autre , celui qui passe pour le plus fort & le plus habile du village du nord , dit à ses compagnons , Si vous voulez me suivre & faire ce que je vous dirai , je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour , leur dit-il , il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils

dorment. Cette idée parait d'un grand génie à la fourmillière du septentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement Ulyffe & Refus,) enlève les filles & le reste du bétail, après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi Capitaine & Juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le Midi, & le respect dans le Nord.

Ce nouveau chef, passe dans le pays pour un grand-homme; on s'accoutume à lui obéir, & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans Frontin comparable à celui des enfans de Jacob, qui venaient en effet du Nord, & qui surprirent, tuèrent & volèrent les Sichemites qui demeuraient au Midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du Roi de Sichem étant éperduement amoureux de Dina fille du patriarche Jacob, laquelle ayant six ans tout au plus, était déjà nubile; & les deux amans ayant

V. couché ensemble, les enfans de Jacob propo-
 DIALOG. sèrent au Roi de Sichem, au Prince son
 fils & à tous les Sichemites de se faire circon-
 cirer pour ne faire ensemble qu'un seul peuple;
 & si-tôt que les Sichemites s'étant coupés le
 prépuce se furent mis au lit, deux patriarches,
 Siméon & Lévi, surprirent eux seuls tous les
 Sichemites & les tuèrent, & les dix autres
 patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas
 pourtant avec votre système: car c'étaient les
 surpris, les tués & les volés qui avaient un
 Roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient
 pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait
 autrefois quelque belle action pareille, & qu'à
 la longue leur chef était devenu Monarque. Je
 conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des
 chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point.
 Les Arabes du désert, par exemple, furent
 presque toujours des voleurs républicains;
 mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs
 monarchiques. Sans discuter avec vous les pré-
 puces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai
 dans la tête, que la guerre offensive a fait les
 premiers Rois, & que la guerre défensive a fait
 les premières Républiques.

Un chef de brigands tel que Déjoces, (s'il a
 existé,) ou Cosrou nommé Cyrus, ou Romulus
 assassin de son frère, ou Clovis autre assassin,
 Genferic, Attila se font Rois: les peuples qui
 demeurent dans des cavernes, dans des îles,

dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes; les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils se purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant, comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartient partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les desfeins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La République de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une Théocratie?

A.

Cela est si vrai que la Théocratie est encor partout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de Dieu même.

V.
DIALOG.

B.

Mais ces loix font toutes différentes , toutes se combattent. La raison humaine , peut très bien ne pas comprendre que Dieu soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs , de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce , & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pû défendre l'anguille & le lièvre en Palestine , en permettant le lièvre en Angleterre , & en ordonnant l'anguille aux Papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon , les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies ? L'un vous ordonne le bain froid , l'autre le bain chaud ; celui-ci vous saigne , celui-là vous purge , cet autre vous tue. Un nouveau venu empoisonne votre fils , & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir , en exceptant Moïse & les autres véritablement inspirés , le premier impudent qui osa faire parler Dieu.

A.

Je pense qu'il était un composé de fanatisme & de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas , elle fascine & le fanatisme subjugué. Il est vraisemblable , comme dit un de mes amis , que ce

métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père & sa mère mourir, ils sont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve est accompli, le voilà persuadé qu'un Dieu lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux & fripon, (deux choses très communes,) il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit, que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier est bon, mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons & des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère goutte du vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le Roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le Monarque est la dupe du marché: les charlatans se servent du pouvoir que le Monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'affervir lui-même. Le Monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de Dieu. Samuel détrône Saül, Grégoire VII détrône l'Empereur Henri IV & le prive de la sépulture. Ce système diabolico-théocratique dure jusqu'à ce qu'il se trouve des Princes assez bien élevés, & qui aient assez d'esprit & de courage pour rogner les ongles aux Samuels & aux Grégoires. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre humain.

V.
DIALOG.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lû pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques Magistrats éclairés & un Commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des Cordeliers & des Capucins. Le Commandant veut les contenir. Le Magistrat fâché contre le Commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines & la crédulité du peuple. L'Evêque est encor plus fâché que le Magistrat se soit mêlé d'une affaire divine. Et les moines restent puissans jusqu'à-ce qu'une révolution les abolisse.

*Hominum mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus.*

SIXIÈME ENTRETEN.

*Des trois gouvernemens , & de mille erreurs
anciennes.*

B.

ALlons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avoit tort, qui disoit à un partisan d'un gouverne-

ment populaire, *Commence par l'essayer dans ta maison, tu t'en repentiras bien vite.* Avec sa permission, une maison & une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi, mes enfans sont à moi; mes domestiques quand je les paye sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire, ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les loix sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi, que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur, & mon ami le manufacturier s'élèvent tous au dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent Chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un Duc & Pair pour être payé de ses fournitures: est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un soufflet de Monseigneur votre Intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

VI.
DIALOG.

Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, unè comédie mauvaise, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là, de parasite, & cet autre d'entremeteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté & par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre; c'est, quand les fots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne fais quels vainqueurs firent crever un oeil, il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux; je m'imagine qu'on en crevé un dans l'Etat aristocratique, & deux dans l'Etat monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'aristocratie; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de

de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très bonne éducation , qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi Noble Vénitien ou Comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un Seigneur riche , Monsieur C , & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous feriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez Empereur de Constantinople. Pour moi , quoique je ne sois que membre du Parlement de la Grande-Bretagne , je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable , c'est celui d'un Français , qui , dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions , parle ainsi de notre gouvernement.

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble ,
Les Députés du peuple , & les Grands & le Roi ,
Divisés d'intérêt , réunis par la loi.
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,
Dangereux à lui-même , à ses voisins terrible.

E' A , B , C.

R

V L.
DIALOG.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très grand abus chez vous ?

A.

Sans doute , comme il en fut chez les Romains , chez les Athéniens , & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine , est d'être puissant & heureux avec des abus énormes ; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre depuis l'Empereur Chinois Hiao , & depuis la horde Hébraïque jusqu'aux dernières desfections de Raguse & de Genève ?

A.

Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens qui n'ont pu gouverner une servante & un valet , se sont mêlés de régir l'Univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre tems à lire ensemble le livre de Bossuet Evêque de Meaux , intitulé *la Politique de l'Ecriture Sainte* ? Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple , qui fut sanguinaire sans être guerrier , usurier sans être commerçant , bri-

gand sans pouvoir conserver ses rapines , presque toujours esclave & presque toujours révolté , vendu au marché par Titus & par Adrien , comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient immonde , & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda & de Samarie , qui ne connurent que l'assassinat ; à commencer par leur David , lequel ayant fait le métier de brigand pour être Roi , assassina Urie dès qu'il fut le maître ; & ce sage Salomon qui commença par assassiner Adonias son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on nous répète les fables d'Hérodote & de ses semblables sur les anciennes Monarchies de l'Asie , & sur les Républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redifent qu'une Didon , sœur prétendue de Pigmalion, (qui ne sont point des noms phéniciens) s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf , & que le coupant en lanières , elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage : que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres , & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis , & de l'anneau de Gigès & des oreilles de Smerdis , & du cheval de Darius qui fit son maître Roi de Perse ; qu'on s'étende sur les loix de Carondas , qu'on

VI.
DIALOG.

nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de Romulus & de Remus, le cheval de Troye, & la baleine de Jonas.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays, & par celles de ses voisins, la leçon sera longue ; mais aussi, voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent, cette leçon sera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention se rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie est supportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIÈME ENTRETEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

Seriez-vous assez hardi, pour me foutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée? les favetiers & les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de Sophocle? vos orateurs font-ils oublier Cicéron & Démosthène? & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

VII.
DIALOG.

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en je vous prie la Grèce, qui obéit au Grand Turc, & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au Pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris qui n'est que d'un dixième moins grand que Lon-

VII.
DIALOG.

dres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert ; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie, tout était sauvage, les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Pologne, en Russie, & que les découvertes de notre grand Newton soient devenues le catéchisme de la Noblesse de Moscou & de Peterbourg ?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube, & du Mansfanarès ; la lumière est venue du Nord ; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans tous ces pays-là, qu'on ne l'était quand César descendit dans votre isle, où il vous trouva à moitié nuds ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du tems de César ; ils man-

geront du pain. d'avoine , & s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson fêché au soleil , & pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes , ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de Parlement, ni prérogatives de la Couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois shellings par livre sur son champ & sur son pré, & d'un shelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature ; elle n'est point altérée dans les isles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature, & que c'est nous qui la suivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi ! c'est suivre la nature que de sacrer un Archevêque de Cantorbéri ? d'appeller un Allemand, transplanté chez vous, Votre Majesté ? de ne pouvoir épouser qu'une seule femme ? & de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct &

VII.
DIALOG.

le jugement ces deux fils aînés de la nature ; nous enseignent, à chercher en tout notre bien-être , & à procurer celui des autres , quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'est-il pas vrai que si deux vieux Cardinaux se rencontraient à jeun & mourans de faim sous un prunier , ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes , & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien , qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux Cardinaux & les deux Mangageats en concluront , que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société , feront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts , (ce qui est un grand don de Dieu) ceux qui proposeront des loix , ce qui est infiniment plus aisé , feront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc plus les arts seront cultivés , & les propriétés plus assurées , plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc , lorsque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre sterling , pour jouir plus sûrement de dix-sept autres shellings ; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être , sous le nom de Roi , le conservateur de notre

liberté, l'arbitre entre les Lords & les Communes, le chef de la République, quand nous n'époufons qu'une feule femme par œconomie, & pour avoir la paix dans la maifon, quand nous tolérons (parce que nous fommes riches,) qu'un Archevêque de Cantorbéri ait douze mille pièces de revenu pour foulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il fait prêcher, pour entretenir la paix dans le Clergé, &c. &c. Nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le fawage ifolé & brute (s'il y a de tels animaux fur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il du matin au foir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas fon nid, une poule qui ne pondrait jamais; corrompraient leur loi naturelle qui eft leur instinct. Les hommes infociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi, l'homme déguifé fous la laine des moutons, ou fous l'excrément des vers-à-foye, inventant la poudre à canon pour fe détruire, & allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est là l'homme naturel; & le Brafilien tout nud eft l'homme artificiel?

 VII.
 DIALOG.

A.

Non ; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encor atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard , une chenille enfermée dans sa fève , qui ne fera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des Newtons & des Lockes , & alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine ; supposé que les organes du Brasilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme ; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout , le caractère d'un Brasilien & les sentimens d'un Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre , je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est , & non l'état où l'on ne peut être.

 HUITIÈME ENTRETIEN.

Des Serfs de corps.

B.

IL me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sûreté des magasins , des fripons qui gagnent aux trois de l'argent que perdent les dupes ; des fainéans qui de-

mandent l'aumône , & des marionettes dans le préau.

VIII.
DIALOG.

A.

Tout cela est de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme , sur sa nature , sur le développement de son intelligence , sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard , elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi , je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde , il y en a deux surtout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves , & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des Nègres. Il est bien comique , il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade , comme nous avons

VIII.
DIALOG.

le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval , je le nourris mal , je l'habille de même , il est battu quand il défobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons nous mieux nos soldats ? N'ont-ils par perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier , c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cent écus au moins , & un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné , l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à-peu-près le même ; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie , & de la passer avec sa négresse & ses négrellons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a son tarif : tant pis pour lui , s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécille ; mais ne dites pas que je suis un coquin.

Il me semble que Grotius (Liv. II. chap. V.)

approuve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain. VIII.
DIALOG.

Mais Montesquieu regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, & un Français qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer ; il me dit, Brave Anglais ne me tue pas, & je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail & d'oignons ; il me lit les soirs Don Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela s'il vous plait ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'Empereur Justinien.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit (a), & qu'il cite

(a) Liv. XV. chap. VI.

VIII.
DIALOG.

le Capitaine Jean Perri dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire. (*b*) Voici ses propres mots , *Le Czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave , son Golup ; mais seulement Raab qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel , car il est encor aujourd'hui esclave.*

En effet , tous les cultivateurs , tous les habitans des terres appartenantes aux Boyards ou aux Prêtres sont esclaves. Si l'Impératrice de Russie commence à créer des hommes libres , elle rendra par-là son nom immortel.

Au reste , à la honte de l'humanité , les agriculteurs , les artisans , les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes sont encor esclaves , serfs de glèbe , en Pologne , en Bohême , en Hongrie , en plusieurs provinces de l'Allemagne , dans la moitié de la Franche-Comté , dans le quart de la Bourgogne ; & ce qu'il y a de contradictoire , c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel Evêque qui n'a guères que des serfs de glèbe de main-morte dans son territoire. Telle est l'humanité , telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre , on ne voit chez les Religieux Chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi si des Evêques , & des Re-

(*b*) Pag. 228.

ligieux ont des esclaves , je veux en avoir aussi.

B.

VIII.
DIALOG.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'Abbé de St. Pierre sera signée par le Grand Turc & par toutes les Puissances , & qu'on aura bâti la ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre , pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIÈME ENTRETEN.

Des Esprits serfs.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps , vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous , s'il vous plait. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué , en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

IX.
DIALOG.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou , & que le père nègre qui vend son nègrillon est un barbare ; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien , afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui , & je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval , à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à-peu-près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre , il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac , & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile ?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit , dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit , comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est , de plier l'esprit

prit de nos enfans comme les femmes Caraïbes paîtrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises , dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pu- sillanime, & barbare ; d'instituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire , de parler , & même de penser , comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écri- toire que pour lui , & faire d'Agnès une imbécille afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abo- lir , ou je fuirais pour jamais de mon isle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit , ni dans ses discours , les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouit de sa fortune , de sa liberté , & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non sans doute ; & il faut punir le séditieux téméraire ; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture faut-il leur en interdire l'u- sage ? J'aimerais autant qu'on vous rendit muet pour vous empêcher de faire de mauvais argu-

L' A , B , C.

S

IX.
DIALOG.

mens. On vole dans les ruës, faut-il pour ce la défendre d'y marcher? on dit des sottises & des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls; c'est la seule manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement & noblement, elle vous aime, & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à Cicéron & à Tacite, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel; & le chapeau de Brutus sur la tête & son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le Tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui?

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer

Phorreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des Récollets au Capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes fraix pour aller changer en ruines les répaïres des Inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'Amiral Black. Envoyé par Cromwell pour signer un traité avec Jean de Bragance Roi de Portugal , ce Prince s'excusa de conclure, parce que le grand Inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit Black, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'Amiral lui lache une bordée à boulets rouges ; l'Inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'Amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les Inquisiteurs, de tyranniser les ames & de bruler les corps ; comme les Péfans, & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme ; & comme tous les hommes parleraient s'ils étaient. Voulez-vous que je vous

IX. dise quel est le plus grand défaut du genre
DIALOG. humain ?

C.

Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouët.

DIXIÈME ENTRETEN.

Sur la Religion.

C.

PUisque vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le Gouvernement & sur la Religion ?

A.

Qui garde le silence sur ces deux objets, qui

n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par Jacques second & par son Chancelier Jeffreys; & Milord de Kenterbury nous ferait donner le fouët à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, & notre épée la seconde.

C.

Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B.

Eh vous n'y pensez pas, Mr. C, si les premiers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'Empire Romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'Evangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Edesse, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, & les prophéties des Sibylles en acrostiches, & le Symbole des douze Apôtres, & le Testament des douze Patriarches, & le livre d'Enoch, & cinq ou six Apocalypses, & de fausses constitutions apostoliques, &c. &c. Que n'écrivirent ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse: mais j'y veux du ménagement com.

X. me dans la conversation des honnêtes gens ; cha-
DIALOG. cun y dit son avis , mais personne n'insulte la
 compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société ; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine ; (car c'est de quoi chaque nation se pique) cent mille volumes lancés contre elle , ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle , comme vous savez ; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques , ou des fripons , ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois , viennent à corrompre une religion pure & simple , si par hazard des Mages & des Bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix sacrées , des mystères impertinens à la morale divine des Zoroastre & des Confutzée , le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoieraient le temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B.

Vous me paraissez bien savant ; quels sont donc ces préceptes de Zoroastre & de Confutzée ?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes*
ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie les injures & ne te souviens que des bienfaits.* Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des Jésuites. *Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.*

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit, ni pû dire qui l'emporte sur cette maxime. Si après cela, des Docteurs Persans ou Chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantastiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangéât que de certains alimens en l'honneur de Zoroastre & de Confutzée; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de famille de ces deux grands-hommes; s'ils ont disputé trois cent ans pour savoir comment Confutzée avait été fait ou engendré; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames peu spirituelles; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer & par les flammes, il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a donc écrit en faveur de la Religion naturelle & divine, contre les détestables abus de la

X. Religion sophistique , a été le bienfauteur de
 DIALOG. sa patrie.

C.

Souvent ces bienfauteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés , ou ils sont morts en l'air , & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernemens ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison , qu'on l'abolit au lieu de la réprimer ; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un Curé qui tient registre des naissances & des morts , qui ramasse des aumônes pour les pauvres , qui console les malades , qui met la paix dans les familles ; mais à quoi sont bons des théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société , quand on aura bien sù qu'un Ange est infini , *Secundum quid* , que Scipion & Caton sont damnés pour n'avoir pas été Chrétiens , & qu'il y a une différence essentielle entre Catégorématique , & Sincatégorématique.

N'admirez - vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'appétit intellectuel*. Il examine au long si les cérémonies de la loi

font avant la loi. Mille pages font employées à ces belles questions, & cinq cent mille hommes les étudient !

Les théologiens ont longtems recherché, si Dieu peut être citrouille & scarabé, si quand on a reçu l'Eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands-hommes ; c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois, que notre grand mal est de ne pas savoir encor à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait ? un fou après avoir répété toutes les bêtises scholastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide ; & c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs & aux richesses ; que dis-je ? Thomas & Bonaventure ont des autels, & ceux qui ont inventé la charuë, la navette, le rabot & la scie sont inconnus ?

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie comme on a détruit l'astrologie judiciaire,

X. la magie , la baguette divinatoire , la cabale
 DIALOG. & la chambre étoilée.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins , & n'y laissons que les rossignols ; conservons l'utile & l'agréable , c'est là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est dégoutant & venimeux , je consens qu'on l'ex-termine.

A.

Une bonne religion honnête , morte de ma vie , bien établie par acte de Parlement , bien dépendante du Souverain , voilà ce qu'il nous faut , & tolérons toutes les autres. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérans.

C.

Je lisais l'autre jour un poème français sur la grace , poème didactique , & un peu soporatif , attendu qu'il est monotone. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de Dieu est refusée , (quoique votre Monarque se dise Roi par la grace de Dieu tout comme un autre) l'auteur , dis-je , s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette isle de Chrétiens féconde pépinière ,
 L'Angleterre , où jadis brilla tant de lumière ,
 Recevant aujourd'hui toutes religions ,
 N'est plus qu'un triste amas de folles visions....
 Oui , nous sommes , Seigneur , tes peuples les plus chers ,

Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.

Vérité toujours pure , & doctrine éternelle !

La France est aujourd'hui ton Royaume fidèle.

X.

DIALOG.

A.

Voilà un plaifant original avec fa pépinière & fes rayons *clairs* ! un François croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il femble qu'il s'agiffe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ; en quoi , s'il vous plaît , la France est-elle le Royaume *fidèle de la doctrine éternelle* ? Est-ce dans le tems qu'une bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de Jéfuites , & fcellée à Rome par un collège de Cardinaux , a divisé toute la France & fait plus de prifonniers & d'exilés qu'elle n'avait de foldats ? O le Royaume fidèle !

Que l'Eglife Anglicane réponde , fi elle veut , à ces rimeurs de l'Eglife Gallicane ; pour moi je fuis sûr que perfonne ne regrettera parmi nous , *ce tems jadis où brillait tant de lumière*. Etait-ce quand les Papes envoyaient chez nous des Légats donner nos bénéfices à des Italiens , & imposer des décimes fur nos biens pour payer leurs filles de joye ? Etait-ce quand nos trois Royaumes fourmillaient de moines & de miracles ? ce plat poète eft un bien mauvais citoyen. Il devait fouhaiter plutôt à fa patrie affez de *rayons clairs* , pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter ; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les Gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les

X.
DIALOG.

années , & que les Anglicans qui payaient autrefois le denier de St. Pierre étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très bien dit ; la Religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug , mais encor de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la Religion ; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux-cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairèrent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil , qu'on électrifèrait le tonnerre , & qu'on découvrirait la gravitation universelle , loi qui préside à l'Univers ! Il est tems que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une Académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du St. Office.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles & quelquefois les Etats. Elle seule fait les athées ; car le grand nombre des petits théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique , n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie , disent-ils , est selon la signification du mot , la science de Dieu ; or les polissons , qui ont profané cette science , ont

donné de Dieu des idées absurdes , & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère , parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre , ni faire diète dans la pléthore , ni être saigné dans l'apoplexie , parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres , parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidens de la chymie , parce que des chymistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorans que ces petits théologiens , disent , Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en Dieu ; pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis , une fausse science fait les athées ; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juste & sage celui que la théologie a rendu inique & insensé. Voilà à-peu-près ce que j'ai lû dans un petit livre nouveau ; & j'en ai fait ma profession de foi.

B.

En vérité , c'est celle de tous les honnêtes gens.

 ONZIÈME ENTRETIEN.

Du droit de la guerre.

B.

XI.
DIALOG. **N**ous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près ; & les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse , ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets si importans. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix , & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre ?

B.

Vous m'embarrassez ; mais enfin de Groot , ou Grotius en a fait un ample traité , dans lequel il cite plus de deux cent auteurs Grecs ou Latins , & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez-vous que le Prince Eugène , & le Duc de Marlboroug l'eussent étudié quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais assez ; c'est de tenir sa parole , & de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature ; mais pour le droit

de la guerre, je ne fais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

XI.
DIALOG.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne, si universelle de la guerre, avec des idées du juste & de l'injuste ? avec cette bienveillance pour nos semblables que nous prétendons être née avec nous ? avec le *to Kalon*, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière, n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les Brame & les primitifs nommés Quakres n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très rarement le sang ; & je n'ai point lu que la République de San Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrain qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les exterminer l'Évangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent

XI.
DIALOG.

jamais fait la guerre à personne , lorsqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup , mit les bourgades en cendres , égorgea les femmes sur les corps de leurs maris , & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes ?

A.

Comme les Médecins rendent raison de la peste , des deux véroles & de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage & de la peste ; il suffit souvent qu'un Ministre d'Etat enragé ait mordu un autre Ministre pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies , il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la Tragédie s'est emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix , & la pitié que la nature a mise dans nos cœurs comme un contrepoison contre l'héroïsme carnassier , fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde , afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je fais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes
aux

aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, composée par un Français qui pense profondément.

XII.

DIALOG.

La loi de l'Univers est malheur aux vaincus :

J'ai dompté un cheval : si je suis sage je le nourris bien , je le caresse , & je le monte ; si je suis un fou furieux , je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant : car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains , par les Saxons & les Danois ; & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre Religion est entre les-mains des Turcs : une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens , les Carthaginois , les Romains , les Goths , les Arabes ont tour-à-tour subjugué l'Espagne. Enfin , de la Chine à Cadix , presque tout l'Univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'est-à-dire après la rapine ; & ces loix , ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous , si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses loix ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à
L' A , B , C. T

XI.
DIALOG. sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait je n'aurais rien à repliquer : s'il me subjuguait , je n'aurais que deux partis à prendre , celui de me tuer moi-même , ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre , point de droit des gens ?

A.

J'en suis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les Rois , tous les Ministres pensent comme moi ; & c'est pourquoi , douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix.

Qu'un Prince licentie ses troupes , qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines , & qu'il passe son tems à lire Grotius , vous verrez si dans un an ou deux il n'aura pas perdu son Royaume.

C.

Ce fera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun , sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est

contenue par l'ambition , alors les chiens d'égal
 le force montrent les dents , & ne se déchirent
 que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

XI.
 DIALOG.

C.

Mais les Romains , les Romains ces grands
 législateurs !

A.

Ils faisaient des loix , vous dis-je , comme
 les Algériens assujettissent leurs esclaves à la
 règle ; mais quand ils combattaient pour ré-
 duire les nations en esclavage , leur loi était
 leur épée. Voyez le grand César , le mari de
 tant de femmes , & la femme de tant d'hommes ,
 il fait mettre en croix deux mille citoyens du
 pays de Vannes , afin que le reste apprenne à
 être plus souple ; ensuite quand toute la nation
 est bien apprivoisée , viennent les loix & les
 beaux réglemens. On bâtit des cirques , des
 amphithéâtres ; on élève des aqueducs , on cons-
 truit des bains publics , & les peuples subjugués
 dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y a
 des loix qu'on observe. Par exemple on fait
 une trêve de quelques jours pour enterrer ses
 morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans
 un certain endroit. On accorde une capitula-
 tion à une ville assiégée ; on lui permet de ra-
 cheter ses cloches. On n'éventre point les fem-
 mes grosses quand on prend possession d'une

XI. place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains ; & s'il meurt vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez-vous pas que ce font-là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement ! La guerre ne les a pas dictées ; elles se font entendre malgré la guerre ; & sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'offemens.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une loi du barreau ? Si une horde de théologiens allant faire bruler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera bruler à son tour. S'ils font grace qu'on la leur fasse ; direz-vous que c'est-là une loi théologique ? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, est une maladie affreuse qui fait les nations l'une après l'autre, & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi ! vous n'admettez donc point de guerre juste ?

A.

-Je n'en ai jamais connu de cette espèce ; cela me paraît contradictoire & impossible.

XI.
DIALOG.

B.

Quoi ! lorsque le Pape Alexandre VI & son infame fils Borgia pillaient la Romagne , égorgeaient , empoisonnaient tous les Seigneurs de ce pays , en leur accordant des indulgences , il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres ?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre ? Ceux qui se défendaient , la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives ; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux Princes se disputent un héritage , leur droit est litigieux , leurs raisons sont également plausibles ; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement , que l'un des deux n'ait pas tort ; & il est absurde & barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux Princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ

XI.
DIALOG. clos s'ils veulent ; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts , voilà où est l'horreur. Par exemple , l'Archiduc Charles dispute le trône d'Espagne au Duc d'Anjou , & avant que le procès soit jugé , il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste ?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différend.

C.

Il était tout trouvé ; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation Espagnole disait , Nous voulons le Duc d'Anjou ; le Roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament , nous y avons souscrit , nous l'avons reconnu pour notre Roi ; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans & des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage ?

A.

Alors , comme je vous le disais , la nation & ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans jusqu'à ce que les enragés épuisés n'en pouvant plus , soient forcés de s'accorder. Le hazard , le mélange de bons & de mauvais

succès , les intrigues , la lassitude ont éteint cet incendie , que d'autres hazards , d'autres intrigues , la cupidité , la jalousie , l'espérance avaient allumée. La guerre est comme le Mont Vésuve ; ses éruptions engloutissent des villes , & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des tems où les bêtes féroces descendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux , ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

XI.
DIALOG.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes ?

A.

Celle des perdrix est pire ; les renards , les oiseaux de proie les dévorent , les chasseurs les tuent , les cuisiniers les rôtissent , & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces , & se soucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur , & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur ; c'est la destinée. Vos moralistes font très bien de crier toujours , „ Misérables mortels , soyez justes & „ bienfaisans , cultivez la terre & ne l'ensan- „ glantez pas. Princes , n'allez pas dévaster „ l'héritage d'autrui , de peur qu'on ne vous „ tue dans le vôtre ; restez chez vous , pauvres

XI.
DIALOG.

„ gentillâtres , rétablissez votre mafure ; tirez
 „ de vos fonds le double de ce que vous en
 „ tiriez ; entourez vos champs de hayes vives ;
 „ plantez des meuriers ; que vos fœurs vous
 „ faffent des bas de foye ; améliez vos vignes ;
 „ & fi des peuples voisins veulent venir boire
 „ votre vin malgré vous , défendez-vous avec
 „ courage ; mais n'allez pas vendre votre fang
 „ à des Princes qui ne vous connaiffent pas ,
 „ qui ne jetteront jamais fur vous un coup
 „ d'œil , & qui vous traitent comme des
 „ chiens de chaffe qu'on mène contre le fan-
 „ glier , & qu'on laiffe enfuite mourir dans un
 „ chenil.

Ces difcours feront peut - être impreflion fur
 trois ou quatre têtes bien organisées, tandis que
 cent mille autres ne les entendront feulement
 pas , & brigueront l'honneur d'être Lieutenant
 de houzards.

Pour les autres moraliftes à gages que l'on
 nomme Prédicateurs , ils n'ont jamais feulement
 ofé prêcher contre la guerre. Ils déclament
 contre les appétits fenfuels après avoir pris
 leur chocolat. Ils anathématifent l'amour , &
 au fortir de la chaire où ils ont crié , gefticulé
 & fué , ils fe font effuyer par leurs dévotes. Ils
 s'époumonent à prouver des myftères dont ils
 n'ont pas la plus légère idée. Mais ils fe gar-
 dent bien de décrier la guerre, qui réunit tout
 ce que la perfidie a de plus lâche dans les ma-
 nifeftes , tout ce que l'infame friponnerie a de
 plus bas dans les fournitures des armées , tout
 ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage ,

le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre : & leurs confrères chantent pour de l'argent des chançons juives, quand la terre a été inondée de sang.

XI.
DIALOG.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lû dans le prolix & argumentant Bourdalouë, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons, je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lû une seule page contre la guerre.

L'élégant & dotix Massillon en bénissant les drapeaux du régiment de Catinat, fait à la vérité quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. „ Ce désir, dit-il, de voir „ vos services récompensés, s'il est modéré, „ s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, n'a rien doùt la morale chrétienne puisse être blessée. „ Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au devant du régiment de Catinat. „ O mon Dieu, faites le précéder toujours de la „ victoire & de la mort ; répandez sur ses ennemis les esprits de terreur & de vertige. „ J'ignore si la victoire peut précéder un régiment & si Dieu répand des esprits de vertige ; mais je fais que les prédicateurs Autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'Empereur, & que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

Les prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humai-

XI. nes dont leurs pfaumes font remplis. Il n'est
DIALOG. question que de mettre l'épée divine fur sa cuif-
 fe, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfans
 à la mamnelle contre la muraille. L'ange ex-
 terminateur ne fut pas heureux dans fes campa-
 gnes, il devint l'ange exterminé ; & les Juifs
 pour prix de leurs pfaumes furent toujours vain-
 cus & esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez,
 vous verrez que les prêtres ont toujours prêché
 le carnage, depuis un Aaron qu'on prétend avoir
 été Pontife d'une horde d'Arabes, jusqu'au Prédi-
 cant Jurieu prophète d'Amsterdam. Les négocians
 de cette ville auffi fenfés que ce pauvre garçon
 était fou, le laiffaient dire, & vendaient leur gé-
 roffe & leur canelle.

C.

Et bien, n'allons point à la guerre, ne
 nous faisons point tuer au hazard pour
 de l'argent. Contentons-nous de nous bien
 défendre contre les voleurs appellés con-
 quérans.

DOUZIÈME ENTRETIEN.

Du code de la perfidie.

B.

ET du droit de la perfidie qu'en dirons-nous?

XII.
DIALOG.

A.

Comment par St. George ! Je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lû ce devoir du Chrétien ?

B.

Je le trouve partout. La première chose que fait Moïse avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin ; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, sont très renommées. Celle du patriarche Jacob envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître Gonin, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David qui s'étant associé quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Akis, allait

XII.
DIALOG.

égorger les hommes , les femmes , les petits enfans des villages qui étaient sous la sauvegarde de ce roitelet ; & lui faisait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes , les femmes & les petits garçons appartenans au roitelet Saül. Vive sur-tout sa perfidie envers le bon homme Uriah ! Vive celle du sage Salomon inspiré de Dieu qui fit massacrer son frère Adonias après avoir juré de lui conserver la vie !

Nous avons encor des perfidies très renommées de Clovis , premier Roi Chrétien des Francs , qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime sur-tout sa conduite envers les assassins d'un Rinomer , Roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un Royaume du Mans). Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce Roi par derrière , & les paya en fausse monnoie. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte , il les fit assassiner pour rattraper sa monnoie de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des Princes , qui tous ont bâti des Eglises , & fondé des monastères.

Or , l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre humain : car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur ?

A.

Il m'importe fort peu que Clovis & ses

pareils ayent été oints ; mais je vous avoue que je souhaiterais pour l'édification du genre humain qu'on jettât dans le feu toute l'histoire civile & ecclésiastique. Je n'y vois guères que les annales des crimes ; & soit que ces monstres ayent été oints ou ne l'ayent pas été , il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélerateffe.

Je me souviens d'avoir lû autrefois l'histoire du grand schisme d'Occident. Je voyais une douzaine de Papes tous également perfides , tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puisque la Papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes , puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne , je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui , je conçois que le roman vaudrait mieux. On y est maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le roman de Télémaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer , voici un morceau du Télémaque concernant la perfidie sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman au livre XX , Adraste Roi des Dauniens ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dios-

XII. core se réfugie chez les Princes Grecs ; &
DIALOG. n'écoulant que sa vengeance il leur offre de
 tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque
 inspiré par Minerve leur persuade de ne point
 écouter Dioscore & de le renvoyer pieds &
 poings liés au Roi Adrafte. Comment trou-
 vez-vous cette décision du vertueux Télé-
 maque ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment
 Minerve, c'était Tisiphone qui l'inspirait. Com-
 ment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on
 le fasse mourir dans les tourmens , & qu'A-
 drafte ressemble en tout à David qui jouissait de
 la femme en faisant mourir le mari ! L'onc-
 tueux auteur du Télémaque n'y pensait pas.
 Ce n'est point-là l'action d'un cœur géné-
 reux , c'est celle d'un méchant & d'un traître.
 Je n'aurais point accepté la proposition de Diof-
 core , mais je n'aurais pas livré cet infortuné
 à son ennemi. Dioscore était fort vindicatif à
 ce que je vois , mais Télémaque était un
 perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-
 vous ?

C. .

Elle est fort commune, je l'avoue. Je ferais
 bien embarrassé s'il fallait décider quels furent
 les plus grands fripons dans leurs négociations,
 des Romains ou des Carthaginois , de Louis XI

le Très Chrétien ou de Ferdinand le Catholique, &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'Etat. XII
DIALOG.

A.

Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de si grossières qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième & du seizième siècles.

Le vrai politique est celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne fait que filer la carte, & qui tôt ou tard est reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre?

C.

Je crois que ce bonheur est rare, & que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trou-

XII. vez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un
DIALOG. ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto?*

A.

Parbleu allez demander cela à des Casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la Chambre des Communes, j'opinerais (Dieu me pardonne) pour l'empoisonner lui-même malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cent Sénateurs, & même dans trois cent mille? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIÈME ENTRETEN.

Dés loix fondamentales.

B.

J'Entends toujours parler de loix fondamentales; mais y en a-t-il?

A.

Oui, il y a celle d'être juste; & jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C.

C.

XIII.
DIALOG.

Je lisaï il n'y a pas longtems un de ces mauvais livres très rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent des cailloux pétrifiés, s'imaginant par-là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris nommé Louis d'Orléans qui plaïdait beaucoup contre Henri IV pardevant la Ligue, & qui heureusement perdit sa cause. Voici comme ce jurifconsulte s'exprime sur les loix fondamentales du Royaume de France: „ la loi „ fondamentale des Hébreux était que les lé- „ preux ne pouvaient régner. Henri IV est „ hérétique, donc il est lépreux, donc il ne „ peut être Roi de France par la loi fondamen- „ tale de l'Eglise. La loi veut qu'un Roi de „ France soit chrétien comme mâle. Qui ne „ tient la foi Catholique, Apostolique & Romai- „ ne n'est point chrétien & ne croit point en „ Dieu. Il ne peut pas plus être Roi de France „ que le plus grand faquin du monde, &c. “

Il est très vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au Pape ne croit point en Dieu, mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre; il y faut mettre quelque petite restriction; & il me semble qu'à tout prendre, maître Louis d'Orléans Avocat au Parlement de Paris, ne raisonnait pas tout-à-fait aussi-bien que Cicéron & Démotthènes.

B.

Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du St. Empire Romain, s'il

L' A , B , C.

V.

XIII.
DIALOG.

prenait un jour fantaisie aux Electeurs de choisir un César protestant, dans la superbe ville de Francfort sur le Mein.

A.

Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des Electeurs à sept, parce qu'il y a sept cieux, & que le chandelier d'un temple Juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine royal est inaliénable? & cependant n'est-il pas presque tout aliéné? vous m'avouerez que tous ces fondemens-là sont bâtis sur du sable mouvant. Les loix qu'on appelle *loix fondamentales* ne sont comme toutes les autres que des loix de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les tems. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les loix fondamentales de l'ancienne République Romaine. Il était bon que les domaines des Rois d'Angleterre, de France & d'Espagne demeurassent propres à la Couronne quand les Rois vivaient comme vous & moi du produit de leurs terres. Mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes & d'impôts, qu'importe qu'ils ayent des domaines ou qu'ils n'en ayent pas? Quand François I manqua de parole à Charles-Quint son vainqueur, quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loix que les Bourguignons étaient inaliénables; mais si Charles-Quint était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande

armée, les Bourguignons auraient été très aliénés. XIII.
DIALOG.

La Franche-Comté dont la loi fondamentale était d'être libre sous la Maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime & essentielle à la Couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, & tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations, c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au Pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un Roi qui régnait sur une lieue de pays ; ensuite elle fut d'élire deux Consuls, puis des Tribuns ; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un Empereur ; puis d'être mangés par des gens venus du Nord ; puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres ; allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, & sortez du Capitole qui n'était pas bâti pour vous.

B.

Amen !

C.

Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits enfans.

A.

Plût-à-Dieu que les grands-pères en euf-

XIII. fent la joie ! c'est de toutes les révolutions
DIALOG. la plus aisée à faire, & cependant personne n'y
 pense.

B.

C'est que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes est d'être fots & poltrons. Les rats Romains n'en savent pas encor assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C.

N'admettrons-nous point encor quelque loi fondamentale ?

A.

La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne ; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels qui décident entre lui & son persécuteur ; qu'on ne prenne à personne son pré & sa vigne sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement ; que les prêtres enseignent la morale & ne la corrompent point ; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en l'engraissant de leur substance. Que la loi règne, & non le caprice.

C.

Le genre humain est prêt à signer tout cela.

QUATORZIÈME ENTRETIEN.

Que tout Etat doit être indépendant.

B.

A Près avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

XIV.
DIALOG.

Premièrement, comment les Etats soit Républicains, soit Monarchiques se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces Etats ne soient composés d'imbécilles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un Légat à *Latere*, d'un Légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre Roi Jean à genoux devant lui ; & qui en reçut foi & hommage lige au nom de l'Evêque de Rome Innocent III, Vice-Dieu, serviteur des serviteurs de Dieu le 15 May, veille de l'Ascension 1213. ?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour

XIV. traiter ce serviteur insolent comme il le mé-
 DIALOG. rite.

B.

Eh mon Dieu, Monsieur C, ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de Royaume en Europe que l'Evêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le Vice-Dieu Stephanus ôta le Royaume de France à Chilpericus pour le donner à son principal domestique Pipinus, comme le dit votre Eginard lui-même, si les écrits de cet Eginard n'ont pas été falsifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le soupçonne.

Le Vice-Dieu Sylvestre donna la Hongrie au Duc Etienne, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme Gizele qui avait beaucoup de visions.

Le Vice-Dieu Innocent IV, en 1247, donna le Royaume de Norvège à un bâtard nommé Haquin, que ledit Pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvège, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les Rois de Castille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au Vice-Dieu? On sait combien d'Empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une Bulle: non seulement

vous dis-je, le serviteur de Dieu a donné tous les Royaumes de la Communion Romaine sans exception ; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encor aujourd'hui suzerain du Royaume de Naples : on lui en fait un hommage-lige depuis sept cent ans. Le Roi de Naples, ce descendant de tant de Souverains, lui paye encor un tribut. Le Roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul Roi vassal ; & de qui ! juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas longtems.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les Princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les Rois & les Barons ne savaient ni lire ni écrire, & la Cour Romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encor de beaux restes.

C.

Et comment des Princes & des Barons qui

XIV. étaient libres, ont-ils pu se soumettre si lâche-
DIALOG. ment à quelques jongleurs?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux faisaient se battre, & les jongleurs faisaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les Barons ont appris à lire & à écrire, lorsque la lépre de l'ignorance a diminué chez les Magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs, au lieu d'hommage; l'autre moitié qui lui baise encor les pieds, lui lie les mains; du moins c'est ainsi que j'ai lu dans une histoire qui quoique contemporaine est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le Roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être l'homme-lige du Pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de Dieu, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit; car ce n'est pas le Pape qui lui a donné le Royaume de Naples. Si des meurtriers Normands pour colorer leurs usurpations, & pour être indépendans des Empereurs auxquels ils avaient fait hommage, se firent oblats de la sainte Eglise, le Roi des deux Siciles, qui descend de Hugues

Capet en ligne droite, & non de ces Normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir. XIV.
DIALOG.

Le Roi de France n'a qu'à dire un mot, & le Pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne payera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce; je vous réponds que les Tribunaux de France appelés Parlemens, enrégistreront cet Edit sans remontrances.

On ne connaît pas ses forces. Qui aurait proposé il y a cinquante ans, de chasser les Jésuites de tant d'Etats Catholiques, aurait passé pour le plus visionnaire des hommes. Ce colosse avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguay: il couvrait de ses bras mille Provinces, & portait sa tête dans le Ciel. J'ai passé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tout les autres moines, ils disparaîtront sur la face de la terre.

A.

Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai tant d'aversion pour le froc, que j'aimerais encore mieux voir en France des revués que des processions. En un mot, en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie. Je veux que chaque Etat soit parfaitement indépendant.

314 TOUT ÉTAT INDÉPENDANT.

XIV.
DIALOG. Vous avez dit que les hommes ont été longtems aveugles , ensuite borgnes , & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation ? A cinq ou six oculistes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui ; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les Chirurgiens empresseés à les guérir.

A.

Eh bien , ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUINZIÈME ENTRETIEN.

De la meilleure législation.

C.

DE tous les Etats quel est celui qui vous paraît d'avoir les meilleures loix , la jurisprudence la plus conforme au bien général , & au bien des particuliers ?

A.

C'est mon pays sans contredit. La preuve en est que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuse Constitution* , & que dans presque tous les autres Royaumes

on en fouhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable & n'est point barbare : nous avons aboli la torture , contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible , & de sauver un coupable robuste , a fini avec notre infâme Chancelier Jeffreys , qui employait avec joye cet usage infernal sous le Roi Jacques II.

Chaque accusé est jugé par ses Pairs ; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait : c'est la loi seule qui le condamne sur le crime avéré & non sur la sentence arbitraire des Juges. La peine capitale est la simple mort , & non une mort accompagnée de tourmens recherchés. Etre tendre un homme sur une croix de St. André , lui casser les bras & les cuisses , & le mettre en cet état sur une rouë de carosse , nous parait une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahison on arrache encor le cœur du coupable après sa mort , c'est un ancien usage de Cannibale , un appareil de terreur qui effraye le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourmens à la mort : on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé : on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement son témoignage dans la nécessité de mentir en le punissant s'il se rétracte. On ne fait point déposer les témoins en secret , ce serait en faire des

XV. délateurs. La procédure est publique. Les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécille barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté aussi sotte qu'abominable est indigne de nous.

Dans le civil c'est encor la seule loi qui juge ; il n'est pas permis de l'interpréter ; ce serait abandonner la fortune des citoyens au caprice, à la faveur, & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente alors, on se pourvoit à la Cour d'équité par devant le Chancelier & ses assesseurs ; & s'il s'agit d'une chose importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en Parlement, c'est-à-dire, dans les Etats de la nation assemblés.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs Juges ; ce serait leur dire, je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait deshonoré ; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un Bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger : on ne vend point chez nous une place de Magistrat comme une métairie ; si des membres du Parlement vendent quelquefois leurs voix à la Cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre ; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une

charge de Conseiller au ban du Roi qu'on nomme Parlement , & de Président qu'on nomme à mortier ; presque toutes les places & les dignités se vendent en France , comme on vend des herbes au marché. Le Chancelier de France est tiré souvent du corps des Conseillers d'Etat ; mais pour être Conseiller d'Etat , il faut avoir acheté une charge de Maître des Requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parens d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les graces que le Roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui ; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attende illégalement à la liberté du moindre citoyen , la loi le venge ; le Ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen , & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'Imprimerie est dans notre isle aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation ?

Nous avons , il est vrai , toujours deux partis ; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent : ces deux partis veillent

XV. l'un sur l'autre ; & se disputent l'honneur d'être
 DIALOG. les gardiens de la liberté publique : nous
 avons des querelles ; mais nous bénissons tou-
 jours cette heureuse constitution qui les fait
 naître.

C.

Votre gouvernement est un bel ouvrage ; mais
 il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups ;
 mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'in-
 telligence & le courage ont élevé : il vous
 a trop coûté pour que vous le laissiez dé-
 truire. L'homme est né libre : le meilleur
 gouvernement est celui qui conserve le plus
 qu'il est possible à chaque mortel ce don de
 la nature.

Mais croyez-moi ; arrangez-vous avec vos co-
 lonies , & que la mère & les filles ne se bat-
 tent pas !

SEIZIÈME ENTRETIEN.

Des abus.

C.

ON dit que le monde n'est gouverné que par
des abus. Cela est-il vrai? XVI.
DIALOG.

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié usages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter, & la secte des Manichéens.

A.

Pardieu si Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus six fois par semaine pendant toute l'année, au banc du Roi qu'ils nomment Parlement.

B.

Oui, mais à qui appellerons-nous des

XVI. abus qui régissent dans la constitution de ce
DIALOG. monde ?

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent beaucoup plus furieusement encore sans avoir seulement l'idée de manger ?

C.

Ah ! pardonnez-moi, nous nous faisons autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes institutions dégèrent.

B.

J'ai lu dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans si vous retranchez le tems perdu du sommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair & net ; que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'est qu'un passage du néant à l'existence, & que si vous retranchez encor les tourmens du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle ame, il ne reste pas trois ans franc & quitte pour les plus heureux, & pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B.

B.

XVII.
DIALOG.

Je le désirerais du moins.

A.

C'est un secret sûr pour abréger encor votre vie.

C.

Laiſſons-là les pas de clef qu'a faits la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr ſouvent & pour donner la mort à leur mère, la ſource de la vie empoisonnée par un venin qui s'eſt gliffé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la vérole qui décime le genre humain, la peste toujours ſubſiſtante en Afrique, les poiſons dont la terre eſt couverte & qui viennent d'eux-mêmes ſi aifément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes,

B.

La liſte ſerait longue dans la ſociété perfectionnée. Car ſans compter l'art d'aſſaſſiner régulièrement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtemens & le pain à ceux qui ſèment le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les tréſors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou ſix cent perſonnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi-feuille de papier

L' A, B, & C.

X

XVI.
DIALOG.

ceux qui vous ont déplu, comme une Maréchale d'Ancre, un Maréchal de Marillac, un Duc de Sommerfet, une Marie Stuart; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés quand il ne peut avoir eu d'associés, les buchers allumés, les poignards aiguisés, les échaffauts dressés pour des argumens en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'Esdras, si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, & commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'Alexandre VI, de la St. Barthelemi & de Cromwell?

C.

C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la superstition excita les orages, & la philosophie les apaise.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN.

Sur des choses curieuses.

B.

A Propos, Monsieur A, & croyez-vous le monde bien ancien?

XVII.
DIALOG.

A.

Monsieur B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hypothèses sont fort amusantes; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tout trois dans le fond en l'an de grace 1760, que depuis la création du monde qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la Vulgate, 2309 ans selon le texte Samaritan.

XVI.
DIALOG.

tain ; & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appellons des Septante. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam & Eve notre père & notre mère , Abel , Caïn , Seth , n'ayent été connus de personne au monde que de la petite horde Juive , qui tint le cas secret , jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avifassent sous le premier & le second des Ptolomées , de traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusques-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison , & encor chez la plus méprisée ; tandis que les Chinois , les Indiens , les Persans , les Egyptiens , les Grecs & les Romains n'avaient jamais entendu parler d'Adam ni d'Eve.

B.

Il y a bien pis : c'est que Sanchoniaton qui vivait incontestablement avant le tems où l'on place Moïse , & qui a fait une Genèse à sa façon , comme tant d'autres auteurs , ne parle ni de cet Adam , ni de cette Eve. Il nous donne des parens tout différens.

C.

Sur quoi jugez-vous , Monsieur B , que Sanchoniaton vivait avant l'époque de Moïse ?

B.

C'est que s'il avait été du tems de Moïse , ou après lui , il en aurait fait mention. Il

écrivait dans Tyr qui florissait très longtems avant que la horde Juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems; les livres Juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres (a) nommée Carriath-Sepher, c'est-à-dire, ville des livres, appelée depuis Dabir. Certainement Sanchoniaton aurait parlé de Moïse, s'il avait été son contemporain ou son puiné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les miraculeuses aventures de Moïse ou Moïse, comme les dix playes d'Égypte & les eaux de la mer suspendues à droite & à gauche, pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs & journaliers qu'un grave historien passe sous silence. Sanchoniaton ne dit mot de ces prodiges de Gargantua: donc il n'en savait rien; donc il était antérieur à Moïse, ainsi que Job qui n'en parle pas. Eusèbe son abrégé qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

A.

Cette raison est sans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé

(a) Juges, chap. I. v. 11.

XVII.
DIALOG.

comme les Juifs ; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier *Dieu*. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonai* des Sidoniens , le nom de *Jehova* ou *Hiao* des Syriens. Leur opiniâtreté , leurs superstitions nouvelles , leur usure consacrée , sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons chez qui les noms de géométrie & d'astronomie furent toujours absolument inconnus , n'apprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babilone. On a déjà prouvé que c'est-là qu'ils connurent les noms des Anges , & même le nom d'Israël , comme ce transfuge Juif Flavien Joseph l'avoue lui-même.

C.

Quoi ! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs , & toute différente ?

A.

Cela est incontestable. Voyez le Shasta & le Védani des Indiens ; les cinq Kings des Chinois , le Zend des premiers Persans , le Thaut ou Mercure trismegiste des Egyptiens ; Adam leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de Marquis & de Barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam ! Cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis Adam.

A.

Il comptent comme il leur plaira , les
Etrennes mignonnes ne font pas mes archives.

B.

Si bien donc que Monsieur A. est pré-ada-
mite ?

A.

Je suis pré-saturnien , pré-osirite , pré-bramite ,
pré-pandorite.

C.

Et surquoi fondez-vous votre belle hypothèse
d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écou-
tiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne fais si nous avons raisonné jusqu'ici bien
ou mal ; mais je fais que nous avons raisonné,
& que nous sommes tous les trois des êtres
intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent
avoir été formés par un être brut, aveugle,
insensible : il y a certainement quelque différence
entre les idées de Newton & des crottes de mu-
let. L'intelligence de Newton venait donc d'une
autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous
disons qu'il y a un bon machiniste, & que
ce machiniste a un excellent entendement.
Le monde est assurément une machine ad-
mirable, donc il y a dans le monde une
admirable intelligence quelque part où elle

XVII. **DIALOG.** soit. Cet argument est vieux , & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivans sont composés de leviers , de poulies qui agissent suivant les loix de la mécanique , de liqueurs que les loix de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation , on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres ; celui de notre petite terre autour du soleil , tout s'opère en vertu des loix de la mathématique la plus profonde. Comment Platon que ne connaissait pas une de ces loix , le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère , & l'eau sur un triangle rectangle , le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes , parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers ; comment , dis-je , l'ignorant Platon qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique , a-t-il eu cependant un génie assez beau , un instinct assez heureux pour appeler Dieu l'éternel géomètre ; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du Christianisme ; tous les pères Grecs furent sans contredit Platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

XVII.
DIALOG.

Allons pied à pied, s'il vous plait. Il y a une intelligence qui anime le monde : Spinoza lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet Univers était possible puisqu'elle existe; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier, que Jupiter, Mars, Vénus, Mercure & notre Globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne, il n'y aura que sept cent vingt hazards contre un, pour

XVII.
DIALOG.

mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets , le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires , toutes leurs combinaisons , tous leurs mouvements , tous les êtres qui végètent , qui vivent , qui sentent , qui pensent , qui agissent dans tous les globes , vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité , jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle infini , il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde , tel qu'il est par le seul mouvement ; donc , il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'Univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces Messieurs.

A.

Pardon , mon cher ami C ; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons ; la première c'est que dans cet Univers il y a des êtres intelligens , & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde , c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier , qu'une cause intelligente formatrice anime l'Univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini , on est bien pauvre.

Encore une fois, Spinoza lui-même, admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où Spinoza n'a pas osé descendre ? fentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le quarré d'une révolution d'une planète est toujours au quarré des révolutions des autres planètes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les astres.

XVII.
DIALOG.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. Spinoza n'en difait point; il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec Virgile.

Mens agitat molem & magho se corpore miscet.

Jé ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée, font l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spléén*; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment

XVII. en admettant un Dieu, pouvez-vous soutenir
DIALOG. par hypothèse, que le monde est éternel ?

A.

Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des singes, & nous, nous serions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle faute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité ?

A.

Il le faut bien ; puisqu'elles existent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité sans combiner & sans bâtir. Son essence est de

produire, puisqu'il a produit; il existe nécessairement: donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence: car alors il cesserait d'être. Dieu est agissant, donc il a toujours agi; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité; & toutes les combinaisons sont parties de l'Être combineur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huitre, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B.

Quoi! vous croyez que le Demiourgos, la puissance formatrice, le grand Être a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainsi. Sans cela il n'eût point été l'être nécessairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de son ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes seraient impossibles?

A.

Cela pourrait bien être: autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son-

XVII. essence , qui pouvant les faire ne les aurait
DIALOG. point faits. Or une telle cause qui n'a point
 d'effet , me semble aussi absurde qu'un effet
 sans cause.

C.

Mais bien des gens pourtant , disent que cette
 cause éternelle a choisi ce monde entre tous les
 mondes possibles.

A.

Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent
 pas. Ces Messieurs-là auraient aussi bien fait de
 dire que Dieu a choisi entre les mondes impossibles.
 Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces
 possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste.
 Pourquoi , par exemple l'intelligence universelle ,
 éternelle , nécessaire , qui préside à ce monde ,
 aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans
 végétaux empoisonnés , sans vérole , sans scorbut ,
 sans peste & sans inquisition ? Il est très possible
 qu'une telle terre existe : elle devait paraître au
 grand Demiourgos meilleure que la nôtre : cependant
 nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est
 possible , & qu'il ne nous l'a pas donnée , c'est
 dire assurément qu'il n'a eu ni raison , ni bonté
 ni puissance. Or c'est ce qu'on ne peut dire ;
 donc s'il n'a pas donné cette bonne terre , c'est
 apparemment qu'il était impossible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'existe

pas? elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du Taureau. XVII.
DIALOG.

A.

En ce cas nous sommes d'accord ; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il lui était possible de faire ; & je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas , ne peut être.

C.

Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au dessus des autres ; & nous avons nécessairement un des plus méchans lots ! Cette imagination est belle ; mais elle n'est pas consolante.

B.

Enfin , vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice , de l'intelligence universelle , du en un mot grand Etre , est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe?

A.

Il me paraît qu'il en est ainsi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A.

Etre libre , je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens , c'est pouvoir. Il a pu , &

XVII. il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous
DIALOG. savez que la liberté d'indifférence est un mot vide de sens.

B.

En conscience , êtes-vous bien sûr de votre système ?

A.

Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent , une puissance formatrice , un Dieu. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui , j'en doute demain : après demain je la nie : & je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi que j'ai vus , m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin , que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'Epicure vit toujours bien clairement sa déclinaison des atomes ? que Descartes fût persuadé de sa matière striée ? croyez-moi , Leibnitz riait de ses monades & de son harmonie préétablie. Téliamed riait de ses montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant & assez galant homme pour en rire. Deux augures , comme vous savez , rient comme des fous quand ils se rencontrent. Il n'y a que le jésuite Irlandais Néedham qui ne rie point de ses anguilles.

B.

Il est vrai qu'en fait de systèmes , il faut toujours

jours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

XVII.
DIALOG.

C.

Je suis très aise d'avoir trouvé un vieux philosophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit sérieusement en Dieu. Cela est très édifiant.

A.

Oui, têtebleu, je crois en Dieu, & je crois beaucoup plus que les Universités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les prêtres de mon pays. Car tous ces gens-là sont assez ferrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans: & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestiques, de Roi sans sujets, de père sans enfans, ni de cause sans effet.

C.

D'accord, nous en sommes convenus. Mais là, mettez la main sur la conscience; croyez-vous un Dieu rémunérateur & punisseur qui distribue des prix & des peines à des créatures qui sont émanées de lui, & qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier?

Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes? Je ne fais rien de si injuste. Or l'éternelle & suprême intelligence doit

L' A , B , C.

Y

XVII. être juste; l'éternel amour doit chérir les en-
DIALOG. fans, leur épargner les coups de pieds &
 ne les pas chasser de la maison pour les avoir
 fait naître lui-même nécessairement avec de vi-
 laines jambes.

A.

Je fais tout ce qu'on a dit sur cette ma-
 tière abstruse & je ne m'en soucie guères. Je
 veux que mon procureur, mon tailleur, mes
 valets, ma femme même, croient en Dieu; &
 je m'imagine que j'en ferai moins volé &
 moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu
 vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des
 héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de
 Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi donc
 à votre avis vos vingt dévergondées auraient-
 elles été plus fidèles en étant athées? En un
 mot toutes les nations policées ont admis des
 Dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis
 citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas
 mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien
 à punir? Et d'ailleurs quand, comment pu-
 nira-t-elle?

A.

XVII.
DIALOG.

Je n'en fais rien par moi-même ; mais encore une fois il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument, quoique je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel ou qu'il soit d'avant-hier ? Vivons-y doucement , adorons Dieu , soyons justes & bienfaisans , voilà l'essentiel ; voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérans soient l'exécration du genre humain , & que chacun pense comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire , nous réjouir & bénir le grand Etre.

F I N.

T A B L E

Des Articles contenus dans cette seconde Partie.

<i>L</i> ettres , Gens de lettres , ou Lettrés.	pag. 1.
<i>Liberté.</i> (De la)	4.
<i>Liberté de penser.</i>	8.
<i>Loix.</i> (Des) Première Section.	14.
————— (Seconde Section.)	17.
<i>Loix Civiles & Ecclésiastiques.</i>	25.
<i>Luxe.</i>	27.
<i>Maître.</i>	30.
<i>Martire.</i>	32.
<i>Matière.</i>	35.
<i>Méchant.</i>	40.
<i>Messie.</i>	44.
<i>Métamorphose , Métempicose.</i>	57.
<i>Miracles.</i>	59.
<i>Morale.</i>	67.
<i>Moyse.</i>	69.
<i>Nécessaire.</i>	76.
<i>Orgueil.</i>	81.

TABLE DES ARTICLES. 341

<i>Papisme. (Dialogue sur le)</i>	pag. 82.
<i>Patrie.</i>	85.
<i>Paul. (Questions sur)</i>	88.
<i>Péché originel.</i>	90.
<i>Persecution.</i>	93.
<i>Philosophe.</i>	95.
<i>Pierre.</i>	102.
<i>Préjugés.</i>	108.
<i>Prêtre.</i>	112.
<i>Prophètes.</i>	114.
<i>Religion. (Huit Questions sur la)</i>	117.
<i>Résurrection.</i>	133.
———— (<i>Seconde Section.</i>)	137.
<i>Salomon.</i>	140.
<i>Secte.</i>	153.
<i>Sens commun.</i>	157.
<i>Sensation.</i>	159.
<i>Songes.</i>	163.
<i>Superstition.</i>	166.
———— (<i>Seconde Section.</i>)	168.
<i>Théiste.</i>	172.
<i>Théologien.</i>	173.
<i>Tirannie.</i>	174.
<i>Tolérance.</i>	176.
———— (<i>Seconde Section.</i>)	180.

<i>Torture.</i>	pag. 186.
<i>Transubstantiation.</i>	190.
<i>Vertu.</i>	191.
<i>Addition à la fin de l'article Job.</i>	194.

L' A , B , C. *Dix-sept Dialogues traduits de l'Anglais.*

PREMIER DIALOGUE. <i>Sur Hobbes , Grotius , & Montesquieu.</i>	199.
SECOND ENTRETIEN. <i>Sur l'ame.</i>	222.
TROISIÈME ENTRETIEN. <i>Si l'homme est né mé- chant & enfant du diable.</i>	227.
QUATRIÈME ENTRETIEN. <i>De la loi naturelle , & de la curiosité.</i>	241.
CINQUIÈME ENTRETIEN. <i>Des manières de per- dre & de garder sa liberté , & de la théo- cratie.</i>	247.
SIXIÈME ENTRETIEN. <i>Des trois Gouvernemens , & de mille erreurs anciennes.</i>	254.
SEPTIÈME ENTRETIEN. <i>Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.</i>	261.
HUITIÈME ENTRETIEN. <i>Des Serfs de corps.</i>	266.
NEUVIÈME ENTRETIEN. <i>Des Esprits serfs.</i>	271.
DIXIÈME ENTRETIEN. <i>Sur la Religion.</i>	276.

ONZIÈME ENTRETIEN. *Du droit de la guerre.* pag. 286.

DOUZIÈME ENTRETIEN. *Du Code de la perfidie.* 299.

TREIZIÈME ENTRETIEN. *Des loix fondamentales.* 304.

QUATORZIÈME ENTRETIEN. *Que tout état doit être indépendant.* 309.

QUINZIÈME ENTRETIEN. *De la meilleure législation.* 314.

SEIZIÈME ENTRETIEN. *Des abus.* 319.

DIX-SEPTIÈME ENTRETIEN. *Sur des choses curieuses.* 323.

Fin de la Table.

